This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

421/5

Bought from Booth, Hay-on-Wye

Vet. Fr. II A. 1093

ZAHAROFF
FUND

£6·50

by Louis-Auguste Liomin

LES DEUX SOLITAIRES DES ALPES,

OU

HISTOIRE DES MALHEURS

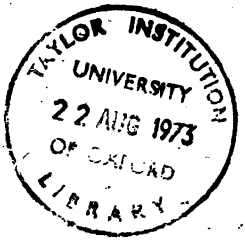
DU COMTE ET DU CHEVALIER DE MALMORE.

PAR Mr. L****.

Utinam ex vobis unus, vestrique fuissem,
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ.
VIRG.

A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS LACOMBE, Libraire, au Café Littéraire.

M. DCC. XCI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 AUG 1973
OF OXFORD
LIBRARY

LES DEUX SOLITAIRES DES ALPES,

Ou hiſtoire des malheurs du comte & du chevalier de Malmore.

J'ÉTOIS las d'habiter une ville où la nature eſt toujours maſquée ſous les efforts de l'art, & dont les habitans ſe reſſemblent tous, parce qu'ils ont tous les mêmes préjugés. Je ſavois que dans les Alpes il exiſtoit encore une claſſe de ces hommes que les paſ-

sions n'ont pas fait dégénérer, & que ces montagnes, couvertes d'éternels glaçons, offroient au cœur sensible qui les cherche, un spectacle plus intéressant & plus majestueux que celui de nos beaux, mais frêles monumens.

Entraîné par cette curiosité si naturelle aux Français, je quittai sans regret cette capitale de notre royaume, Paris, auquel le citadin qui l'habite, attribue exclusivement les plaisirs & le bonheur. Bientôt, pensai-je, je verrai la nature dans sa premiere simplicité..... Flatté de cette idée, je pars pour la Suisse, que je ne connoissois que par des relations.

J'avois en peu de jours traversé les plaines de la Champagne & les rians côteaux de la Bourgogne; j'approchois des frontieres de la Suisse, dont

je n'étois séparé que par le mont Jura, barriere de la liberté. Je gravis cette premiere montagne, après avoir passé sous ce fameux rocher, qui forme une voûte d'une seule pierre, ouvrage, non des Romains, comme on le croyoit, mais de la nature, qui a ouvert ce passage.

Arrivé au sommet de cette montagne, un nouveau spectacle plus magnifique encore frappa mes regards étonnés, & me fournit pour la premiere fois plus de plaisir que mon imagination n'avoit pu m'en promettre. Dominant une étendue immense, mon œil errant se promenoit avec délices sur le pays que j'allois parcourir.

A mes pieds étoit un vaste bassin d'une eau limpide, qui répétoit dans ses ondulations les brillans rayons

du ſoleil : à ſon centre s'élevoit l'iſle de St. Pierre : je reconnus la demeure du ſenſible citoyen de Geneve ; & en accordant un ſoupir à la mémoire de Jean-Jaques, je penſai que ce ſéjour avoit mérité ſes regrets.

Sur ma droite ſe perdoit dans le lointain ce lac de Geneve, dont les bords ſont ornés des plus délicieuſes habitations ; ſur ma gauche le Rhin recevoit le tribut d'une partie des rivieres de l'Helvétie, leſquelles, après avoir coulé au fond de ſes vallons, vont s'y perdre avec bruit ; devant moi pluſieurs villes & une multitude de hameaux ſembloient annoncer le ſéjour du bonheur.

Ce tableau, que l'homme qui ne l'a pas vu, ne peut ſe repréſenter, étoit terminé par ces montagnes de glaces où tendoient mes pas ; la terre

s'y mesuroit avec le ciel. Entassées au hazard, leurs cimes éblouissantes, confondues avec les nuages, ne pouvoient qu'à peine en être distinguées.

Impatient de les gravir, je parcourus rapidement les villes & les campagnes qui m'en séparoient encore. Par tout j'y voyois des monumens de l'art & des traces du luxe : mon but étoit de trouver un séjour où l'un fût ignoré & l'autre inconnu. J'arrive enfin au pied des Alpes ; j'entre dans un agréable vallon ; d'un côté la pointe de diamant sembloit le menacer de sa cime glacée ; des trois autres il étoit ceint de montagnes moins élevées, & couronnées des plus beaux pins ; une petite riviere arrosoit ce canton. Les maisons du seul hameau de ce vallon annonçoient la médiocrité ; les habitans, quoique pauvres,

ne paroiſſoient pas malheureux ; la ſérénité étoit peinte ſur le front de ces payſans, occupés à la moiſſon autour de leurs chaumieres.

L'un d'entr'eux, fort âgé, m'ayant frappé par une phiſionomie plus ouverte, je m'approchai de lui pour prendre quelques renſeignemens ſur la route que je devois ſuivre déſormais, de même que ſur le lieu où je pourrois paſſer la nuit.

Monſieur, me répondit avec franchiſe ce vieillard, vous aurez beſoin d'un guide; demain, mon fils vous en ſervira; il connoît tous les ſentiers de nos rochers; mais il eſt tard, ſongeons à vous loger ici; nous ne connoiſſons pas les auberges ; mais toutes nos demeures ſont ouvertes aux étrangers. Je n'ai à vous offrir qu'une miſérable chaumiere : à quelques pas

d'ici, vous pourrez être mieux ; vous voyez cette maiſon ; un étranger habite depuis quelques années dans ce coin reculé. On le dit grand ſeigneur, & moi, vieux ſoldat du maréchal de Saxe, je le crois volontiers ; il eſt bon, honnête comme mon général ; il aime les payſans ; il fait du bien à tous.... malheureuſement il eſt malade.... oh ! monſieur, combien nous le regretterions !.... mais je vous retiens trop longtems, & j'oublie que je dois vous conduire.

Je crus m'oppoſer à aller déranger un inconnu ; mais mes repréſentations furent inutiles ; je cédai à la curioſité de voir cet étranger, & aux inſtances de mon vieux militaire, qui m'entraînoit avec lui.

Nous arrivâmes bientôt à une aſſez jolie maiſon ; un jardin très-cultivé

ornoit cette espèce d'hermitage. Conduit sans cérémonie dans une salle basse, meublée avec goût, mais avec simplicité, mon payſan disparut, & me laissa seul avec l'impatience de voir arriver mes hôtes. Bientôt je vis entrer une jeune personne d'environ dix-huit ans, dont la négligence de l'habillement me fit soupçonner qu'elle étoit mariée. Combien elle emportoit sur toutes les beautés de notre capitale ! Il suffisoit de la voir pour être saisi d'admiration & de respect; aisée dans son maintien, son langage annonçoit une naissance distinguée; ses beaux yeux bleux étoient remplis d'une douce langueur, répandue également sur sa phisionomie. J'allois justifier mon introduction singuliere, lorsque me prévenant de la maniere la plus obligeante, elle me

laiſſa déviner que je n'étois pas le premier étranger qu'elle eût de même accueilli dans ces lieux. Mon mari, me dit-elle, ſentira d'autant plus vivement le malheur d'être malade, qu'il eſt privé du plaiſir de vous recevoir; cependant j'eſpere que ſes forces lui permettront de ſouper avec nous; placés loin du monde, c'eſt pour nous une fête, lorſque le hazard amene quelqu'étranger chez nous. Elle m'offrit en même tems quelques raffraîchiſſemens, puis bientôt me conduiſit dans la piece où repoſoit ſon mari. Il étoit couché dans un appartement voiſin; & malgré ſes efforts pour paroître à ſon aiſe, on s'appercevoit qu'il ſouffroit cruellement. Quoique altérés par la maladie, ſes traits avoient quelque choſe de noble & de frappant; des yeux vifs & à fleur de

tête sembloient montrer une belle ame. Je lui témoignai ma sensibilité sur son état & sur sa réception obligeante; & mes complimens étoient vrais, car on ne pouvoit le voir sans éprouver le plus vif intérêt.

Monsieur, me répondit-il avec cette noble facilité que donne l'usage du grand monde, le hazard me favorise, en conduisant chez moi un cœur qui semble vouloir compâtir aux peines que j'endure; vous n'êtes que dans l'humble demeure d'un homme abandonné du monde, & qui l'a lui-même abandonné, mais du moins vous l'accepterez pour y passer tous les momens que vous n'occuperez pas à gravir nos rochers. Dans des tems plus heureux, j'eus pu vous servir de guide; maintenant les forces me manquent.... mais je vois un

François, & mon cœur s'ouvre encore au plaiſir. La ſociété d'un malade ne ſauroit vous intéreſſer ; mais mon amie, la tendre amie qui ſeule a ſemé quelques fleurs ſur ma malheureuſe exiſtence, cherchera à vous rendre ma chaumiere ſupportable. En diſant ces mots, il ſerroit tendrement la main de ſon épouſe qui, penchée près de ſon lit, cherchoit vainement à cacher les larmes qui rempliſſoient ſes yeux.

Tout ce qui m'environnoit avoit porté dans mon ame un trouble inconcevable. Ces gens, penſois-je, ne ſont pas nés pour le ſéjour qu'ils habitent ; ce lieu ſauvage peut renfermer des habitans qui ſe ſoient fait un devoir d'une hoſpitalité généreuſe ; mais cette noble franchiſe, cette politeſſe, fruit d'une éducation diſtingnée, ces paroles échappées ſur le compte de

ma nation, ſont des traits de lumiere qui décelent un illuſtre malheureux qui ſe ſéqueſtre & qui vit ignoré.

Je deſirois vivement d'en apprendre davantage ; & ſon épouſe s'étant retirée, j'oſai hazarder quelques modeſtes queſtions ſur ſa maladie & ſur la ſingularité du ſéjour que ſans doute il s'étoit choiſi. Cela eſt vrai, me répondit-il encore, du reſte, mon goût, celui de mon épouſe, d'autres raiſons encore, m'y ont également conduit, je ne le quitterai plus ; pour quelques mois, ſeroit-ce la peine de changer les douceurs de la campagne pour le tumulte des villes ? — Que j'aime à penſer comme vous ! mais dans quelques mois quel ſera le lieu...? Ah ! monſieur, qu'il eſt difficile de répondre à votre queſtion ! — Pardonnez à ma curioſité, à l'intérêt que

vous m'inſpirez. — L'une eſt loin de m'offenſer, l'autre m'oblige; je ne voulois pas vous affliger du récit de mes maux; mais vous m'y forcez; eh bien! dans quelques mois je ne ferai plus. — Vous ne ſerez plus! — Remettez-vous, & que ce mot que vous m'avez forcé de prononcer, ne vous effraye pas. Oui, monſieur, je m'attends à la mort, elle eſt inévitable pour tous, pour moi elle eſt très-prochaine. J'ai eu le tems de réfléchir ſur ſa valeur; depuis un an l'irrévocable arrêt de mon ſort eſt prononcé; je la vois de près, & ſon inſtant qui s'avance ne m'épouvante pas; je ne regrette le monde que parce que j'y laiſſerai celle qui a tout ſacrifié pour moi, & que ma fin rendra plus malheureuſe encore. Quant à la mort en elle-même, elle n'eſt rien;

ſi on la redoute, c'eſt parce que la nature a mis cette frayeur en nous, afin que l'homme ne ſoit pas tenté de ſe débarraſſer trop tôt du fardeau de la vie. Fatigué d'un long jour, bientôt vous deſirez un ſommeil de quelques heures, eh bien, c'eſt une mort; l'homme malheureux doit la deſirer, comme la fin de ſes peines & le terme de ſes maux : nous l'envierions tous, ſans le fantôme de l'eſpérance ; quant à moi, le rêve de la vie eſt fini ; il a été court & cruel.... — Mais quelle maladie aſſez grave peut ainſi vous ôter juſqu'à l'eſpérance ? A votre âge, monſieur, la nature a beaucoup de reſſources. — Je n'ai gueres que trente ans, il eſt vrai, mais l'eſpérance chez moi feroit une folle illuſion ; ma maladie eſt celle de la mort ; mais laiſſons un inſtant ces idées ſombres pour

ceux qui n'y ſont pas familiariſés ; ſoupons ; trop foible pour me lever, vous permettrez qu'on nous le ſerve ici ; enſuite, ſi vous le déſirez, je pourrai vous conter mon hiſtoire ; quand on n'a plus ni crainte ni deſir, on n'a plus de ménagemens à garder.

On nous ſervit un ſouper que j'aurois trouvé délicieux, ſi je n'eus partagé le malheur de mes hôtes. Né curieux & ſenſible, je l'invitai dès que nous eumes fini à me tenir ſa parole ; & ayant congédié le domeſtique qui le ſervoit, il commença ainſi.

„ Je ſors d'une famille Ecoſſoiſe auſſi diſtinguée par un nom illuſtre que par ſon attachement à des rois trop malheureux. Mon ayeul quitta l'Angleterre pour ſuivre ce roi ex-

pulsé de son trône, & que tous les efforts de la France n'ont pu relever. Sa tête fut proscrite, ses biens confisqués; & tous les malheurs qui assaillirent les plus malheureux partisans des infortunés Stuard, tomberent sur sa personne & sur sa famille. Il étoit désintéressé, peu courtisan; loin de chercher à relever les débris de sa fortune, au moyen de ces dédommagemens que la France a généreusement accordé aux fidelles partisans de Jaques, il consacra encore une partie de ce qui lui restoit, à entretenir des rélations en Ecosse, au moyen desquelles il se flattoit de rétablir un jour les affaires du prétendant. Il fut même un de ceux qui tenterent avec celui-ci ce dernier effort, qui n'a servi qu'à montrer l'impossibilité de réussir; & cette tentative infructueuse fut

le terme de ſa vie. Mon pere en hérita un nom proſcrit, des titres inutiles, mais ſur-tout le même caractere & la même façon de penſer & d'agir.

Ayant pris du ſervice en France, dans un de ces régimens conſacrés à notre nation, il voulut toujours vivre avec des perſonnes d'un rang égal à ſa naiſſance; mais comme ſa fortune n'y étoit pas proportionnée, elle décrut conſidérablement. En garniſon ſur les côtes méridionales, il devint amoureux de la jeune comteſſe de V***. Un Anglais ne meſure pas toujours ſon inclination ſur les convenances, & ces deux amans étoient déja d'accord, avant que d'avoir réfléchi ſur l'impoſſibilité d'obtenir les conſentemens néceſſaires à leur union. Il fallut cependant s'en occuper, mais tous les efforts de mon pere

furent inutiles. Alors, ne prenant conseil que de son désespoir, sa courageuse amante proposa la premiere à mon pere de l'enlever, & de la conduire dans un pays où ils pussent vivre ignorés du reste du monde. Cette idée fut saisie avec empressement. Mon pere donna sa démission, sous quelques prétextes, & fut assez heureux pour enlever son épouse, sans être surpris & même sans laisser de preuve qui pût l'en accuser. Après s'être arrêtés quelques jours à Lyon, ils arriverent en Suisse, où mon pere épousa son amante, sous un nom supposé. Lui-même changea le sien, & prit celui d'une des terres qu'il possédoit jadis dans sa patrie; c'est depuis lors que nous nous nommons *Malmare*.

Mon pere avoit si bien pris ses mésures, qu'il paroit que jamais le comte

de V*** n'a pu ſuivre ſes traces. Comme on le connoiſſoit incapable de jamais pardonner, on a cru qu'un ſilence prudent, étoit le ſeul moyen de ſe mettre à couvert de ſa vengeance ; ainſi dès lors ma mere n'a reçu ni donné aucune nouvelle à des parens dont elle avoit tout à craindre & rien à eſpérer. Tout ce que mon pere a pu apprendre d'un ami, officier dans ſon ancien régiment, & qui étoit le ſeul confident de ſon enlevement, c'eſt qu'après bien des recherches ſecrettes, le comte de V*** avoit fini par publier, que ſa fille s'étoit retirée dans un couvent, & qu'elle étoit décidée à y prendre le voile. Il annonçoit ainſi, qu'il ne vouloit plus entendre parler d'elle, & qu'il la regardoit comme morte pour lui.

Mon pere ſe trouvoit donc prof-

crit en Angleterre par ſa naiſſance, proſcrit en France par ſon enlevement; juſqu'à la plus douce & la derniere conſolation d'un homme ſenſible lui étoit refuſée; il n'oſoit prononcer ni ſon nom, ni celui de ſa patrie, & avec la vertu la plus pure, il ſe trouvoit réduit au ſort que mérite le crime. Il ne lui reſtoit qu'une épouſe adorée, pour le conſoler de tout ce qu'il avoit perdu; encore lui fut-elle enlevée après qu'elle m'eût donné la naiſſance, ainſi qu'à un frere malheureux comme moi.

Je paſſerai légérement ſur les années de notre enfance; le ſouvenir confus qu'il m'en reſte, ne ſert qu'à me faire regretter les ſeuls momens de mon exiſtence qui n'ayent pas été douloureux. Mon pere veilloit ſeul à notre éducation, & ſi j'euſſe ſuivi

les excellens principes, je me ſerois épargné bien des maux.

J'avois déja quinze ans, mon frere en avoit douze, & nous ignorions encore notre nom & notre véritable patrie, lorſque mon pere fut attaqué d'une maladie mortelle. C'eſt dans ce moment, que prêt à quitter tout ce qui le lioit au monde, il nous fit approcher de ſon lit, & que ſerrant nos mains dans les ſiennes, déja glacées du froid de la mort, il nous tint ce langage, dont le ſouvenir ſera à jamais gravé dans mon cœur.

„ Juſqu'ici, nous dit-il, vous avez vu en moi un pere & un maître, mais dans cet inſtant, que ma carriere va finir, je ne ſuis plus que votre ami. Mes ordres ne guideront plus votre enfance; recevez mes derniers conſeils. Il eſt tems de vous apprendre

qu'un ſang illuſtre coule dans vos veines. Vous connoiſſez les révolutions de l'Ecoſſe & les malheurs des rois qui l'ont jadis gouvernée. L'une eſt votre patrie, un des autres eſt compté au nombre de vos ayeux. Deſcendus du trône, nous avons longtems brillé à ſes côtés; notre fidélité a été la ſource de nos maux; l'injuſtice a achevé notre ruine, comme vous l'apprendront ces titres, échappés aux fureurs de nos ennemis, & que je remets en vos mains. Souvenez-vous de votre naiſſance, non pour regretter ce que nous étions, mais pour vous roidir contre l'adverſité. Elle eſt inſéparable de notre famille, elle vous pourſuivra, mais apprenez à la vaincre, & que jamais vous n'alliez baſſement mendier les avantages dont nous devrions être

nous-mêmes les dispensateurs. Recevez mes derniers adieux ; vous voilà seuls, abandonnés à la nature, puissiez-vous être moins malheureux que moi" !

Il voulut en dire davantage, mais ses paroles expirerent avec lui. Nous sentimes longtems avec amertume la perte que nous venions de faire ; car, quoique jeunes, ses leçons nous avoient élevés au-dessus de notre âge. Cependant il étoit tems de choisir un état ; je pris le parti des armes, auquel j'étois conduit par un goût décidé. M. le comte de W***, alors colonel, & mort depuis peu lieutenant-général, ancien ami de mon pere, m'accorda une place dans son régiment. Il y avoit un neveu, aussi jeune que moi, avec lequel j'eus bientôt fait connoissance, & dans peu nous

fumes inſéparables. Je me trouvois donc au comble de mes vœux ; j'étois officier ; tout le monde m'appeloit ſon ami ; protégé du chef, lié étroitement avec ſon neveu, qu'eſt-ce qui auroit pu s'oppoſer à mon bonheur ? C'étoit ainſi que je raiſonnois alors.

Bientôt j'eus une multitude de connoiſſances, que je prenois pour être autant d'amis intimes. Le cœur d'un jeune homme eſt confiant ; il croit à tout, hors à la méchanceté des hommes. Je croyois donc à leurs beaux dehors, à leur vertu, même à celle des femmes, dont mon cœur, neuf encore, recherchoit avec empreſſement la ſociété ; & lorſqu'une longue expérience m'a fait voir que les uns, comme les autres, ont deux cœurs comme deux viſages, j'ai cru rêver encore.

Ma

Ma première garnison fut la Rochelle. J'avois alors dix-huit ans ; grand, bien fait, ma figure, disoit-on, étoit assez intéressante ; de plus la nature m'avoit donné en partage ce babil amusant, qui plaît aux femmes, & qu'elles préferent au jugement dont j'avois assez peu. Du reste vif, pétulant, léger dans mes propos, prêt à tout entreprendre & à tout risquer pour mes amis & pour mes goûts, envisageant le métier des armes comme le seul noble, le seul utile, chérissant l'honneur, mais le faisant consister, comme tous mes camarades, dans le plaisir de porter le trouble dans les familles & le fer dans le cœur de mon meilleur ami. On va loin avec ces dispositions ; aussi ne tardai-je pas à être formé, & bientôt je fus un des plus brillans sujets du

régiment ; c'eſt-à-dire que j'eus tous les dehors du libertinage, mais plutôt par légéreté & par imitation, que par goût & par choix ; car je me ſerois cru déshonoré, ſi mes folies n'euſſent été auſſi nombreuſes & auſſi éclatantes que celles des autres.

Quelques affaires d'honneur m'avoient donné la réputation de brave parmi les hommes ; & nos femmes ne pouvoient ſe figurer qu'une perſonne auſſi habile à donner un coup d'épée, ſe diſtingua moins dans un tête-à-tête ; ainſi j'aurois pu partout entreprendre & par-tout réuſſir. Je conſervois cependant une eſpece de délicateſſe dans mes goûts ; & de trop faciles lauriers ne me paroiſſoient pas mériter la peine d'être cueillis. Trouvant les roſes trop près de leur derniere & triſte métamorphoſe, je

desirois de rencontrer un bouton que l'amour pût faire éclore ; ainsi j'abandonnai bien vîte nos beautés prises sur la toilette, pour m'attacher uniquement à Emilie de S***. Elle n'avoit que seize ans ; bien d'autres la trouvoient adorable ; mais un Argus de mere l'accompagnoit par-tout ; & personne, à travers ces difficultés, n'avoit encore osé essayer la conquête. Je la jugeai digne de moi ; dès lors je mis tout en œuvre pour réussir. Je m'empressai d'abord auprès de Mme. de S*** ; je cherchai à faire sa partie dans toutes les assemblées ; bientôt j'eus captivé cette folle, qui attribuoit à ses charmes l'effet de ceux de sa fille, pour laquelle je feignois de n'avoir que les dehors de la froide politesse. Emilie étoit musicienne ; j'avois moi-même quelques talens ;

ils me ſervirent d'excuſe pour les voir fréquemment; & quoique je ne voyois la fille que ſous les yeux de ſa mere, nous nous entendîmes bientôt ſans nous être rien dit. Ce langage muet ne nous ſuffiſoit pas; j'haſardai un billet; je le remis à Mlle. S***. en préſence même de ſa mere, mais enveloppé de quelques arietes que j'avois emprunté d'elle, exprès la veille. Un ſigne lui fit comprendre que le papier que je lui rendois, renfermoit une muſique plus intéreſſante que celle de ſon clavecin, & dès le lendemain j'eus lieu de croire qu'elle trouvoit la mienne préférable à celle de tous les virtuoſes d'Italie; j'obtins une réponſe par le même moyen dont je m'étois ſervi. En un mot, ſuivant la route battue des jeunes gens qui courent les bonnes fortunes, pour en trouver quelque-

fois de mauvaiſes, je parvins à perſuader à Mlle. S***. ce que ſon penchant lui avoit déjà dit ſans doute plus éloquemment que moi ; & cette nouvelle Agnès, ſi jeune, ſi timide, ſi novice, ſi bien gardée le jour, le fut très-mal la nuit; car bientôt je parvins à pénétrer chez elle. J'avois gagné tous les domeſtiques, juſques à un palfrenier, qui chaque ſoir devoit renfermer dans ſon écurie le chien de la maiſon. Malgré toutes ces précautions, nos rendez-vous n'étoient pas faciles. Le logement de Mme. de S***. étoit ceint d'une cour qui lui étoit commune avec d'autres maiſons, & dont, pendant la nuit, la grille ne pouvoit reſter ouverte. Je devois donc eſcalader des murs, opération à laquelle la clarté d'un

réverbere voisin nuisoit extrêmement.

Mais que n'entreprend-on pas à vingt ans, guidé par l'amour & par l'étourderie naturelle à cet âge? Je m'affublois d'un domino noir, jadis robe d'un procureur, & sous ce masque révéré de la chicane, je m'acheminois vers les 11 heures de la nuit vers le temple de l'amour, n'ayant pour toute arme qu'une seringue d'apothicaire. Lorsque je me trouvois près de la fatale lanterne, un lavement, conduit d'une main sûre, en éteignoit la clarté, & dès lors, favorisé des ténebres, je franchissois cette muraille incommode. Une fois parvenu dans la cour, je ne trouvois plus que des portes restées ouvertes, par les intelligences que j'avois su me ménager.

Tous mes camarades, même le jeune comte de W***, ignoroient mes liaisons, de sorte que notre bonheur, tenu secret, ne fut pas troublé pendant plusieurs semaines. Mais au bout de ce tems, on commença à parler dans la ville d'une lanterne publique qui s'éteignoit chaque nuit, sans qu'on en connût d'autres causes que celle de l'apparition d'un grand diable vêtu de noir, qui rôdoit dans les rues, avec la faculté de se perdre à volonté contre les murs. Bientôt on ajouta des commentaires à cette histoire. Ce grand diable devint un spectre qui revêtoit toutes les formes; enfin il fut l'ame damnée d'un usurier, mort depuis peu dans ce quartier, & qui venoit y revoir ses trésors. Il n'y avoit pas de vieille femme qui n'ajoutât ses réflexions, & qui, au

coin de son feu, tremblant de peur, ne racontât à ses enfans tous les anciens contes d'esprits & de revenans qu'elle avoit appris de sa vieille grand-mere.

Je trouvois fort plaisant de fournir ainsi à l'entretien du peuple, & d'être l'original du plus noir diable de l'enfer ; cependant cette comédie finit d'une maniere tragique.

Plusieurs de mes camarades formerent la résolution de découvrir l'origine de ce bruit, dont ils soupçonnoient la cause, sans en deviner le héros. Malheureusement je ne me trouvai pas avec eux au moment où ce projet fut formé, & ils purent l'exécuter sans que j'en eus connoissance. Mon propre ami, de W***, étoit à la tête de cette bande joyeuse qui, après avoir bien bu & longuement

tablé, ſortit pour s'emparer du ſpectre prétendu. Ils vinrent trop tard; la lanterne étoit éteinte, le mur eſcaladé; mais on le leur avoit dépeint pour être la porte de l'enfer, & ils y demeurerent collés; au moment où j'en voulus deſcendre, ils me reçurent dans leurs bras; ils me prirent d'abord pour un bourgeois, & ils ſe flattoient de me faire payer la façon de ma diablerie; de mon côté, je ne pus reconnoître mes camarades; & ſerré de ſi près, je croyois avoir tout à craindre des gens qui m'entouroient, mais nous fûmes également ſurpris, eux de me reconnoître, & moi d'être tombé entre les mains de mes amis, indiſcrets peut-être, mais dont je n'avois rien autre à redouter. M'étant débarraſſé de mon habit de maſque; je les priai de ne pas

faire du bruit ; ils m'accompagnerent chez moi, pour y rire à leur aise de mon invention, qu'ils ne manquerent pas de trouver admirable. J'eus cependant bien des reproches à essuyer sur ma trop grande discrétion à leur égard, & sur le mystere que je leur avois fait d'une farce qui les avoit si fort intrigué. Ils vouloient absolument savoir le nom de la personne qui me faisoit jouer le rôle que j'avois pris, mais je savois que mon secret une fois confié, seroit bientôt public, & je ne crus leur devoir que des réponses ambiguës, qui les mirent totalement en défaut ; chacun fut obligé de s'en tenir à ses propres conjectures ; mais ce qui m'aida le plus à les tromper, fut cette fatale cour, commune à trois maisons, & dans lesquelles il y avoit aussi de fort

aimables perſonnes, entr'autres une demoiſelle le Roſai, ſur laquelle les ſoupçons de pluſieurs parurent même s'arrêter. Cependant le jour commençoit à paroître, ils allerent prendre du repos, & malgré les événemens de la nuit, je dormis fort tranquillement juſqu'à dix heures du matin. J'étois à peine habillé lorſque mon ami, le jeune comte de W****, entra dans ma chambre. Ses traits paroiſſoient un peu altérés, il étoit froid, rêveur; mais j'attribuai ſon état à la veille précédente; il débuta ironiquement avec moi, je répondis ſur le même ton. Il ne ſuffit pas de rire, me dit-il enfin, il faut auſſi déjeuner; viens chez la jolie fermiere, c'eſt moi qui régale aujourd'hui; je me laiſſai entraîner, & nous allâmes hors de ville, dans une de nos guinguettes ordinaires.

Le comte de W***. parut y reprendre sa belle humeur, & même pour allonger la promenade, il proposa de rentrer en ville, par un petit bois voisin; ce que j'acceptai volontiers.

Dès que nous y fûmes entrés, le comte changeant de ton & de langage, mit l'épée à la main: tu as du courage, me dit-il, c'est le moment de le montrer; défends & ta personne & tes procédés. Peignez-vous ma surprise, je me vois attaqué par mon meilleur ami, par celui dont j'aurois défendu l'honneur & la vie au péril de la mienne, sans sujet, sans motif, sans pouvoir m'expliquer avec lui, sans apprendre ni mes torts, ni ses plaintes. Mais ce n'étoit pas le moment d'entrer dans ces détails; il falloit me défendre; je fus même si étourdi de cet assaut, que je le fis sans

répondre un seul mot. Notre combat fut très-long, j'avois le sang froid de l'innocence, la présence d'esprit d'un homme que la fureur n'aveugle pas; le desir enfin, de ne pas ôter la vie à un ami contre lequel je ne me battois que pour sauver la mienne. Dans cet état de défensive, je n'en étois pas moins attaqué avec une aveugle fureur; ayant paré un coup trop foiblement, l'épée du comte glissa sous la mienne, & vint se rompre dans ma cuisse, par la résistance que l'os lui fit éprouver; mais lui-même bientôt s'enferra dans mon épée, par le grand mouvement qu'il donnoit à son corps, & du coup il tomba transpercé. Songeant plus à lui qu'à ma douloureuse blessure, je me désespérois déja d'un crime involontaire. Son domestique, qui nous suivoit de loin, vôla à notre

ſecours, & nous fûmes portés à la ville, où ma playe fut jugée peu dangereuſe, tandis qu'on le croyoit mourant. C'eſt ainſi que ſe trompe la faculté, car au bout de quelques ſemaines, le comte de W*** fut guéri, tandis que je ſouffrois encore; ma playe étoit fermée, mais des douleurs aiguës, me faiſoient toujours ſoupçonner que ma cuiſſe renfermoit encore quelques débris de l'épée de mon adverſaire, ce qui ne s'eſt que trop vérifié, malgré les aſſurances contraires que me donnoit mon chirurgien.

La maniere dont j'avois été ſurpris à ma ſortie de chez mademoiſelle de S***, mon duel avec le comte de W***, toutes les circonſtances qui avoient accompagné ces événemens, s'étoient ſuccédés avec tant de rapidité, que je fus longtems ſans pou-

voir raſſembler mes eſprits, ni décider ſi je faiſois un ſonge ridicule & pénible, ou ſi j'étois réellement éveillé & malade. Les ſoins de l'art, les inſtrumens tranchans, les opérations douloureuſes, les viſites de mes amis, leurs diſcours, me perſuaderent enfin de mon état. Je me demandois enſuite, pourquoi je m'étois battu, mais je ne pouvois répondre à cette queſtion; de ſorte que je fus de nouveau ſur le point de croire que j'avois perdu la mémoire, ou que le comte de W*** étoit devenu fou. Je m'arrêtai à cette derniere idée; en conſéquence, j'envoyai mon domeſtique m'informer de ſa ſanté & de ſa raiſon. C'étoit le dixieme jour après notre combat. On me rapporta pour réponſe, que ſa guériſon avançoit, mais qu'on s'attendoit effectivement à le

voir tomber en démence, & que depuis une lettre qu'il avoit reçu, un délire violent s'étoit emparé de ſes ſens; qu'il prononçoit ſouvent mon nom; qu'il s'accuſoit d'avoir poignardé ſon ami; qu'à chaque inſtant il s'informoit de moi, en diſant qu'il ne méritoit plus de vivre. Pour lors je pris le parti de lui envoyer M. de Chevert, un de nos amis communs; & comme je ne pouvois écrire, je le chargeai verbalement de découvrir les motifs qui avoient occaſionné notre duel. De Chevert revint bientôt, & m'apprit à ma grande ſurpriſe que le comte de W***, trompé par le myſtere que je m'étois obſtiné de garder ſur ma derniere aventure, avoit conclu de mes diſcours & de mon ſilence, que mes hommages s'adreſſoient à Mlle. le Roſai, & qu'en

le trahiſſant elle m'accordoit ſes faveurs ; qu'il avoit cru me voir ſortir de chez elle, & non d'ailleurs. Que ſes ſoupçons avoient été fortifiés par ma conduite & par le ton réſervé qu'avoit pris depuis peu avec lui, mademoiſelle le Roſai ; qu'en conſéquence, il avoit cru devoir ſe battre avec un homme qui, ſous le nom d'ami, avoit porté la ſéduction dans le cœur de celle qu'il aimoit ; qu'il avoit alors cru toute explication ſuperflue, qu'il s'étoit battu avec moi, dans ce premier moment, où rien n'avoit encore calmé ſa fureur ; mais qu'un billet de mademoiſelle le Roſai, venoit de porter le déſeſpoir dans ſon cœur, en lui faiſant voir, qu'il avoit été injuſte & trompé par de fauſſes apparences, & en lui annonçant qu'elle avoit couché à la campagne, chez

une amie, la nuit même qu'il avoit cru me voir ſortir de ſa maiſon; du reſte, qu'il me prioit d'accorder à ſa trop grande vivacité, un pardon généreux, devenu plus que jamais néceſſaire à ſa tranquillité & à ſon rétabliſſement.

Je me hâtai de le faire aſſurer, que mon amitié pour lui étoit toujours la même, & que loin de le blâmer, j'euſſe agi, peut-être, avec auſſi peu de prudence que lui, ſi je me fuſſe trouvé dans les mêmes circonſtances. Ces paroles ſervirent beaucoup à le tranquilliſer, & dès qu'il fut en état de ſortir, nous fûmes de nouveau inſéparables; cette intimité ne dura pas longtems, il fut bientôt placé dans les gardes du roi, & obligé par ſon ſervice, de ſe rendre à la cour: ſon oncle, notre colonel, devint

officier général, & le régiment fut donné à M. de Triel. Peu de tems après, nous reçûmes l'ordre de nous embarquer, pour ſoutenir la cauſe des treize Etats-Unis de l'Amérique, dont la France vouloit aſſurer la liberté. L'eſpérance & le deſir de me diſtinguer dans cette guerre, me firent bien vite oublier que je laiſſois en France mon protecteur, ma ſanté & mon ami. Nous abordâmes bientôt en Amérique, & c'eſt ſur cette rive étrangere qu'a été forgée la longue chaîne de malheurs qui ont flétri ma jeuneſſe & hâté l'heure de ma mort. Juſqu'à maintenant, mon exiſtence paroît n'avoir été remplie que d'événemens communs ou indifférens; mais vous verrez que néceſſairement je devois les retracer. Et puiſque je vous dois l'hiſtoire de ma vie, il fal-

loit me peindre tel que j'étois alors, jeune, imprudent, téméraire; je ne vous ai point caché mes défauts ni mes égaremens, & n'en étoit-ce pas un bien coupable que de porter le déshonneur dans une famille honnête, la ſéduction dans un cœur jeune encore, qui eut conſervé ſa vertu, ſon bonheur, tandis qu'aujourd'hui, il languit encore de la faute irréparable que je lui ai fait commettre? Mais il étoit trop tard lorſque j'en apperçus l'étendue; il eſt vrai, que déja pendant ma maladie, je commençai à ſentir le répentir que procure le crime, mais ſes ſuites, longtems après, me l'ont appris bien mieux encore; une funeſte expérience m'a fait connoître le remords qu'une premiere faute entraîne, & combien, pendant tout le cours de notre vie, elle influe ſur

notre bonheur.... Mais n'anticipons pas sur les événemens; il est nécessaire d'en suivre exactement le fil.

Notre nouveau colonel étoit un homme d'un caractere dur & féroce, exigeant beaucoup de ses subordonnés, vil & rampant devant ses supérieurs, jaloux d'une belle action, incapable d'en faire; estimant peu les hommes, parce que les hommes ne l'estimoient pas; & pour finir son portrait, implacable dans ses vengeances, s'il soupçonnoit seulement qu'on eût voulu l'offenser. C'est ainsi qu'il fut jugé unanimément peu de jours après son arrivée au régiment. Il avoit amené avec lui un fils, aussi aimable qu'il l'étoit peu; mais la haine que l'on portoit à l'un enveloppoit l'autre: je fus le seul qui en sut apprécier la différence; & je me méritai bien-

tôt l'attachement du fils & quelques diſtinctions de la part du pere, qui voulut bien ſe dépouiller quelquefois à mon égard de la marque que donne l'autorité à l'homme qui ignore tout que les droits de ſa place.

C'eſt dans une de ces converſations qu'il me queſtionna ſur ma patrie & ſur ma famille. Je ne jugeai point à propos de lui révéler mon ſecret; cependant la néceſſité de lui répondre, & le menſonge que j'ai toujours eu en horreur, m'obligerent à lui dire que ma mere étoit Françoiſe, que mon pere avoit ſervi quelques années, mais qu'au moment de s'établir, il avoit quitté les armes pour jouir en paix de la tranquillité au ſein de la patrie qu'il avoit adopté. Aurois-je pu croire qu'au milieu de l'Amérique, je pus me trahir en racon-

tant des événemens dont vingt & quelques années auroient dû effacer le souvenir, lors même que j'aurois avoué les noms & les circonstances propres à les faire remarquer. Je ne m'attendois guères à l'entendre insister pour connoître la famille de ma mere ; ce ne fut qu'alors que je sentis que le mensonge seroit prudent ; mais une délicatesse insurmontable me défendit de le prononcer ; & je lui déclarai avec franchise que des raisons particulieres, mais qui n'avoient rien que d'honorable pour elle, me forçoient à garder sur son nom le silence le plus absolu. Notre conversation en demeura là, sans qu'il parut s'offenser de ma discrétion.

Peu de jours après, un vaisseau venu d'Europe lui apporta la nouvelle de la mort de son beau-pere,

ce qui nous obligea à lui aller faire en corps le compliment d'uſage. Un égoïſte cache difficilement ſa façon de penſer; auſſi notre colonel répondit froidement que ſon beau-pere, le comte de Verteuil, étant vieux, il s'attendoit depuis longtems à cet événement.

Le comte de Verteuil : c'étoit là le nom de ma mere. Celui dont on regrettoit ſi peu la mort, c'étoit mon ayeul; ce chef ſi fier, c'étoit mon oncle, qui avoit épouſé la ſœur cadette de ma mere infortunée. Hélas! je l'ignorois; & ce nom prononcé par haſard fut le premier trait de lumiere qui me fit reconnoître de trop cruels parens. Un jeune homme fait peu ſe contraindre : mon trouble fut viſible; l'œil ſévere de M. de Triel s'arrêta ſur moi; il lut dans mon cœur, & me lança

lança un regard foudroyant & terrible. Vous êtes ému, monſieur, me dit-il avec hauteur; connoîtriez-vous cette famille ?.... Je balbutiai une réponſe, dont les mots raſſemblés ſignifioient bien peu ; mais mon embarras diſoit tout. Je me rappelai l'imprudence des diſcours que je lui avois tenu : mais enfin rappelant auſſi mon courage, je formai le projet de braver ſa vengeance, & cependant de meſurer mes paroles & mes actions.

Pendant que je m'occupois des moyens d'éviter la colere de mon chef, celui-ci tramoit ceux de me perdre. Son fils lui-même me remarqua avec chagrin que ſon pere n'avoit plus pour moi cette amitié, ces attentions, dont il me diſtinguoit auparavant ; mais comme il n'avoit aucun ſoupçon du parentage qui nous

uniſſoit, je ne lui découvris rien qui pût lui apprendre la cauſe de ce changement.

Je ne tardai cependant pas d'en reſſentir les effets ; le premier fut un paſſe-droit. Par mon rang, & ſuivant l'eſpérance qu'on m'en avoit donnée, je devois avoir une compagnie ; un autre l'obtint. Je n'étois pas fait aux affronts. Je me plaignis au général ; il ſe borna à en inſtruire M. de Triel, qui en prit occaſion de me témoigner ouvertement ſa haine. Peut-être réfléchit-il que le même eſprit hardi & remuant qui, pour un léger paſſe-droit, avoit reclamé une autorité ſupérieure, pourroit un jour me porter à revendiquer la portion des biens du comte de Verteuil, qui auroit dû revenir à ma mere, & dont il étoit en poſſeſſion. Tous ces motifs accumu-

lés étoient ſuffiſans pour deſirer ma perte, & me trouver coupable où tout autre eût été innocent. Cependant il falloit un prétexte : je le fournis moi-même.

Nous avions été détachés de la grande armée pour couvrir les convois qui devoient paſſer les grands lacs, convois perpétuellement ou enlevés ou attaqués par les Anglais qui, affoiblis par leurs pertes, & n'oſant plus engager d'affaires importantes, ſe bornoient à nous inquiéter, & quelquefois à nous enlever nos poſtes avancés. Notre colonel étoit reſté à l'armée, qui étoit aſſez éloignée de nous, avec ſon premier bataillon & tous nos grenadiers, de ſorte que je me trouvois ſeulement avec 300 hommes, trois officiers, le fils de notre colonel & un M. de

Mouſſi. Ceux-ci eurent une rixe, & choiſirent le piſtolet pour la vider ; de Mouſſi prit un M. de Chatelnaud pour ſon ſecond ; je fus celui du jeune de Verteuil, & je le vis recevoir au travers de la tête une bâle, dont il expira ſur-le-champ. Quoique M. de Mouſſi ſe fût conduit en galant homme, il connoiſſoit ſi bien notre chef, que pour ſe ſouſtraire à ſa vengeance, au même inſtant il ſe jetta chez les Anglais, où il s'eſt enſuite diſtingué. Quant à moi, ſecondé de M. de Chatelnaud, nous creuſames au pied d'un platane un tombeau à notre ami infortuné ; nous l'y dépoſames, après l'avoir arroſé de nos larmes. Perſonne n'avoit eu connoiſſance de ce duel ; perſonne ne nous avoit aidé à enſevelir ſa victime ; on ignoroit pourquoi il avoit diſparu, de même que

M. de Mouſſi, qui nous commandoit.

Deux jours après, nous fumes attaqués dans notre poſte par onze à douze cent Anglais. J'étois le premier officier de notre détachement, & j'en pris la conduite; mais après trois heures de combat, M. Chatelnaud ayant été tué, moi bleſſé, mon monde inveſti, & la plûpart m'ayant abandonné lâchement, je fus contraint de céder à la force, de me rendre au colonel Gips, & de me laiſſer conduire à ſon cantonnement, où je fus traité avec tous les égards que l'on peut attendre d'un peuple libre & généreux. J'étois ſans argent, ſans connoiſſances, ſans reſſources; mes équipages avoient été enlevés; j'étois enfin priſonnier, & couvert de pluſieurs bleſſures aſſez dangereuſes. Mais dans l'horreur de mon état, je

n'eus qu'à me louer du traitement du vainqueur. On suppléa à tout ce qui me manquoit ; & lorsque mes plaies furent fermées, je m'appercevois à peine de ma captivité. Cependant je souffrois de devoir à la bienfaisance de mes ennemis le bien-être dont je jouissois, & j'attendois avec impatience un échange de prisonniers. Il y avoit déjà huit mois que j'étois dans cette pénible situation, lorsque le colonel Gips entra dans ma chambre, & me dit, après un début affectueux, qu'ayant ouï dire que le jeune comte de Triel avoit été tué, il desireroit apprendre de ma bouche les particularités de sa mort. Je l'en instruisis sans détour, pendant qu'il se promenoit à grands pas, comme un homme profondément affecté d'un événement qui ne me paroissoit pas devoir le

concerner. Dès que mon récit fut fini, il me quitta ſans proférer une parole.

Le lendemain, de bonne heure, il vint de nouveau chez moi, & me ſécouant la main à l'Anglaiſe, il me dit : ami, tu ès libre, je te rends ta parole comme je t'ai déjà rendu ton épée; mais crois-tu que je te livrerai à ces Français, à ce ſcélérat de Verteuil ? Non, je ne permettrai point que tu quittes des ennemis qui t'aiment, pour paſſer chez des amis à qui tu ès odieux. Tu ne me comprends pas. Eh bien ! écoute, & deſire encore de retourner en France, ou de joindre tes drapeaux, pour nous combattre, & pour ſoutenir nos enfans revoltés. Tu n'ès pas Français, je le ſais; tu ès de cette république dont nous eſtimons les habitans, parce qu'ils ſont juſtes, francs & loyaux

comme nous. Tu as voulu ſervir la France contre les Anglais; tu avois tort; mais tu t'ès bien défendu : je t'en eſtime; & ſi tes ſoldats t'euſſent reſſemblés, je ſerois ton priſonnier. J'ai envoyé à ton colonel toutes les lettres que tu lui as écrit; il ne t'a point répondu; tu deſirois ton échange; j'ai travaillé pour toi; hier enfin j'en ai reçu la nouvelle certaine. Voici ce que j'ai appris de plus : ton chef t'a accuſé d'avoir aſſaſſiné ſon fils, parce que, te diſant allié à ſa famille, tu aſpirois à la poſſeſſion de ſes biens; il a produit des domeſtiques, qui prétendent t'avoir vu l'enterrer. Chatelnaud étant tué, n'a pu dépoſer de ton innocence; tu as donc été accuſé, jugé & condamné par ton ennemi; & afin que tout moyen de juſtification te ſoit interdit, une de ces lettres de

tyrannie, que vous nommez lettre de cachet, va se lancer contre toi; tu ès cassé; ta place est donnée à un autre; & l'on vient de m'écrire de te renvoyer sûrement à ton corps. Me crois-tu capable de te livrer de sang froid aux cachots qui s'apprêtent, où t'attendent peut-être encore le poison & le fer de tes secrets ennemis? Non, un Anglais n'est pas lâche à ce point: tiens, lis ces lettres; elles te prouveront ce que je viens de te dire; un moment, j'ai douté de ton innocence; mais hier je t'interrogeai; tu me répondis avec candeur; M. de Mouffi m'a confirmé ces détails, tels que tu me les as donnés; aujourd'hui je n'ai plus de doutes.... Ecoute, mon ami; la France veut te perdre, l'Angleterre te reçoit; sers avec nous, & ne crains

ni l'injuſtice ni les paſſions des méchans.

Jugez de l'effet que produiſit ſur moi cette terrible nouvelle ; moi, qui avois toujours fidellement ſuivi les lois de l'honneur, qui avois rempli les devoirs de mon état avec une exactitude irréprochable, je deviens avili, déshonoré, ſans pouvoir ni me défendre, ni me venger ; ſi je rejoins mon corps, des fers m'attendent ; ſi je fuis, l'ignominie reſte attachée à mon nom, mille voix s'éleveront pour me condamner, aucune pour me défendre.

Ames ſenſibles, qui avez auſſi éprouvé l'infortune, concevez l'horreur de ma ſituation ! J'aurois voulu pouvoir m'enſevelir au centre de la terre ; la vue des hommes, celle de la lumière, m'étoit odieuſe ; j'étois

furieux, déſeſpéré. Revenu à des réflexions plus calmes, elles n'en furent pas moins déchirantes. Poids inutile ſur la terre, ſans fortune, ſans état, à mille lieues de la ville qui m'a vu naître, & où je n'ai qu'un frere, qui peut-être partage les infortunes attachées à notre famille, que deviendrai-je ? Il me reſte une reſſource. Servir les Anglais ; mais n'eſt-ce pas le moyen de perſuader que j'ai été juſtement condamné, que je ſuis traître & coupable? Et ces Anglais n'ont-ils pas proſcrit ma famille ; ne faudra-t-il pas qu'au milieu d'eux je cache ma naiſſance ; la moindre indiſcrétion ne me fera-t-elle pas de ces nouveaux amis autant de cruels bourreaux ? C'eſt ainſi que de tous côtés la mort me paroiſſoit un bien ; & ſans les ſoins officieux de quelques Anglais

TAYLOR INST.

qui ne me quitterent pas, j'aurois pris ce dernier parti. Leurs ſoins me rappelerent à une vie odieuſe; & le baume ſalutaire du ſommeil s'étant enfin emparé de mes ſens, je me trouvai le lendemain un peu plus tranquille. En me levant, je trouvai ſur ma table, un paquet à mon adreſſe, avec deux cent guinées. Un billet très-court & ſans ſignature, qui y étoit joint, ſuppoſoit que cet argent étoit la reſtitution d'un inconnu, dont je devois hardiment profiter. Toutes mes recherches ne purent me faire découvrir mon bienfaiteur, & lorſque le colonel Gips rentra, ſelon ſa coutume, & que je crus le trouver en lui, il me répondit avec un grand ſang froid, qu'il étoit très-fâché qu'on l'eût prévenu, & que du reſte, ſa bourſe étoit toujours à mon ſervice.

M'ayant enſuite demandé avec la même tranquillité, ſi j'accepterois une compagnie dans ſon régiment, comme il avoit l'ordre de me l'offrir; je lui fis à ce ſujet, toutes les objections que je m'étois fait à moi-même, en lui taiſant cependant ma naiſſance. Il en parut frappé, & me déclara, que quelqu'envie qu'il eût de me conſerver, il ne me ſolliciteroit pas davantage; & puis, dit-il, que vous ne voulez point ſervir chez les Anglais, & que les Français vous trahiſſent, il ne vous reſte d'autre parti, que celui de retourner en Europe; nous allons envoyer pluſieurs vaiſſeaux en Angleterre, vous pourrez en profiter; je vous donnerai des lettres pour mes amis, qui vous y procureront tout ce que vous pourrez déſirer: & lorſque ce ſéjour vous ennuyera, il

vous ſera facile de gagner le port du continent que vous déſirerez. J'acceptai ſes offres, & au bout de deux mois, je fus rendu ſans aucun accident, au ſein de ma véritable patrie, ſur laquelle je n'avois pas encore abordé. Je fus attendri, je l'avoue, en voyant pour la premiere fois, cette île où j'aurois dû naître ; & cependant, comment eſt-ce que j'y paroiſſois ? Uniquement par la généroſité de ces mêmes Anglais, qui avoient jadis dépouillé mes ancêtres ; j'étois dans ma patrie, mais étranger, inconnu, ſous un nom ſuppoſé ; il m'étoit défendu de nommer ma famille, & d'appeller les Anglais pour mes concitoyens.

Au moyen des recommandations de M. Gips, je fus bientôt préſenté & reçu dans pluſieurs maiſons très-

puissantes ; souvent j'étois conduit chez des seigneurs, devenus usurpateurs de nos biens ; mon cœur alors, se révoltoit à leur vue. Ils étoient heureux, riches, puissans, & moi un foible insecte, qui n'avois à me glorifier que de n'être pas encore écrasé.

Chaque instant me retraçant sur cette terre, mes malheurs & ceux de mes ayeux, je résolus de l'abandonner, mais auparavant je voulus voir le séjour de mes ancêtres. Je fis donc, sous quelques prétextes, le voyage d'Ecosse, & à deux lieues du château de mes peres, je laissai mes chevaux pour continuer ma route à pied. J'y arrivai au moment où le soleil alloit s'ensevelir dans l'onde, son ombre allongeoit tristement les tours du château ; j'approche davantage, je reconnois des armoiries, c'étoient celles

les de ma famille, dont le tems avoit épargné la ſculpture, & que les hommes avoient oublié d'effacer. A cette vue mes jambes chancellerent, j'étois comme un criminel, occupé à commettre un meurtre, & qui craint d'être decelé par les yeux d'un paſſant. Pourquoi cette frayeur ? je l'ignore, c'étoit un mouvement involontaire, l'eſſor d'un cœur gonflé d'amertume & de déſeſpoir; il me ſembloit qu'il m'étoit défendu de lever mes regards ſur ces donjons, que l'injuſtice m'avoit ravi. Un vaſte jardin étoit ouvert; j'y entrai, j'y paſſai la nuit la plus cruelle. Toutes les heures venoient triſtement frapper mon oreille, & le jour me retrouva ſur une terre humide de la roſée & de mes pleurs. Je me traînai dans le temple, pour y répandre de nouvel-

les larmes, ſur le tombeau de mes ayeux; j'y liſois leurs alliances brillantes, leurs titres pompeux, ils n'étoient plus, & moi, qu'étois-je? moins qu'eux, ſans doute.... ils vivoient ſous la gloire d'un nom dignement illuſtré. Un vieillard ſe rendit dans le temple, tandis que j'étois ainſi douloureuſement occupé. Il s'approcha de moi, & d'un cœur attendri; vous liſez, me dit-il, les noms de nos anciens ſeigneurs; hélas! je les ai connu. — Vous! — Oui, monſieur, j'ai vu le dernier, avant qu'il fut accablé de ſon malheureux ſort; il fut bien généreux, auſſi a-t-il été bien regretté. Depuis qu'il a été obligé de ſe ſouſtraire avec notre roi, aux pourſuites de leurs ennemis, je m'en ſuis informé inutilement; j'ignore même le ſort de ſes enfans.... Il

parloit de mon ayeul & de mon pere ; j'allois me trahir, je le quittai, pour traverſer de nouveau le jardin où j'avois paſſé la nuit. J'y rencontre un jeune homme ; il m'arrête : où allez-vous, me dit-il avec le ton de l'inſolence ; & qui vous a permis d'entrer dans ces lieux ? ce jardin m'appartient. — Il t'appartient, repliquai-je, avec ce ſombre courage que donne le déſeſpoir ; il t'appartient, apprens, jeune homme, à reſpecter un étranger, un inconnu ; tu es ſans défenſe, & trop jeune, pour que je te faſſe répentir de ta témérité ; mais.... Dans ce moment un homme âgé, pere de ce jeune homme & ſeigneur du château, s'avance. Il avoit tout entendu ; loin de me blâmer, il tança ſon fils ; puis s'adreſſant à moi, & m'en faiſant des excuſes, il m'invita

à entrer dans les appartemens. Je l'acceptai, en lui disant que j'étois un prisonnier échangé, nouvellement arrivé d'Amérique, & qui voyageoit en attendant le moment, peu éloigné, de quitter les îles Britanniques. Je parcourus avec lui les principaux appartemens du château; il m'en fit observer plusieurs, comme plus remarquables. Dans l'un je vis une collection des portraits de mes ancêtres, que terminoit celui de mon ayeul; dans l'autre, les seigneurs rassemblés, avoient prêté le serment de rétablir leur roi sur son trône, ou de périr les armes à la main, serment qu'ils ont tous accompli, par leur mort. Lui-même me donnoit ces détails, auxquels je ne répondois que par quelques monosillabes. Enfin m'ayant conduit dans un sallon, où on avoit

préparé un déjeûner anglais ; c'eſt ici, me dit-il, que la derniere ducheſſe de la famille qui poſſédoit cette terre avant moi, a été poignardée par les troupes parlementaires, ou plutôt par des ennemis particuliers de la maiſon des Stuards. Son ſang.... Il auroit continué, mais à ce trait, le ſouvenir amer des événemens qu'on me retraçoit, fit circuler le feu dans mes veines, je brûlois de l'éteindre dans le ſang de l'odieux inſtigateur de tant de cruautés. Je l'interrompis : adieu ! lord, lui dis-je ; j'en ai vu plus que je n'en déſirois, conſervez vos terres & vos châteaux ; que votre fils défende à ſon maître, de fouler la terre dont il eſt le ſeigneur légitime ; offrez le ſpectacle du ſang d'une mere à ſon infortuné deſcendant ; mais le jour de la vengeance

arrivera peut-être, & ſur-tout redoutez celui-là, où les biens acquis par le crime, écraſeront leurs injuſtes poſſeſſeurs! Puis laiſſant ce vieux lord douter, ſi un homme ou un fantôme lui tenoit ce langage, prononcé avec l'énergie de la vérité; & jettant un dernier regard d'indignation, je m'élançai & je m'éloignai bien vite de ces lieux.

J'avois trouvé autrefois dans les papiers de mon pere une correſpondance qu'il avoit entretenu, pendant quelque tems, avec un gentilhomme Ecoſſais qui, ſecrettement attaché aux Stuards, avoit conſervé ſa fortune & ſon état. Je me rappelois même qu'il avoit cru perſuader à mon pere de faire un voyage en Ecoſſe, avec la promeſſe de lui donner alors des renſeignemens utiles; voyage que

l'inquiéte ſollicitude de ma mere ne lui avoit pas permis d'entreprendre. Je parvins à me rappeller le nom de ce gentilhomme ; & ne me trouvant pas éloigné du lieu qui, dans ce tems, il devoit habiter, je m'informai ſi ſes deſcendans exiſtoient encore ; & j'appris, à ma grande ſurpriſe, que lui-même étoit plein de vie, quoiqu'âgé de paſſé quatre-vingts ans. Je me rendis chez ce vieillard, qui vivoit iſolé, dans un vieux château, qui exiſtoit depuis le tems des anciens Normands. Des domeſtiques, preſqu'auſſi vieux que leur maître, coururent lui annoncer un étranger, mais il refuſa de paroître. Je les envoyai de nouveau lui repréſenter, qu'étant venu de fort loin pour le voir & lui communiquer des affaires importantes, il me ſeroit fâcheux de partir, ſans avoir eu cette

ſatisfaction. Nouveau refus : mon maître, me dit un de ces domeſtiques, qui paroiſſoit une eſpece d'intendant, mon maître n'a plus d'affaires, & ne veut plus entendre parler de celles des autres ; vous êtes jeune, il eſt vieux, vous ne le connoiſſez pas, il ne ſait qui vous êtes, & il n'aime pas les étrangers ; il vous prie de vous diſpenſer d'une viſite qui lui eſt importune. A cette derniere réponſe, je me fis donner une plume, & ayant écrit ſur un papier ce peu de mots : *C'eſt le fils de ton ami, le comte de M***, que tu refuſes de recevoir* : je les cachetai, & j'obtins, quoiqu'avec peine, du domeſtique du vieux baronnet, qu'il les porteroit ſur-le-champ à ſon maître. Dès qu'il les eut reçu, toutes les portes me furent ouvertes, & bientôt je fus introduit dans ſon

cabinet, où ſes gens reçurent l'ordre de nous laiſſer. Ce vieillard, qu'appuyoit deux béquilles, les jetta par terre pour ſauter à mon col ; c'eſt donc, s'écria-t-il, le deſcendant de nos rois que j'embraſſe ; je ne déſirois que ce bonheur, ſur le ſoir d'une vie trop longue, puiſqu'elle ne m'offrit jamais que le ſpectacle de l'injuſtice. Je déſeſpérois que le ciel voulût exaucer mes prieres ; depuis dix ans, je n'ai reçu aucune nouvelle de ton malheureux pere, il n'a pu m'oublier, mais ſans doute il eſt mort.... — Il n'eſt que trop vrai, lui dis-je, mais en mourant, il nous parla de vous.... Une épouſe chérie, des enfans, lui ont empêché de faire une courſe déſirée. — Je t'entends ; mais toi, quel ſort, ou quel haſard conduit ici tes pas ? — Alors, je lui contai

tai ma vie & mes malheurs, je vis des larmes ſe mêler aux cheveux blancs qui ombrageoient ſon viſage. Puis reprenant un air plus ſerein, il me dit: dans ces tems de trouble & d'horreurs, où les freres & les enfans ſe diviſoient pour ſuivre chacun le parti que leur ambition préſentoit le plus favorable à leurs yeux, tous vos ancêtres embraſſerent, comme vous le ſavez, le parti du malheureux Jacques; vos maiſons furent pillées, vos titres détruits, vos biens ou confiſqués, ou donnés en récompenſe à vos plus cruels ennemis, qui ſe partagerent vos dépouilles, pendant que vous mendiez dans des cours étrangeres, des ſecours impuiſſans. Quoique mon cœur fut fidele, comme les vôtres, à notre roi, je gardai dans mes démarches, une certaine modé-

ration, qui me fit rester dans une heureuse obscurité, & quoiqu'uni avec vous par les liens du sang, ma personne & mes propriétés, du reste peu considérables, furent respectées. Un de nos parens communs, moins sage, se jetta ouvertement dans le parti du nouveau gouvernement; pour prix de sa trahison, il reçut une partie de vos dépouilles; tandis que le C. de D***, s'emparoit de vos principales terres. Mais ce lâche n'a pas joui longtems de sa fortune usurpée, il est mort subitement depuis quelques années, sans avoir pu disposer de ses biens; j'en ai été nanti, comme son parent le plus proche. Vous pensez bien que jamais je ne me suis considéré que comme le dépositaire de cette fortune; aujourd'hui, qu'après les inutiles efforts que j'ai

fait pour vous découvrir, je vous retrouve enfin, mon premier devoir eſt de vous remettre ce qui vous en appartient; j'ai réaliſé pour ſix mille guinées; dans cet inſtant, vous pouvez en diſpoſer, de même que des arrérages qui ont à-peu-près doublé cette ſomme. Vous avez un frere, dites-vous; eh bien! quittez cette terre ingrate, & retournez auprès de lui, pour jouïr tranquillement enſemble de cette petite fortune: puis ouvrant une caſſette, il étala à mes yeux, la ſomme qu'il vouloit me remettre. Je lui repréſentai inutilement que ce bien lui appartenoit, & que cette ſucceſſion lui étoit légitimement acquiſe, toutes mes réflexions ne purent l'engager à changer de réſolution. Je fus donc obligé d'accepter douze mille livres ſterlings, que ren-

fermoit la caſſette ; & brûlant du deſir de la partager avec mon frere, dont je n'avois pu recevoir aucune nouvelle depuis mon embarquement pour l'Amérique ; je me décidai à partir promptement pour la Suiſſe, où j'eſpérois le retrouver. J'allai à Londres, où je pris pour quatre mille guinées de lettres de changes ſur l'Italie & ſur Geneve ; j'achetai encore des diamans pour deux mille guinées ; & muni de ces effets & du réſidu de ma fortune, je m'embarquai pour Livourne ; la guerre & mes raiſons particulieres, ne me permettant pas de paſſer par la France.

C'étoit dans le tems de cette magnifique & ſi inutile expédition des Français contre Gibraltar ; mais s'ils ne purent s'emparer de cette forteresſe, du moins parvinrent-ils à ſe

rendre les maîtres du frêle bâtiment sur lequel j'étois paſſager ; nous fûmes jettés dans une de leurs flottes ; & leur nombre rendant le courage inutile, nous fûmes obligés de nous rendre ; notre vaiſſeau fut conduit à Rochefort, où m'attendoient de nouveaux malheurs. Dès que l'amirauté eût, avec les formalités d'uſage, déclaré notre vaiſſeau de bonne priſe, je cherchai à obtenir ma liberté, en alléguant que j'étois un étranger, qui loin de vouloir combattre contre la France, ne déſiroit que de rejoindre ſa patrie. Le capitaine & l'équipage dépoſerent en ma faveur, mais on exigeoit que j'en fourniſſe d'autres preuves, ce qui m'étoit aſſez difficile ; car dès le moment que notre captivité fut aſſurée, craignant que le porte-feuille qui contenoit mes

différens papiers, ne ſervit à me trahir, je l'avois jetté dans la mer; il ne me reſtoit que mes lettres de change & mes diamans, couſus dans mon habit; quant à mon or, on m'en avoit généreuſement débarraſſé.

Les lenteurs & les formalités que j'eſſuyois pour obtenir la liberté, m'engagerent à écrire en Suiſſe, afin d'en obtenir des témoignages, qui puſſent les abréger. En attendant, j'étois dans une douce captivité. Un jour, j'apperçus depuis ma fenêtre, madame de S***, la mere de mon ancienne maîtreſſe; elle me reconnut auſſi-tôt; & dans une aſſemblée, où elle ſe trouva le même ſoir, chez le général, elle ne manqua pas de parler de l'étranger retenu dans la ville, & d'annoncer qu'elle me connoiſſoit. Cette dame avoit ſes raiſons; car

mes précédentes visites avoient causé à sa fille certaine incommodité passagere, dont ni elle, ni moi ne nous doutions à mon départ. La grossesse de mademoiselle de S*** avoit ensuite transpiré; & malgré les diverses précautions qu'on put prendre, malgré même la mort de l'enfant, madame de S***, obligée de renfermer sa fille dans un couvent, se rappelloit encore désagréablement de ces petits désordres & de celui qui les avoit causé.

Elle déclara donc au général, qu'elle me connoissoit pour être un officier du régiment que commandoit M. de Triel, qu'elle m'avoit vu souvent à la Rochelle, & que ses yeux ne pouvoient la tromper. Sans m'en communiquer un seul mot, sans m'interroger, sans me laisser seulement

ſoupçonner que j'étois vendu, le général en écrivit à M. de Triel, qui étoit de retour à Paris; & pour toute réponſe, ce dernier retrouvant la lettre-de-cachet, lâchée il y avoit deux ans contre moi, dépêche auſſitôt pour m'enlever, un exempt & quatre ſuppôts de la police. Un matin, ces meſſieurs entrent dans ma chambre, & me prient poliment de les ſuivre; un carroſſe m'attendoit à la rue; je ne pus refuſer. Ce fut inutilement que dans la route, je tentai de fléchir le cœur de mes archers; je ne pus y parvenir; on ne me laiſſoit voir perſonne, ni parler à qui que ce ſoit. Cependant, à mon arrivée à Paris, l'on parut embarraſſé ſur ma deſtination. La Baſtille regorgeoit des victimes miniſtérielles, Vincennes & toutes les autres maiſons de cette

eſpece, étoient remplies, graces à l'extrême généroſité du diſtributeur des lettres-de-cachet. C'eſt du moins à cette cauſe, que j'ai attribué ma tranſlation au château de Ham, en Picardie; château, qui du reſte, à quelques égards, valoit bien la Baſtille.

Des marais profonds & puans l'entourent de trois côtés, & c'eſt là que les crapeaux, mêlant leurs voix à celles des chouettes, font un concert éternel .... Des foſſés larges & profonds, des murailles hautes & épaiſſes, d'énormes portes de fer défendent, non l'entrée, mais bien la ſortie de ce fort. Une cinquantaine d'invalides en forment la garniſon, commandée par un état major. Comme à la Baſtille, rien n'y manque, ni géolier, ni porte-clefs, ni ſerrures, ni verroux.

Ce fort, mesuré intérieurement, a une place, ou plutôt une cour, de cinquante pas de long & autant de large; sur la droite de cette cour, sont bâties les casemattes de la garnison; sur la gauche, est un vaste & solide bâtiment, où l'on renferme quelques prisonniers; ceux-ci, moyennant de l'argent, peuvent se procurer des douceurs, satisfaire quelques fantaisies, voir le ciel, au moins à travers leur grille, & les habitans du château, se promener dans les cours. Il ne leur est même pas impossible d'entretenir, par le moyen de quelqu'invalide gagné, une communication au-dehors. Mais tous ne jouissoient pas de ces avantages, & ce logement n'étoit destiné que pour les amis du ministre, au nombre desquels il paroît que je n'étois pas.

Derriere le logement de l'état major, au coin du fort, du côté de l'orient, exiſte une tour fameuſe dans les annales du deſpotiſme, & qui ſe découvre de deux lieues à la ronde. Elle eſt diviſée en ſix étages, & on y entre de plain-pied par celui du milieu; c'eſt-à-dire, que la tour s'élevant de ſoixante & dix pieds au-deſſus du niveau de la place, eſt creuſée au-deſſous dans une égale profondeur; chaque étage, élevé d'environ vingt à trente pieds, ne forme qu'un ſeul & très-vaſte cachot, éclairé par le moyen d'une fente étroite, que reſſerrent encore d'énormes barreaux. Cette tour, conſtruite de pierres de taille & de moellons, eſt revêtue de briques; ſes murailles ont vingt-cinq pieds d'épaiſſeur; & elle eſt terminée par un faîte plat, pavé &

muni, dans ſes bords, d'un parapet en briques.

Je vous ai obſervé, que chaque étage de cette tour ne forme qu'un ſeul cachot, de ſorte que pour monter dans les étages ſupérieurs, l'on a conſtruit, à côté, une autre tour plus petite, & qui ſert d'eſcalier. Il faut encore remarquer, que chaque étage forme une voûte à pluſieurs ceintres, comme les bas-cœurs de nos anciennes égliſes, & que les portes étant de fer, il n'entre pas une ſeule piece de bois dans la conſtruction de cette tour. Depuis l'étage du milieu juſqu'au faîte plat, qui couronne cet édifice, il y a une ouverture ronde, d'environ trois pieds de diamêtre, qui perce perpendiculairement ces quatre voûtes; ouverture néceſſaire pour hiſſer juſques au haut

les pieces de canon qui défendent ce fort. Quant aux cachots creusés au-dessous du niveau de la place, ils ne reçoivent de lumiere que par une fente obliquement pratiquée; mais où ne percent jamais les rayons du soleil.

C'est dans un de ces caveaux souterreins que je fus plongé; sans doute on m'avoit laissé des habits; je n'avois pas été fouillé; je n'étois point même chargé de chaînes; & mon appartement étoit assez spacieux pour y prendre quelque mouvement. Cependant un air qui jamais n'étoit renouvellé, l'humidité la plus infecte, l'obscurité qui y régnoit, & qui m'enlevoit la vue du ciel, de la terre & des hommes, me rendoient ce séjour d'autant plus odieux, que j'ignorois le sort qui m'étoit destiné.

Hommes ! qui avez joui d'une fortune toujours heureuse, qui n'avez point été la victime des cruelles vengeances de petits tyrans, qui n'avez enfin jamais reçu l'utile, mais terrible leçon de l'infortune, vous ne pourrez vous peindre le sort d'un homme, jouet du sort dès sa naissance ; dans sa jeunesse, traversé, persécuté, injustement flétri ; & à la fleur de son âge, plongé dans de sombres cachots, où il n'a de consolateur que son désespoir, l'espérance & la mort ; où il végete, sans qu'on l'écoute, sans qu'on veuille lui permettre de plaider un seul instant pour son innocence & ses malheurs. Là, privé d'amis, de secours, souvent de nourriture, & toujours de lumiere, ses soupirs répétés tristement par les lugubres échos de sa voûte sépulcrale, sont ses seuls

fons qui viennent le frapper ; ou ſi d'affreux géoliers font rétentir les barres de fer qui le ſéparent du reſte du monde, ce bruit lui annonce ou la mort, ou la perpétuelle durée de ſon eſclavage. Là, après un jour paſſé dans l'angoiſſe, on redoute une nuit qui ne nous permettra qu'un bien foible repos ; mais l'on redoute plus encore un lendemain qu'on voudroit voir s'anéantir.

C'eſt dans cette ſituation que j'ai paſſé cinq mois, ſans voir d'autre figure humaine que celle de mon géolier, ſans pouvoir ni écrire ni correſpondre au dehors. J'avois pour 100,000 liv. de papiers, & pour autant de diamans ſur moi ; je les aurois donné pour voir une fois encore la clarté du ſoleil. Souvent j'avois cru atten-

drir mon géolier ; mais ce dernier m'impoſoit toujours ſilence.

Les diverſes bleſſures que j'avois reçu en Amérique ſe rouvrirent après quatre mois de ſéjour dans ces lieux ; je ne pouvois preſque plus abandonner la large pierre qui me ſervoit de lit ; j'attendois la mort ; & chaque jour l'approchant de moi, je ſentois renaître l'eſpérance de mon entiere liberté. Sans doute mon géolier rendit compte de mon état, car un jour mes portes s'ouvrirent plus largement qu'à l'ordinaire, & en me tendant la main, il m'ordonna de ſortir avec lui. Nous montames par l'eſcalier de la petite tour dont j'ai parlé, & il me conduiſit au cinquieme étage, où il me laiſſa après m'y avoir enfermé. Mon premier mouvement fut d'examiner ma nouvelle demeure. Je la trouvai par-

faitement ſemblable à celle que j'avois quitté, quant à ſa forme & à ſa grandeur; mais l'air y circuloit davantage, au moyen des deux fentes pratiquées dans le mur & de l'ouverture de la voûte. Du reſte, la même impoſſibilité de s'évader, & même de former à cet égard aucun projet qui pût offrir l'eſpérance de réuſſir.

Je n'avois pas encore achevé mes obſervations, lorſque je vis entrer un chirurgien qui, après avoir viſité mes plaies en préſence de mon géolier, les jugea dangereuſes, & déclara qu'il étoit néceſſaire de les panſer deux fois par jour, obſervation qui, pour la premiere fois depuis ma captivité, m'arracha un ſourire. Mon chirurgien tint parole; ſa figure étoit douce, honnête; il me traitoit avec moins d'inſouciance & plus d'attention que

je ne pouvois en eſpérer dans mon état malheureux ; de ſorte que je ne doutai point de le trouver diſpoſé à me ſervir, ſi je pouvois parvenir à le lui faire entendre. Mais la figure importune de mon éternel géolier étoit un obſtacle qui ſe renouvelloit ſans ceſſe ; & j'uſai d'un ſtratagême, pour m'en débarraſſer. Je commençai à parler médecine avec mon médecin ; je feignis de connoître cet art ; dès-lors je demandai à connoître tous les emplâtres qu'il m'appliquoit. Mon chirurgien n'étoit pas bête ; il m'entendit, & bientôt il me parla latin : c'eſt ce que je déſirois. Je feignis de me fâcher ; je le traitai d'ignorant, en ajoutant que je ſavois mieux que lui ce qui m'étoit néceſſaire ; puis lui ordonnant de me faire un emplâtre, & d'y employer du papier, une plu-

me & de l'encre, je continuai à les lui nommer en latin, & à donner le change à notre géolier. Mon chirurgien fit quelques difficultés ; il cita Hippocrate & Boerhaave ; mais lorſque je lui eus répondu que ces grands hommes ſe ſervoient pour eux-mêmes de ce que j'exigeois pour mes plaies, il ſe tut, en me promettant l'emplâtre que je déſirois ; & dès le même ſoir il m'apporta, avec un nouvel onguent, un paquet de bandages, qui renfermoient tout ce que j'avois déſiré. Il eſt vrai que, pour obtenir plus facilement cette faveur, & afin que mon chirurgien me comprît mieux, je lui avois gliſſé, le matin, un aſſez joli diamant, qui avoit merveilleuſement opéré.

Dès que je fus ſeul, je me mis à profiter de l'encre & du papier que

j'avois reçu, & j'écrivis à mon frere une lettre où, détaillant toutes mes infortunes, je laiſſois à ſa prudence le choix des moyens qu'il devoit employer pour hâter ma délivrance ; j'y renfermai les lettres de change que j'avois ; je ne gardai que mes diamans ; & le lendemain je remis cette lettre à mon chirurgien, auquel je parvins à faire entendre qu'il falloit la remettre dans quelque bureau de poſtes éloigné de notre ſéjour ; j'ai ſu dès lors qu'il avoit fidélement rempli mes intentions. J'adreſſois ma lettre à Geneve, ſans être ſûr que mon frere y habitât encore.

J'attendis ſans impatience l'effet de ſes ſoins ; je le connoiſſois à la fois hardi, ferme & prudent : l'amitié, qui nous lioit autant que le ſang, ne me laiſſoit aucun doute ſur ſes efforts,

pour me délivrer; mais n'ayant, au bout de ſix mois, reçu aucune nouvelle, je commençai à craindre qu'il ne fût mort, ou, qu'égaré dans des régions éloignées, ma lettre n'eût pu lui parvenir. Je n'avois plus mon chirurgien, pour me fournir les moyens d'écrire; & quand j'eus pu le faire, je ne pouvois en tirer aucune utilité, dans l'incertitude où me jettoit le ſilence de mon frere. Nul être dans la nature ne s'intéreſſoit à moi; mon cachot ne pouvoit plus ſe changer qu'en tombeau. Cependant mon géolier fut changé; on lui ſubſtitua une figure moins vieille & moins hideuſe; & l'eſpérance rentra dans mon cœur. Celui-ci ne refuſoit pas de s'entretenir avec moi, malgré la défenſe qu'il en avoit reçu de ſes chefs; & je parvins enfin à l'intéreſſer en ma faveur,

en lui promettant le plus inviolable ſecret, une ſomme de deux mille livres, que je devois lui remettre au moment de ma liberté; & ſi, par ſon ſecours, je pouvois l'obtenir, le ſoin de ſa fortune & de ſon établiſſement. Je remplis incontinent l'une de mes promeſſes, en lui remettant quelques-uns des diamants cachés dans mon habit.

Notre marché ainſi conclu, je me fis inſtruire du nom & du logement de mes compagnons d'infortunes. Il m'apprit, qu'outre ceux qui avoient tout le fort pour priſon, & qui n'avoient aucun intérêt à travailler à une délivrance, dont ils étoient aſſurés, à l'échéance de leur tems, il y avoit dans ma tour trois priſonniers, qui ſe trouvoient privés de toute eſpérance. L'un d'eux logeant au-deſſous

de moi, dans le quatrieme étage, étoit le comte de B***, détenu depuis trente ans, pour avoir empêché ſon oncle, l'archevêque de P***, de dire la meſſe, au moyen d'un coup de ſabre, qui lui avoit fait voler la tête au pied de l'autel. On l'avoit alors fait paſſer pour fou; il l'étoit effectivement devenu dans ſon cachot où, perpétuellement couché, il chantoit jour & nuit; cet homme ne pouvant me ſervir, je le laiſſai chanter.

Un autre priſonnier logeoit au troiſieme étage de la tour; c'étoit le chevalier de M. b. détenu pour une indiſcrétion. Il étoit trop éloigné de moi, pour que nous puſſions nous être de quelque utilité. La voûte au-deſſus de la mienne étoit vacante, de ſorte qu'il me fallut perdre la penſée de

partager mon entrepriſe avec qui que ce fût. Je la formai donc ſeul avec mon géolier ; mais l'embarras étoit de l'exécuter. Il étoit impoſſible de faire brêche à la muraille ; l'étroite ouverture de la fenêtre n'étoit pas plus praticable ; nous n'avions aucune iſſue que par la porte ; mais lors même que mon géolier, la laiſſant ouverte, m'eut donné la facilité de quitter mon cachot, je devois échapper à un ſecond géolier, qui avoit la clef de la tour, à un ſoldat qui la gardoit ſans ceſſe, & aux ſentinelles conſtamment diſtribuées ſur les remparts. Nous ſentions ces obſtacles ; ils nous paroiſſoient même inſurmontables, lorſqu'un événement vint nous favoriſer. Le géolier en chef de la tour tomba malade, de ſorte que toutes les clefs furent remi-

ſes

ſes entre les mains de celui qui m'étoit dévoué. Il m'en informa auſſitôt; & je réſolus de tenter l'aventure dès la nuit ſuivante. Mon géolier me promit le manteau de ſon confrere malade, dont je devois m'affubler, & nous convinmes de ſortir enſemble, de paſſer gravement devant le ſentinelle, trompé par mon déguiſement; puis une fois dans le fort, d'en ſortir par un endroit qui lui étoit connu, au moyen d'une corde, munie d'un crochet, qu'il devoit y dépoſer.

Ce projet me paroiſſoit bien combiné ſans doute; à huit heures préciſes de la nuit convenue, j'endoſſai le manteau bleu, qui devoit favoriſer mon évaſion; puis marchant à côté de mon libérateur, déja nous étions ſortis de la fatale tour, déja le ſentinelle avoit été trompé, déja, nous

coulant derriere le jardin du commandant, nous allions gagner le dernier rempart, avec la même facilité, lorſque tout-à-coup, nous fûmes arrêtés, ſaiſis, liés, chargés de fers, par un fort détachement de la garniſon; que la découverte de l'échelle de corde, & le ſoupçon de l'évaſion de quelque priſonnier, avoit inceſſamment raſſemblé. Je fus auſſitôt reconduit dans mon cachot, où j'eus le loiſir de pleurer ſur mon malheureux ſort, & ſur l'inutilité de cette tentative. Quant à mon géolier, j'ignore comment il fut traité; malgré toutes les recherches que j'ai fait, il m'a été impoſſible de connoître ſon ſort, que j'aurois adouci, ſi j'en avois été le maître, puiſque j'avois été la cauſe de la punition qu'il aura ſans doute eſſuyé. Dès le lendemain j'en eus un

autre, mais dont il n'étoit plus poſſible de faire façon. Je paſſai de nouveau quatre mois ſans ſecours & ſans eſpérance de voir jamais finir mes maux, lorſqu'un nouveau priſonnier vint loger au-deſſus de moi. Bientôt nous pûmes facilement nous entendre, au moyen de l'ouverture qui perçoit nos voûtes. Dans notre premiere converſation, il me dit, qu'il ſe nommoit *Montrevel*, qu'il étoit un cadet de Gaſcogne, dont le frere ſervoit comme lieutenant-colonel, qu'il avoit cherché la fortune à la cour, mais qu'ayant été trompé par les promeſſes des grands, ſe trouvant après trois ans de ſollicitations, auſſi peu avancé que le premier jour; qu'ayant enfin inutilement mangé ſon patrimoine, il s'étoit permis, dans un accès de vengeance, quelques couplets ſatyri-

ques, qui lui valoient aujourd'hui la perte de sa liberté.

Deux malheureux le font moins lorsqu'ils pleurent ensemble ; chacun de nous éprouva un grand soulagement, en trouvant un camarade d'infortune ; & peu s'en fallut que, libres de nous communiquer, par l'ouverture dont j'ai parlé, nous n'ayons béni nos bourreaux, qui ne nous avoient pas enlevé cette ressource. Observez cependant, que cette ouverture n'étoit qu'un rafinement de cruauté, & qu'un piege terrible, offert à la maladresse de ceux que l'on vouloit expédier honnêtement ; du moins, l'honnête géolier que j'avois su mettre dans mes intérêts, m'a assuré, que lorsqu'on avoit des prisonniers dont on ne désiroit pas la mort, on la fermoit ; & qu'à l'égard

des autres, on la laiſſoit ouverte. Or dans nos noirs cachots, où nos malheureux priſonniers ſe promenoient ſouvent avec les tranſports du déſeſpoir, ils pouvoient, en s'y précipitant, trouver la fin de leurs maux, ſoit qu'ils y tombaſſent par accident, ſoit qu'ils y fuſſent conduits par le déſir de ſe débarraſſer d'une exiſtence onéreuſe.

Je n'oſe cependant pas croire, malgré ce témoignage, à ce rafinement de cruauté; quoiqu'il en ſoit, le danger n'en étoit pas moins imminent, car malgré toutes les précautions que je prenois, j'ai riſqué mille fois d'en être la victime.

Quoique preſque, pendant la journée entiere, nous avions la liberté de nous entretenir, nous aurions cependant déſiré avec tranſport, de n'avoir

qu'une même prison ; nous crûmes solliciter cette grace, mais elle nous fut toujours refusée ; tel est l'ordre, nous répondoit-on toujours ; en effet, on vouloit que nous fussions toujours aussi malheureux qu'il étoit possible à l'homme de le devenir. Il faut avouer que l'on ne réussissoit point mal dans ce projet ; combien de fois n'avons-nous pas maudit les despotes, les tyrans qui accablent un homme de mille morts, ou pour des sujets légers, tels que les couplets de Montrevel, ou même lorsque, comme moi, il est environné de la plus entiere innocence !

Les foibles rayons d'espérance que j'avois eu d'être délivré, par les sollicitations de mon frere, étoient évanouis ; mon entreprise avec mon géolier n'avoit tourné qu'à sa perte ;

quel eſpoir pouvoit-il me reſter, que la mort, que j'appellois inutilement? J'étois depuis deux ans dans cette tour infernale, en proie aux plus effrayantes réflexions; mon ſort paroiſſoit décidé; mon frere, ſur l'attachement duquel je pouvois compter, étoit mort ſans doute, puiſque je n'en recevois aucune nouvelle; un crachement de ſang commençoit à me faire entrevoir la fin de mon exiſtence, comme celle de toute une malheureuſe famille, dont je me croyois le dernier rejeton; déja j'attendois à chaque inſtant cette derniere heure, que je déſirois autant que le commun des hommes la redoute; lorſqu'une nuit je m'entendis diſtinctement appeller, par une voix qui paroiſſoit ſortir de l'ouverture dont il a ſouvent été fait mention. Je crois

que c'eſt Montrevel qui me nomme, je réponds, mais je n'entends plus qu'une voix, qui n'étoit pas la ſienne, m'appeller encore par mon nom. Je friſſonne à l'ouïe de ces accens, qui ne me paroiſſoient pas inconnus; je me leve en tremblant, j'approche de l'ouverture, j'apperçois quelqu'un placé ſur le faîte de la tour, qui ne pouvant me diſtinguer à une diſtance de ſoixante pieds, & dans l'obſcurité qui régnoit, me demande d'une voix étouffée, où je ſuis? Sur ma réponſe, je vois deſcendre juſqu'à moi une corde préparée, & en même tems on me dit ce peu de mots: „ lie-toi & t'abandonne ". Je me lie, ſans héſiter, & dès que j'eus crié c'eſt fait, je me ſentis ſoulever lentement juſqu'à l'étage de Montrevel, & dès là juſques au faîte de la tour, où ſe

trouvoient trois hommes masqués, & armés de poignards. Ils me délierent; l'un d'eux, qui paroissoit commander aux autres, me fit, sans proférer un seul mot, le signe du silence, en mettant deux doigts sur la bouche de son masque. Je m'en approchai néanmoins, pour lui dire que je laissois au premier étage un ami qu'il seroit facile de délivrer. On ne me répondit rien, mais on descendit la corde; & après que Montrevel, qui dormoit encore, eût été réveillé, on l'éleva de la même maniere que je l'avois été, en lui recommandant, ainsi qu'à moi, le plus entier silence. Nous descendîmes ensuite sur un petit rempart réuni à la tour, au moyen d'une échelle de corde suspendue aux crenaux. Nous y trouvâmes encore deux hommes masqués, qui y tenoient un sentinelle

désarmé & lié, à laquelle ils présentoient sans cesse la pointe de leurs épées, afin de l'obliger au silence. On se demanda alors l'un à l'autre, si on l'égorgeroit, mais la négative l'emporta; & il fut décidé qu'on le laisseroit là, pieds & mains liés, avec un baillon dans la bouche; mais ce malheureux nous ayant demandé la grace de se sauver avec nous, pour éviter le châtiment qu'on lui infligeroit pour s'être laissé surprendre, nous la lui accordâmes, & descendîmes aussitôt dans le fossé, qui étoit très-profond; une petite barque nous y attendoit, & nous fûmes bientôt à une lieue de ce terrible fort. Là je reconnus mon frere dans la personne de mon libérateur; ce frere dont j'avois pleuré la perte, mais auquel la fortune réservoit un sort plus cruel que la mort.

Il eſt des événemens dont l'expreſſion reſte toujours au-deſſous de la réalité ; tel eſt celui qui venoit de m'arriver. Deux heures plus tôt, je croyois être enſéveli pour jamais dans le ſombre cachot qui me renfermoit ; ma priſon paroiſſoit inacceſſible ; qui auroit cru, en effet, qu'une muraille de vingt pieds, qu'un triple airain d'épaiſſeur, ou que mes géoliers, plus durs encore, euſſent pu être forcés ? Si j'avois quelquefois examiné cette ouverture, à laquelle je devois ma délivrance, elle n'avoit pu me donner cet eſpoir. Comment m'élever ſans ſecours & ſans moyen à une voûte ceintrée de 30 pieds de hauteur, de cette premiere à une ſeconde, & dès là deſcendre de cette haute tour à travers un foſſé rempli d'eau, & bordé de ſentinelles, qui ne m'au-

roient pas ménagé? Comment eſpérer qu'après un ſilence ſi long, mon frere exiſtât encore, qu'il eût reçu ma lettre; & qu'après un voyage de cent cinquante lieues, entrepris pour ma délivrance, il pourroit y réuſſir? Et cependant je me trouve libre, dans les bras de ce frere chéri, qui n'ayant plus de ménagement à garder, & cédant à ſa tendreſſe, avoit jetté ſon maſque pour m'embraſſer. Oh! que cet inſtant me fit promptement oublier & l'injuſtice de mon chef, & ma cruelle captivité! Quelle douceur ne trouvai-je pas en m'entretenant avec mon ami, avec mon frere, avec le ſeul homme que j'eus dans l'univers! Déja nous avions gagné un village, où il avoit fait préparer des chevaux & des habits, afin que ce nouveau coſtume nous mit à

l'abri des recherches que l'on ne manqueroit pas de faire; après nous en être habillé, nous quittâmes les trois perſonnes qui avoient ſecondé mon frere dans ſon entrepriſe, parce qu'il étoit prudent de ſe ſéparer, & que leur projet étoit de rejoindre la capitale. Celui de mon frere étoit de gagner Luxembourg, où nous arrivâmes après deux jours de marche forcée, mais ſans fâcheux accident. C'eſt là, qu'entierement libres & placés en lieu ſûr, nous pûmes prendre un repos qui nous étoit ſi néceſſaire; c'eſt là ſeulement que je pus obtenir de mon frere, le récit des moyens dont il s'étoit ſervi pour parvenir juſqu'à ma tour. Il me dit que ma lettre étoit arrivée à C***, dans un tems que des malheurs qui lui étoient particuliers, l'avoient éloigné de ce ſé-

jour; que cette lettre, qu'on lui avoit enſuite envoyé à Paris, où il ne ſe trouvoit déja plus, avoit été renvoyée de bureau en bureau, & ne lui étoit parvenue, au bout d'une couple d'années, que par un heureux haſard & les ſoins obligeans de madame de G***. Il me détailla enſuite les ſinguliers moyens qui lui avoient réuſſi pour me procurer la liberté.

Ma longue captivité avoit également affoibli ma ſanté & abattu les reſſorts de mon ame. Je ne ſoupirois qu'après un azile, qui pût me procurer une tranquillité qui étoit néceſſaire à mon corps languiſſant, & qui me paroiſſoit d'avance le comble de la félicité. Mon frere ne voulut pas s'aſſocier à mon projet. J'avois mille raiſons pour vivre ſolitaire, & il en

avoit davantage encore pour ſuivre un genre de vie tout oppoſé.

Je le quittai donc pour revenir à C***. Bientôt mes forces parurent renaître ; & mes maux paſſés n'exiſtoient plus que par des ſouvenirs, qui me faiſoient d'autant mieux goûter le bonheur de ma ſituation actuelle.

C'eſt dans le repos que naiſſent les paſſions. Je fis bientôt connoiſſance avec ma chere Marianne ; j'eus le bonheur de l'obtenir ; & dès lors enivré d'amour & de joie, je regardois mon ſort comme heureux. Il l'étoit effectivement. Epoux fortuné de ma chere Marianne, chaque inſtant voyoit croître notre mutuel attachement ; chaque jour je découvrois en elle de nouveaux talens, de nouvelles vertus ; uniquement occupés l'un

de l'autre, le reste de l'univers étoit nul à nos yeux. M'aimer, prévenir tous mes goûts, étoient la seule occupation de ma tendre épouse; la mienne étoit de lui plaire toujours.

Notre fortune étoit médiocre, mais suffisante pour des cœurs qui ne croyent pas que la félicité consiste dans la richesse. Mon épouse avoit son bien chez des négocians qui furent malheureux, & qui nous entraînerent dans leur infortune. Si vous aviez vu avec quelle fermeté elle reçut cette nouvelle! Elle n'a laissé échapper ni regret, ni plainte, & ses soins se sont bornés à m'en consoler.

Le séjour de C*** nous étant trop dispendieux depuis la diminution de nos ressources, desirant tous les deux de vivre séparés du monde, nous avons choisi ce lieu pour y finir nos

jours. Le reſte de ma fortune a ſervi à nous acheter cette cabane au ſein de ces montagnes ; & c'eſt ici, c'eſt dans cette ſolitude, que nous n'avons jamais regretté le ſéjour des villes, ni le luxe des grands.

Ignoré des hommes, même de ceux que l'ennui ou la curioſité font paſſer peu loin de nous, pour voir nos glaces éternelles ; vivant avec les pâtres, & preſque comme eux, nous avons paſſé ici des jours délicieux.

Ce bonheur a été court ; il a diſparu avec un printems. Un nouveau revers a altéré les charmes de ma chere Marianne, revers qui a rempli ſon cœur d'amertume, & contre lequel ſa fermeté & la mienne ont enfin échoué ; c'eſt celui qui me conduit à pas lents, mais inévitables, au tombeau.

Je vous ai parlé du premier coup d'épée que je reçus du comte de W***, bleſſure qui, dans ce tems, me fit beaucoup ſouffrir, & qui, dès lors, me procuroit de tems en tems de violentes douleurs. Un tronçon d'épée pouvoit m'être reſté dans la cuiſſe : cette crainte s'eſt vérifiée. Ce mal caché ſi longtems a reparu de nouveau, & en très-peu de tems il a fait d'affreux progrès. Je ſouffre des douleurs inouïes & continuelles ; la certitude d'une mort prochaine eſt devant moi. En comparant les progrès que la maladie a déja fait, je calcule qu'il me reſte peu de ſemaines à vivre. Et que deviendra ma tendre Epouſe ? Je la connois. Elle ne recevra aucune conſolation ; toute ſa vie elle languira déſolée & malheureuſe. J'attends mon frere ; il quitte tout

pour venir m'embraſſer encore. Il me fait un grand ſacrifice, car il avoit abandonné pour jamais un pays qui lui rappelle de trop amers ſouvenirs ".

C'eſt ainſi que le comte de Malmore m'acheva le récit de ſes infortunes. Elles ont dû, m'ajouta-t-il, vous paroître longues, mais l'infortuné trouve une eſpece de conſolation à s'entretenir de ſes maux. C'eſt ainſi que je m'abreuve du poiſon qui me tue.

En prononçant ces derniers mots, avant même que j'eus le tems de lui répondre, un certain bruit ſe fait entendre dans la maiſon, une porte s'ouvre, & je vois entrer un homme jeune encore qui, ſans paroître me voir, ſe précipite dans les bras du comte, & l'appelle ſon frere. Sa phi-

fionomie étoit mâle, même un peu fombre ; grand, bien fait, il paroiſſoit avoir l'uſage du grand monde, mais non cette vivacité ni cette nuance de légéreté qui caractériſe la jeuneſſe.

Il m'apperçut bientôt, & après avoir répondu par quelques monoſillabes aux queſtions multipliées que chacun lui adreſſoit, il me fit ſes excuſes ; mais ſans doute, ajouta-t-il, vous connoiſſez les droits du ſang.... Puis ſe tournant vers ſon frere, il prononça, à voix baſſe, un ſeul mot en Anglois : le comte y répondit de même, avec douceur. Je vis alors très-diſtinctement le jeune de Malmore frémir involontairement, affecter un maintien aſſuré, tandis qu'il lui échappoit un geſte de déſeſpoir.

J'ai ſu dès lors que la réponſe du

comte indiquoit le nombre des jours qu'il eſpéroit encore de vivre, & que ſon frere vouloit lui inſpirer une fermeté que lui-même étoit éloigné d'éprouver.

J'avois eu tout le tems d'examiner ce dernier; je croyois démêler en lui des traits qui ne m'étoient pas inconnus. Je m'apperçus enfin que mon ſouvenir n'étoit pas une illuſion; & je me rappellai d'avoir connu à Paris le chevalier de Malmore, qui m'avoit même généreuſement obligé dans une occaſion eſſentielle. Je me précipitai dans ſes bras; & ſi j'avois éprouvé une vive émotion en entendant le récit des infortunes du comte, elle fut encore augmentée, en trouvant dans ſon frere un ami, & même un libérateur.

Le lendemain matin j'engageai le

chevalier de Malmore à me faire l'hiſtoire de ſa vie. Il ne me fut pas difficile de l'obtenir; nous nous connoiſſions déja, & ſon cœur ne demandoit qu'à s'épancher. Il la commença dans ces termes.

Fin de la premiere Partie.

LES DEUX SOLITAIRES DES ALPES,

Ou hiſtoire des malheurs du comte & du chevalier de Malmore.

IL faut donc que j'entreprenne la pénible tâche de vous retracer les malheurs qui ont flétri ma jeuneſſe. Eh ! ne pouvant en bannir le ſouvenir de mon cœur, il vaut mieux que je m'en entretienne avec vous, que de gémir en ſilence. Vous ſavez quelle eſt ma naiſſance, & com-

ment ſe paſſerent les premieres années de ma vie : avec elles s'écoulerent mes plaiſirs & s'éclipſa mon bonheur. A peine avois-je dix-huit ans, que mon cœur céda à la plus violente des paſſions. J'aimai, & la premiere inclination d'un homme ſenſible, influe ſur ſa vie entiere. Emilie de Buſſiere fut l'objet de mon attachement ; ſa fortune & ſa naiſſance diſtinguée, n'égaloient ni les graces de ſa figure, ni les talens de ſon eſprit. Elle étoit dans cet âge heureux, qui embellit la nature, où la beauté charme tout ce qui l'environne, & où le cœur, déja ſenſible, s'ouvre à de doux ſentimens.

Malgré ma jeuneſſe, j'étois eſtimé dans ma nouvelle patrie, & par une exception bien rare, j'avois été gratifié d'une place honorable, qui m'a-

voit ménagé l'accès de postes encore plus avantageux. Quelques talens que l'on me supposoit, quelques connoissances, dans un âge où on en suppose peu, un zéle & une fermeté dont j'avois pu donner des preuves, m'avoient mérité cette distinction. Mais j'étois sans fortune, sans biens... défaut odieux, impardonnable, dans ce siecle de luxe & d'égoïsme, où l'on n'apprécie le mérite, que lorsqu'il est opulent, où l'homme pauvre doit s'isoler, où l'homme sensible enfin, doit renoncer, sinon à la douceur d'être aimé, du moins à l'espérance de tout établissement contraire à ses vues & à ses spéculations. Je connoissois les désavantages de cette position, mais je m'en occupois foiblement; plaire à mon Emilie, la voir, l'entendre, lui parler, me tenoit lieu de

TAYLOR INST. OXFORD

toute autre jouiſſance ; c'étoit ma fortune, mon tout. Je jouiſſois ſouvent de ce bonheur; j'étois bien reçu chez ſon pere. Que de titres, que d'eſpérances pour un jeune homme, dont le cœur eſt ſuſceptible & crédule, & dont la tête débile, tourne facilement !

J'étois conſumé par cette ardeur brûlante, qui circule dans les veines de l'homme qui eſt ſenſible pour la premiere fois. Cependant une timidité invincible m'arrêtoit auprès d'Emilie ; combien de fois l'abordai-je avec la réſolution de me jetter à ſes pieds, & de lui avouer mon amour, & toujours l'expreſſion expiroit ſur mes lévres ! je ne pouvois que la fixer avec extaſe, & l'admirer dans un ſilençe reſpectueux.

Mademoiſelle de Buſſiere, jeune,

riche & belle, étoit environnée d'amans ; parmi eux ſe diſtinguoit le chevalier de Surſée, d'une ancienne & bonne famille de la Suiſſe, mais qui avoit changé les vertus & la ſimplicité de ſa nation contre des vices agréables. C'étoit un homme à bonnes fortunes ; fourbe, diſſimulé, mais plein de talens, & poſſédant ſupérieurement l'art de plaire, de s'inſinuer & de maſquer ſes défauts. Il avoit recherché mon amitié, il me témoignoit des égards, mais il avoit un but ſecret, car il avoit ſû pénétrer mon amour. Dès lors on le vit redoubler d'efforts pour obtenir Emilie, avant que je lui euſſe été préſenté. J'en fus auſſitôt informé ; que devins-je à cette nouvelle ? mon déſeſpoir n'eut plus de bornes, je ne voyois qu'elle ou la mort. Cette alter-

native m'inſpira un courage dont je ne ſuppoſois pas ma timidité ſuſceptible ; j'haſardai une lettre, dont j'ai conſervé la copie ; vingt fois je la déchirai & je la recommençai, la trouvant toujours trop foible pour les ſentimens que mon cœur éprouvoit.

A Emilie de Buſſiere.

„ Que réſerverez-vous, mademoiſelle, à l'homme qui haſarde de vous écrire, au moment où ſans doute votre cœur eſt occupé d'un objet différent ; la haine ou le mépris, peut-être ; mais je ne puis plus longtems renfermer dans mon cœur ce qu'il m'importe aujourd'hui d'avouer. La timidité m'a arrêté mille fois, il eſt vrai, mais apprenez que l'inſtant

où pour la premiere fois j'eus le bonheur de vous voir, mon cœur fut ſenſible & ſe fixa pour toujours. Sans vous, pour moi il n'eſt plus de bonheur ; je n'oſai jamais eſpérer..... Mais il va m'être affreux de ſentir Emilie à un autre. Daignez éclaircir mes doutes, avec cette généroſité & cette franchiſe qui vous caractériſent. — Dois-je fuir ?... ai-je tout à craindre, rien à eſpérer ? Eſt-ce qu'un rival fortuné.... Ma plume ſe refuſe à finir..... Je le ſens trop, mademoiſelle, mille obſtacles nous ſéparent, mais un cœur rempli de vous, n'obtiendroit-il pas même une réponſe" ?

Il faut avoir été auſſi paſſionné que moi pour ſe peindre l'impatience & l'inquiétude avec laquelle j'attendis le ſort de ma lettre. Ce ne fut que deux jours après, au mo-

ment où je me proposois de lui en écrire une seconde, que j'en reçus ce billet, que je n'ouvris qu'en tremblant.

Emilie de Buffiere au chevalier de Malmore.

„ Votre lettre ne mérite ni haine,
„ ni mépris; ces sentimens sont trop
„ pénibles pour Emilie; mon cœur
„ n'est point prévenu, monsieur;
„ désabusez-vous.... Mais moi-
„ même, permettez une question....
„ Comment arrive-t-il, que destiné
„ à faire le bonheur d'une de mes
„ parentes, vous ne lui adressiez pas
„ vos hommages? Voulez-vous vous
„ jouer de ma tranquillité? Est-ce
„ que, perfide, vous voudriez abu-
„ ser d'un cœur simple, innocent?...

„ Pardonnez, monſieur, mais je ne
„ puis concilier votre conduite réſer-
„ vée, & votre ſilence, avec le ton
„ paſſionné de votre lettre, & ce
„ que vous me dites de vos ſenti-
„ mens.... Vous parlez d'obſtacles;
„ je les ignore.... Mais peut-être
„ ne chercheriez-vous à obtenir une
„ réponſe, que pour me ſacrifier....
„ Je me perds dans ces idées confu-
„ ſes.... Vous adreſſerai-je cette let-
„ tre?.... C'eſt la premiere que....
„ mais je me devois de vous déſabu-
„ ſer, & l'honnêteté de votre carac-
„ tere me raſſure; ſoyez, monſieur,
„ d'accord avec vous-même, & ſur-
„ tout ſoyez vrai".

EMILIE.

Qu'il faut peu de choſe pour tirer l'homme du néant, & le placer au

comble de la félicité ! Ce fut l'effet de cette lettre ; Emilie eſt donc encore libre, me diſois-je, elle daigne m'écrire ; ſes paroles ſont comme ſon ame, douces, ſimples, ingénues ; elles apportent le bonheur ; je puis donc eſpérer.... Toujours je reliſois cette lettre chérie, dont je dévorois tous les mots.

Habitans de cette ville corrompue, où il y a tant de décence & ſi peu de mœurs, où on adore les femmes, & où on les mépriſe, où l'on joue enfin une fauſſe pudeur, pour répondre aux plus légeres avances, tandis que ſouvent l'on brûle d'achever un trop langoureux roman ; vous allez juger Emilie d'après cet extérieur qui vous trompe, vous l'accuſerez d'avoir reçu une lettre, d'avoir répondu, d'avoir écrit ;

vous préjugerez ſon cœur, au moins trop ſuſceptible .... Peut-être même, douterez-vous de ſes vertus.... Apprenez cependant qu'Emilie eſt vertueuſe, eſtimable & ſenſible, mais qu'elle eſt franche, ingénue, qu'elle fait conſiſter l'honneur dans ce qui le conſtitue eſſentiellement, & non dans ce fantôme d'un préjugé trompeur, & que ſon cœur ne ſent rien, qu'elle ne puiſſe, qu'elle ne veuille hautement exprimer!

Emilie, dans ſa réponſe, n'étoit donc que ſimple, comme la fleur de nos champs; ſi je lui eûs déplu, également elle eût ſatisfait mon impatience, en m'ouvrant naïvement ſon cœur. Son refus eût fixé mes incertitudes, & déſabuſé mon amour.

Lorſque je me fus aſſez longtems enivré du plaiſir que me cauſoit ſa

réponſe, je vôlai pour lui écrire encore, mais mon cœur étoit ſi rempli que je ne pouvois trouver des termes propres à peindre tous les ſentimens qui me preſſoient alors. Voici cependant la copie de ma ſeconde lettre.

A Emilie de Buſſiere.

„ Emilie a donc daigné répondre à l'homme qui l'adore! Il eſt digne de vous de faire un heureux; ſi vous connoiſſiez mon cœur, vous n'euſſiez pas balancé à me l'envoyer, cette lettre chérie. Le tourment de l'incertitude dévoroit mon ame; vous avez fait ſuccéder la joie & le bonheur; je les ai conſtamment ſous mes yeux, ces caracteres tracés par Emilie; comme ils me ſont chers! avec quel fa-

fiſſement je les ai reçu ! avec quel plaiſir je les dévore encore ! Vous ne me haiſſez pas ; votre cœur ſeroit libre ! expreſſion de la plus belle ame ! vous ne ſortirez jamais de mon cœur. Oh ! mon Emilie, recevez mon ſerment, que jamais un autre objet ne pourra le toucher, qu'uniquement attaché à vous, je mettrai ma félicité à vous adorer toujours : oui, elle ſera entiere, j'oſe eſpérer quelque retour ! "

„ Je paroiſſois vous éviter ; eſt-ce ainſi que vous prenez l'excès de mon amour, pour une marque d'indifférence ? Mon ſecret, à chaque inſtant, étoit prêt à m'échapper ; mais je l'avoue, je craignois de lire dans vos yeux quelques marques de mon malheur ; j'évitois la vue d'un objet trop chéri, d'un objet que je ſuppoſois

deſtiné à un autre. Auprès d'Emilie, toutes les femmes diſparoiſſent à mes yeux; ſi elles vous entourent, vous êtes une reine au milieu de ſes eſclaves. Votre couſine ne m'a jamais aimé, jamais mon cœur ne m'a porté près d'elle; jamais ma bouche ne lui a témoigné des ſentimens que je n'ai pas éprouvé; ſi des parens, ou de trop officieux amis, ont diſpoſé quelques arrangemens, nos inclinations les détruiſent. Elle n'a point de ſecrets pour vous, & ſi vous pouvez douter de ma ſincérité, elle vous apprendra que je n'ai point porté à ſes pieds un hommage qui vous étoit uniquement deſtiné. Mais ſera-t-il digne de vous? Pardonnez, ſi j'oſe preſque douter de ce qu'Emilie a daigné m'écrire: vous ignorez, dites-vous, les obſtacles.... Ah! ignorez-vous donc

tous les dons de la nature & de la fortune, qui vous élevent au-dessus de moi? Ignorez-vous ce que de puissans & de nombreux rivaux vous offrent? tandis que moi, je n'ai que mon cœur à donner; suffiroit-il pour m'élever à vous & pour leur disputer le vôtre? Faut-il que cette idée vienne troubler ma joie? vous seule pouvez me rassurer; un mot, un mot seulement, & je serai le plus fortuné des mortels"!

DE MALMORE.

Le même jour je reçus encore ce billet d'Emilie.

„ Cette journée ne m'a que trop appris, monsieur, à quels dangers s'expose une jeune fille, qui à l'insçu de ses parens, répond à un homme qu'elle ne devroit écouter que de

leur aveu. Il m'a fallu désobéir à mon pere, être fausse une fois, & une premiere démarche, malheureusement hasardée, me force à vous écrire encore. Que ne m'avez-vous laissé dans l'heureuse ignorance d'un attachement qui s'éteindra sans doute! Je n'aurois rien à me reprocher, & maintenant mon imprudence a banni la paix de mon cœur. Que ferai-je? vous fuir, vous éviter; je ne puis m'y résoudre, & vous n'avez que trop bien su lire dans mon ame. Une premiere confidence en nécessite une autre; je ne la ferai point à demi, recevez donc le pénible aveu auquel vous me forcez".

„ Votre derniere lettre m'a persuadé de ce que je ne désirois que trop, pour mon bonheur; je la lisois encore, lorsque mon pere est venu

me preſſentir ſur un établiſſement, & quel établiſſement, grand Dieu!... J'ai pâli à ces propoſitions, elles ont éclairé mes vrais ſentimens; j'ai vu que je vous aimois, que tout autre lien me ſeroit inſupportable; j'ai refuſé en tremblant.... Mon pere n'a pas inſiſté, mais il m'a demandé ſi mon cœur n'étoit pas déja prévenu? Le voile eſt alors tombé; j'ai vu que l'opulence étoit le ſeul mobile qui avoit guidé ſon choix; & pour la premiere fois, j'ai menti à mon pere. Le cœur rempli de vous, les larmes aux yeux, la rougeur dans le front, j'ai dit que je n'aimois perſonne".

„ Triomphez de votre victoire, mais ſi vos ſentimens ſont auſſi nobles que j'aime à les ſuppoſer, j'eſpere encore de ne pas en être la victime. Cependant, comme vous, je com-

mence à ſentir des obſtacles ; le tems, peut-être les vaincra. Je vous fais cet aveu, afin de vous donner un courage dont vous aurez beſoin. Demain vous ſerez demandé à dîner avec nous ; ce ſera dans notre campagne, recherchez l'amitié de mon pere, vous avez déja ſon eſtime ; mais obſervez-vous, je vous prie, car nous le ſerons nous-mêmes avec ſévérité, adieu ".

EMILIE.

Cette lettre m'offroit tout ce que je pouvois déſirer ; l'aimable franchiſe avec laquelle Emilie m'avouoit ſon amour, en augmentoit encore le prix à mes yeux. Et que l'on n'en juge pas par ces femmes froides avec art, coquettes par vanité, qui ont le jargon de la galanterie, & non le

langage de l'amour ! Ce n'eſt gueres que dans ces contrées que l'on trouve encore des mœurs pures, de la ſimplicité, & un cœur capable d'un vrai attachement. Loin de chercher un cercle d'adorateurs qu'elles trompent, elles ne veulent qu'un ami, dont elles puiſſent faire un époux. Toute autre conduite eſt punie d'un mépris général ; mais par contre, elles s'énorgueilliſſent de leur amant, & l'avouent toujours, s'il eſt digne d'être nommé.

C'eſt ainſi que mon Emilie, loin de me cacher ſa tendreſſe, ne craignoit point de m'avouer ſon amour, & le ſacrifice qu'elle venoit de me faire de mon plus redoutable rival. Je me doutois que c'étoit le chevalier de Surſée, qui lui avoit été propoſé, & je ne me trompois pas. Eni-

vré d'amour & de joie, j'attendis avec impatience ce lendemain promis, pour lequel je fus effectivement invité par M. de Buffiere à ſa campagne. Je me retraçois d'avance le plaiſir de voir une amante adorée, de pouvoir lire dans ſes yeux notre intelligence & mon bonheur. Ce jour arriva; je vôlai chez elle, rempli de joie; je la vis. Ah! qu'elle étoit belle! quelle ſenſation délicieuſe j'éprouvai en la voyant, en l'entendant, en penſant : c'eſt moi qu'elle diſtingue, au milieu de cet eſſaim de courtiſans, tous empreſſés à lui plaire; c'eſt de moi dont ſon cœur s'occupe; il eſt d'intelligence avec le mien; & tous ces hommes qui nous environnent, ne pourront jamais parvenir à troubler mon bonheur. J'avois déja très-ſouvent été invité aux petites fêtes

que M. de Buſſiere donnoit à ſa campagne, où il reſtoit preſque toute l'année, mais juſqu'alors j'y avois paru triſte, ſauvage & rêveur; le plaiſir de voir Emilie étoit troublé par un retour ſur moi-même, qui me laiſſoit peu d'eſpérance d'en être un jour préféré; mais aujourd'hui mes craintes étoient diſſipées; en falloit-il plus pour me rendre toute ma gaîté? Elle perça dans tous mes diſcours; j'étois enjoué, aimable, content; & l'on ne tarda pas à s'en appercevoir & à s'en étonner. Le pere d'Emilie me dit, que quant à lui, qu'il étoit peu ſurpris de me trouver ſi changé, & que, ne m'ayant pas vu depuis pluſieurs jours, je les aurois ſans doute paſſé dans quelque charmante partie, qui me retraçoit encore d'agréables ſouvenirs. Monſieur, repli-

quai-je, le ſouvenir que laiſſe votre maiſon peut occuper ſans doute ; mais lorſqu'on a le bonheur d'en jouir, peut-on être diſtrait par quelque objet différent ? En même tems mes yeux ſe tournoient vers Emilie, dont une aimable rougeur couvroit les joues en cet inſtant.

Il ne me fut cependant pas poſſible de la voir ſeule une minute ; toujours obſédée d'importuns, il n'y eut que nos yeux qui purent ſe faire entendre ; mais étant retourné le lendemain chez elle, je la trouvai ſeule enfin, occupée à répéter ſur ſon clavecin quelques airs du dévin du village ; ſon pere lui-même, dans ce moment, régloit les comptes de ſes fermiers, & il m'avoit invité à l'aller attendre auprès d'elle.

Je ne vous ennuyerai pas en vous

rappelant tout ce que nous eumes à nous dire dans ce premier tête-à-tête, dans ce moment heureux, où nous goûtions toute la douceur de nous aimer & de nous le dire. C'étoient deux ames neuves & pures, qui osoient épancher leurs sentimens les plus secrets. Combien de sermens ne lui fis-je pas alors de n'aimer jamais qu'elle ? Serment que mon cœur avouoit, & qu'il n'a jamais démenti. Plus timide & plus réservée, Emilie paroissoit se reprocher l'imprudence de ses aveux ; quelques larmes même lui échapperent, larmes de l'innocence, & que mon sang auroit voulu laver ; je parvins à la consoler ; & sa belle bouche me répéta ce que sa main m'avoit écrit ; elle me reprochoit encore d'avoir troublé la paix de son cœur, mais ces foibles repro-

ches expiroient bientôt ſur ſes levres; j'oſe même dire qu'elle paroiſſoit ſe glorifier de ſon choix. Elle ne me cacha cependant pas que ſon pere paroiſſoit affligé du refus qu'elle avoit fait d'épouſer de Surſée; que dans ces circonſtances il falloit tout attendre du tems; & que ce ne ſeroit qu'après qu'il ſeroit oublié, que je pourrois me préſenter prudemment. Mon pere, m'ajoutoit Emilie, vous aime, mais il aime trop ſa fille; & comme il place le bonheur où il n'eſt pas, je crains que toujours il ne déſire un gendre d'une fortune égale à celle que je puis eſpérer. Mais vous m'avez preſqu'offenſée, en me ſuppoſant la même façon de penſer; c'eſt ce qu'à peine je puis vous pardonner. Son pere, entrant alors, fit changer notre entretien; mais j'eus depuis

puis lors la facilité de la voir très-souvent; & nous nous assurâmes mille fois mutuellement que notre attachement seroit aussi durable qu'il étoit vif. Ames blasées par des jouissances éphémeres, non, vous ne connoissez pas tous les instans de bonheur que procure l'amour, lorsque l'innocence le protége, que l'honneur l'avoue, & que la délicatesse le guide & le maintient!.... Mais ces instans furent courts.... Ce fut un éclair de bonheur, un rayon de soleil, qu'éclipse bientôt un nuage.

Les yeux clairvoyans du public commençoient à s'appercevoir de mes assiduités chez M. de Bussiere, lorsque ce dernier, aux approches du printems, se prépara à aller le passer, selon sa coutume, dans une jolie campagne qu'il possédoit, à deux

lieues de la ville. Ce départ, fixé dans quelques jours, nous fut annoncé ; il dérangeoit nos projets ; mais il falloit s'y soumettre ; & quoique je conservois l'espérance d'y voir toujours Emilie, cette séparation nous coûta bien des larmes ; on auroit dit que nous pressentions les malheurs qui alloient bientôt nous séparer plus cruellement encore.

Mais avant que de suivre le fil de ces événemens, je dois vous faire connoître une personne qui a beaucoup influé sur mon sort ; c'est cette même cousine dont Emilie m'avoit parlé dans ses lettres. Elle se nommoit Mlle. de la Fare. Dès notre tendre enfance son pere & le mien avoient formé le projet de nous unir, si nos cœurs un jour répondoient à leurs intentions. Mon pere étant

mort, j'avois preſqu'oublié ce projet; il ſe ſeroit même entiérement effacé de ma mémoire, quoique ſouvent j'eus occaſion de la voir, ſi elle n'eût eu le caprice de ſe prendre pour moi d'une paſſion qu'elle eût dû cacher, mais au contraire, qu'elle affichoit ouvertement. Quoique peu jolie, elle n'avoit rien de déſagréable dans ſa figure; elle avoit beaucoup d'eſprit, plus encore de méchanceté. Elle me recherchoit; je ne pouvois pas décemment l'éviter; & nos amis communs, ſurpris de ma conduite avec les deux couſines, la trouvoient toujours inexplicable.

D'un autre côté, le chevalier de Surſée, quoique rebuté par Emilie, ne ſe flattoit pas moins de vaincre un jour ſa répugnance. Protégé par ſon pere, qui déſiroit cette alliance,

il continuoit ſes pourſuites avec d'autant plus de chaleur, que ſon intérêt & ſa vanité y étoient fortement intéreſſés. Toujours vainqueur des femmes qu'il avoit vu, accoutumé à de faciles conquêtes, il ne pouvoit ſupporter de ſe ſentir le jouet d'un enfant, d'une novice, qui devoit ſe ſentir trop heureuſe de ce qu'il vouloit bien s'attacher à elle. D'un autre côté, ſa fortune, qui paroiſſoit auſſi brillante que ſa perſonne, lui reſſembloit effectivement, c'eſt-à-dire qu'elle n'avoit qu'une trompeuſe apparence. Ses voyages & ſes folies l'avoient ruiné; il devoit dans l'étranger de très-groſſes ſommes. Il lui importoit donc d'épouſer Emilie, qui étoit riche, & même de l'épouſer promptement, & avant que d'importuns créanciers vinſſent renverſer le

tableau ridicule de ſes richeſſes imaginaires.

Tout en employant auprès d'Emilie, qui ne pouvoit refuſer de le voir, une éloquence inutile, de Surſée cherchoit à démêler ſes rivaux; & comme j'ai déja eu occaſion de l'obſerver, ſes regards attentifs ſe porterent ſur moi. Le haſard le ſervit bientôt dans ſes recherches.

Dans une de ces fêtes champêtres que M. de Buffiere nous donnoit à ſa campagne, Emilie, que je n'avois pu entretenir, me gliſſa un de ces billets que l'amour rend ſi intéreſſans. Comme l'on étoit occupé à la danſe, je m'eſquivai, pour aller dans un boſquet lire la précieuſe lettre que je venois de recevoir. Le chevalier de Surſée, ſoit qu'il vint y prendre l'air, ou que ſes ſoupçons

l'y conduiſiſſent, me ſurprit avec ce fatal papier. Mon empreſſement à le cacher lui apprit tout ce qu'il vouloit en ſavoir; & dès lors il comprit qu'ayant un rival favoriſé, tous ſes efforts ſeroient inutiles, s'il ne commençoit par s'en débarraſſer: en conſéquence il ne s'occupa plus que de ma perte, mais par ces voies obliques que peuvent uniquement employer les perſonnes qui ſe ſont faites une étude de la fauſſeté.

Cependant, avant que la fortune me fît éprouver ſes revers, elle devoit me faire toucher au bonheur, ſans doute afin qu'il me fût d'autant plus douloureux d'y renoncer.

Pour rendre cette fête complette, on avoit propoſé de ſe raſſembler le lendemain pour une partie de chaſſe, dans une forêt voiſine, dépendante

de la campagne ; & pour que les dames puſſent jouir de ce plaiſir & l'animer, on convint avec elles de faire porter le diner dans une eſpece de ſallon de verdure qui étoit à l'entrée du bois. Ce lieu eſt ſi pittoreſque, qu'il mérite que j'en faſſe la deſcription. Il falloit, pour y parvenir, deſcendre une montagne rapide, dont la route étroite & taillée dans le roc, offroit d'un côté un précipice affreux, & de l'autre un roc eſcarpé. Au bas de cette montagne coule une petite riviere, au milieu des cailloux que la montagne a jetté dans ſon lit. D'antiques pins & de triſtes peupliers, plantés au hazard, les uns dans les bords, & les autres dans les petites îles que forme cette riviere, y procurent un ombrage éternel. A côté, une prairie de quel-

ques cent toiſes du gazon le plus uni, y offre le plus beau ſallon champêtre poſſible. Du côté oppoſé à la riviere, cette plaine eſt bornée par un rocher énorme, abſolument nu, taillé à pic, (au ſommet duquel s'élevent des arbres prodigieux, dont les racines doivent néceſſairement ſe frayer un paſſage au milieu de ſes veines,) & ſi ſtérile, qu'on croiroit, en le voyant, que de ſimples arbuſtes ne peuvent y trouver une nourriture ſuffiſante. Il offre dans ſa baſe une ouverture d'environ quarante pieds de large, ſur autant de hauteur, laquelle ſe prolonge, s'agrandit & s'éleve, pendant près d'un demi quart d'heure de marche. Différentes ſtalactiques ſont ſuſpendues au faîte de cette ſombre caverne, & par leurs figures bizarres, étonnent le

plus hardi philoſophe. Le moindre ſon qu'on y fait entendre ſe prolongeant d'une maniere affreuſe dans toutes ſes crevaſſes, en ſort pour être entendu dans tout le voiſinage comme de longs mugiſſemens. C'eſt au milieu de cette grotte que M. de Buffiere avoit fait élever un autel aux divinités égyptiennes. La nuit la plus noire régnoit dans cet enfoncement. On l'illumina; l'on plaça de nombreuſes lumieres dans les cavités des crocodiles, des ſerpens, des dragons & des autres ſimulacres, qui paroient cette grotte; & pour augmenter la ſingularité du ſpectacle, ces figures en feu ſe remuoient au moyen d'un méchanique très-bien imaginé. C'eſt dans ce lieu, contigu au taillis où nous nous propoſions d'exterminer les malheureux habi-

tans des bois, qu'il fut décidé que la compagnie se rassembleroit. Nous nous y rendîmes tous de bonne heure. Nos dames, dans leur plus agréable toilette, y vinrent en voiture, excepté mon Emilie, que son pere, de Surfée & moi, & quelques personnes, accompagnions à cheval. Celui d'Emilie étoit d'un blanc de neige : tandis qu'elle, habillée d'écarlate brodée d'or, avec un chapeau garni de plumes blanches, ne ressembloit pas mal à une reine du siecle d'Amadis, suivie de ses preux chevaliers ; du moins avoit-elle tous les attraits dont nos antiques romanciers gratifioient leurs héroïnes.

Arrivés au sallon de verdure, un déjeûner des plus agréables nous y attendoit ; c'étoit pour les dames des crêmes, du fruit & du chocolat pré-

paré ſur le lieu même; car une petite cuiſine bien fournie, faiſoit partie d'une cabanne, doublée en déhors d'écorce, & formant au-dedans un appartement décoré avec goût. Le nôtre conſiſtoit en excellent vin, rafraîchi dans la riviere qui couloit à nos pieds. Nos chevaux deſellés, broutoient à côté de nous, & ſi quelque étranger, conduit par un événement extraordinaire, eût pu nous trouver dans ces lieux, ſans doute il ſe ſeroit cru tranſporté dans une île enchantée.

Animés par le baume & le filleri, nous allâmes tuer quelques malheureux lievres, qui bientôt ſuccombèrent ſous nos coups; puis nous revînmes auprès de nos déeſſes. J'avoue que je préférois infiniment d'être aux pieds de mon Emilie, qu'à l'affut

d'un cerf ou d'un ſanglier. Nous y trouvâmes un excellent repas, préparé ſur l'herbe, à côté d'une riviere limpide, ſous un ciel ſerein; ajoutez que j'étois aſſis auprès de mon amante, & vous trouverez que ces momens devoient remplir mon cœur. L'amour & le plaiſir me les firent trouver bien courts; tandis que la gaieté & le vin faiſoient le même effet ſur M. de Buſſiere; deſorte que, quoiqu'il fut déja tard, nous ne répondions que par des plaiſanteries aux dames qui auroient voulu, ou qui du moins feignoient vouloir ſe retirer. Il n'y eût que la fin du jour qui put nous y décider, encore laiſſâmes-nous une partie des dames nous précéder d'un quart-d'heure, puis Emilie, une de ſes amies, M. de Buſſiere, de Surſée & moi, remontâmes ſur nos cour-

ſiers, plus impatiens que nous de rentrer au logis; car ils ne s'étoient pas autant divertis à ronger leurs freins, que nous à fabler du champagne. Cette derniere occupation, un peu du goût de M. de Buſſiere, l'avoit mis de fort bonne humeur, ſon babil ne finiſſoit pas, & l'éloge de ſes chevaux en étoit le ſujet favori. Nous étions tous fort bien montés, cependant il nous défia d'égaler, à la courſe, le cheval qu'il avoit monté; il offrit un pari, dont le but devoit être ſa campagne. De Surſée accepta la gageure; & malgré nos efforts, ils partent avec la rapidité de l'éclair. Emilie friſſonnoit dans tout ſon corps, & craignant qu'il n'arriva à ſon pere quelque accident funeſte, elle me conjura de le ſuivre, & preſſant ſon courſier, elle m'en donna l'exemple.

Notre précaution ne fut pas inutile, car au bout de quelques cent pas, le cheval de M. de Buffiere, las de porter un mauvais cavalier, ſe cabra; effarouché & retenu par la bride, que tenoit encore ſon maître renverſé, il alloit l'écraſer, lorſque j'arrivai aſſez tôt pour lui ſauver la vie. Me précipiter de mon cheval, ſaiſir celui de monſieur de Buffiere & le retirer de deſſous ſes pieds, fut l'affaire d'un inſtant. Le courſier devenu libre, continua ſa courſe rapide juſqu'auprès de ſon écurie, où il arriva bien longtems avant nous. Pendant ce tems, Emilie que j'avois dévancé arriva; troublée de l'accident arrivé à ſon pere, elle avoit voulu deſcendre, & elle le fit ſans précaution, deſorte qu'elle ne put dégager ſon pied gauche, pris dans

ſon étrier, & que ſon cheval voulant continuer à courir, alloit l'entraîner, ſi d'un bras vigoureux je n'avois eu le bonheur de le retenir & de lui donner le tems de ſe débarraſſer. A peine fut-elle libre, qu'elle pouſſa un cri perçant : je regarde ; le ſang ruiſſeloit de mon bras droit fracaſſé. Tous ces événemens s'étoient paſſés avec la plus grande rapidité ; la confuſion, le danger, m'avoient à peine laiſſé appercevoir que j'avois reçu du cheval de M. de Buſſiere, un coup de pied, deſtiné ſans doute à ſon maître, & qu'en le délivrant, j'avois reçu pour lui. Le pere d'Emilie froiſſé de ſa chûte ; elle-même pouſſant des cris affreux & prête à tomber en foibleſſe ; moi, bleſſé & couvert de ſang, formions enſemble le plus triſte tableau, dans lequel je jouois le plus

malheureux perſonnage. Cependant mon ſang ceſſa bientôt de couler; Emilie elle-même vint étancher ma plaie. Heureuſement qu'étant fort près du château, nous pûmes nous y traîner, quoiqu'avec beaucoup de peine. Quant à M. de Surſée, aſſurément il avoit gagné ſa gageure, car il étoit arrivé dès longtems au but déterminé, ſans s'arrêter, ſans détourner la tête, ſans même ſoupçonner l'aventure tragique qui nous avoit retardé.

Le chirurgien du village ne ſe fit pas attendre, & certainement j'avois beſoin de lui; la perte de mon ſang avoit déja épuiſé mes forces, j'étois couché ſur un lit, ſans connoiſſance, & elle ne me revint qu'aux douleurs aiguës qu'il me fit ſouffrir en remettant mes os diſloqués. Tous les habitans du château,

raſſemblés dans ma chambre, vinrent me témoigner leur ſenſibilité; Emilie ſeule ne paroiſſoit pas; je m'informai d'elle, je craignois qu'une forte émotion n'eût remué trop violemment ſes ſens. Je me trompois; aſſiſe dans un coin reculé de ma chambre, où par ma poſition, je ne pouvois la découvrir, elle gémiſſoit en ſilence de l'état où elle me voyoit réduit; ſa belle ame ne lui permettoit pas d'être témoin, ſans une vive émotion, des douleurs que me faiſoient ſouffrir mes plaies, & l'inexpérience du chirurgien qui les traitoit.

Le premier appareil étant mis, ma voix ſembla la ranimer; elle m'adreſſa les plus tendres remerciemens ſur ce qu'elle appelloit le ſecours généreux qui lui avoit ſauvé la vie au riſque

de la mienne. Elle ajouta des choſes ſi obligeantes, que dans ce moment j'oubliai mes douleurs & tous ceux qui nous entouroient; je ne voyois, je n'entendois qu'Emilie. Que m'auroit-elle ſervi cette vie, m'écriai-je, ſi la vôtre ne m'eût été conſervée? un mot de votre bouche ne m'eſt-il pas plus précieux que tout le ſang que j'ai répandu? Ces mots ne furent pas plutôt lâchés, que j'eus voulu les retenir; mais je m'apperçus trop tard d'une étourderie qui n'avoit point échappé. Comme il ſe faiſoit tard, je ſuppliai la compagnie d'aller prendre du repos, & je ne voulus abſolument que mon domeſtique pour me veiller. Qui croiroit qu'accablé de douleurs, je paſſai une nuit délicieuſe? Mais j'étois ſous le toît d'Emilie, à côté de ſon appartement;

une seule planche nous séparoit l'un de l'autre ; c'étoit pour sauver elle & son pere que je m'étois exposé, & j'avois lu dans ses beaux yeux toute sa reconnoissance & son amour. Où est le jeune homme épris d'un objet digne de son attachement, qui ne désira de voir couler son sang, pour obtenir la même récompense ? Je prévoyois d'ailleurs, que mon accident ne me permettroit pas de sortir avant plusieurs jours de sa maison ; j'étois donc assuré de la voir plus souvent, d'entendre ce son de voix enchanteur, qui portoit toujours au fond de mon ame la plus douce émotion ; c'étoit ainsi que jusqu'à ma blessure, tout contribuoit à mon bonheur ; je baisois les linges qui serroient mon bras ; ils avoient servi à mon amante ; tout ce qui m'environnoit, en un

mot, me faiſoit avaler à longs traits les plus douces eſpérances de l'amour.

Je m'endormis au milieu de ces flatteuſes idées, & des ſonges agréables s'emparerent de mon ame. Il me ſembloit être auprès d'Emilie, ſon pere conſentoit à mon bonheur, & fixoit déja le jour qui devoit me rendre heureux : c'étoit le délire d'une imagination exaltée. Je m'éveillai enfin, & mon domeſtique me dit, qu'il y avoit un moment que M. de Buſſiere étoit venu s'informer de mon état, mais que je dormois encore, & que même dans ce moment, je cauſois très-fort en rêvant.

M. de Buſſiere revint bientôt, accompagné du chirurgien, qui ayant levé le premier appareil, déclara que je ſerois hors d'affaire dans une quinzaine de jours; bientôt il me laiſſa

ſeul avec le pere d'Emilie ; celui-ci me renouvella ſes remerciemens avec le ton de l'amitié & de l'attachement le plus tendre ; cependant il devenoit rêveur, embarraſſé, & paroiſſoit meſurer ſes paroles, lorſque par l'enchaînement de la converſation, il parloit d'Emilie ; je m'informai avidement de la maniere dont elle avoit paſſé la nuit. — Fort bien, me répondit M. de Buſſiere, en ſouriant ; nous allons déjeûner auprès de votre lit, & j'eſpere qu'elle ſera de la partie, comme je l'en ai fait prier. Mais comment arrive-t-il, que vous, victime du ſecours que généreuſement vous nous avez donné, vous vous occupiez de notre ſanté, & que preſque vous négligiez la vôtre ? Vous dormiez n'agueres, j'étois auprès de votre lit, & même dans votre ſommeil,

nous paroiſſions vous intéreſſer fortement; vous nous nommiez à voix très-haute; & la ſcène d'hier occupoit entierement votre imagination. M. de Buſſieres me parloit, en ſouriant d'un air malin; je ne doutai pas de m'être découvert involontairement, ce qui me frappa comme un coup de foudre. Mon premier mouvement fut de profiter de cette indiſcrétion, pour lui avouer mon amour pour Emilie; mais une réflexion qui ſuccéda rapidement à cette premiere penſée m'arrêta. Irai-je maintenant abuſer de la reconnoiſſance que l'on me prodigue, pour extorquer un conſentement qui doit être libre & volontaire? Je ſerois lâche & vil de choiſir ce moment; je me décidai donc à ne rien avouer. Sans doute, répondis-je, avec le ton doux & ſimple de

l'amitié, que la crainte que j'ai eu hier du péril que vous couriez, m'occupe encore; je vous voyois dans mon rêve, traîné, renverſé, foulé aux pieds, & ce ſpectacle menſonger du ſommeil, en m'arrachant vos noms, m'aura retracé dans la nuit les circonſtances de la journée, & des perſonnes cheres à mon cœur.

Dans ce moment Emilie entra: je crus que j'allois ſortir de l'embarras dans lequel je me trouvois, ou que ma réponſe mettroit fin à ſes queſtions; mais M. de Buſſiere avoit juré de me pouſſer à bout, car s'adreſſant à ſa fille: — Qui de moi, de toi, ou de notre ami, lui dit-il, crois-tu le plus affligé de ſa bleſſure? — Je ſuppoſe au moins que c'eſt l'un de nous deux; car pour notre Malmore, c'eſt un de nos anciens héros de roman;

il ne ſent pas les coups qu'on lui porte, & il ſe trouve heureux en ſe ſacrifiant ; chevalier errant, il les égale en galanterie & en courage. — Il eſt fâcheux que ta couſine n'ait pas été l'objet de ſes ſoins, il auroit eû du moins le bonheur de protéger les jours de la dame de ſes penſées. Eh bien ! qu'en penſez-vous ? ... Pas un mot de réponſe : tous deux ſemblent pétrifiés. Quant à moi, toute ma reconnoiſſance eſt due à M. de Malmore ; je lui dois deux fois la vie ; il a ſauvé celle de ma chere, de mon aimable enfant. Et tout en parlant ainſi, d'un ton moitié ſérieux, moitié railleur, il prenoit gravement ſon chocolat. Emilie, les yeux baiſſés & humides, paroiſſoit livrée au trouble le plus violent ; bientôt ſa taſſe échappée de ſes mains tremblantes, alla atteſter

attester sur le parquet, la confusion & le désordre affreux qui l'agitoient dans ce moment.

Heureusement qu'un inconnu, demandant à entretenir M. de Bussiere, mit fin à une scène dont je craignois le dénouement. Il me laissa seul avec Emilie, & c'est le tête-à-tête le plus délicieux dont j'aie jamais joui. Pour la premiere fois elle me développa son ame toute entiere; les plus tendres expressions de la reconnoissance & de l'amitié me furent prodiguées; pour la premiere fois elle m'appella son ami, son tendre, son généreux ami: ce n'étoit plus une amante qui tremble de laisser appercevoir tout son attachement à celui qui a su l'acquérir; c'étoit une amante sensible, qui épanchoit son cœur dans celui qu'elle a choisi & auquel elle ne craint

pas de promettre un éternel attachement. Elle eut voulu que j'euſſe profité des premiers ſentimens que paroiſſoit éprouver ſon pere, mais je lui fis connoître mes ſcrupules à cet égard. Elle les admira, ſans oſer les combattre : cependant, me diſoit-elle, ſi nous voyons un jour notre bonheur s'obſcurcir, n'auras-tu pas regret d'avoir négligé cet inſtant? au moins te rappelleras-tu que ma tendreſſe égaloit la tienne, & que je ne me ſuis jamais oppoſée à ce qui pouvoit aſſurer notre félicité!

Je l'aſſurai moi-même que toute ma vie me ſembleroit trop courte pour reconnoître dignement des ſentimens auſſi généreux; je lui jurai avec une bouche conduite par mon cœur, que ſans elle aucun bonheur n'exiſteroit jamais pour moi, mais

que les lois de l'honneur m'étoient cheres ; qu'auſſitôt cependant que ma ſanté ſeroit rétablie, & que le ſouvenir de notre partie de chaſſe ſe ſeroit un peu effacé, je mettrois alors en uſage tout ce qu'un amour ardent peut ſuggérer, pour obtenir de ſon pere le conſentement néceſſaire à notre union.

On ſe perſuade facilement ce qu'on déſire. C'eſt ainſi que je paſſai les journées à m'entretenir avec Emilie du ſort fortuné qui nous attendoit ; la nuit j'y penſois encore ; & toujours le ſommeil me ſurprenoit même au milieu de ces brillantes chimeres. O jours fortunés de ma maladie ! votre ſouvenir trop flatteur empoiſonne encore ceux qui me reſtent. Comment pourrois-je vous dépeindre les torrens de plaiſir que je goû-

tois, en voyant Emilie à chaque heure, en lui répétant, en lui entendant m'assurer sans cesse, que nous nous adorerions toujours. Ainsi se passerent deux semaines entieres chez M. de Bussiere ; je fus mollement bercé par le plus doux espoir ; mais ce songe s'évanouit.

Il y avoit quinze jours que j'étois dans cette maison ; mon bras, presque rétabli, me permettoit de retourner à la ville, où la décence & mes affaires m'appeloient ; j'en témoignai mon désir à M. de Bussiere, en lui disant, qu'étant depuis assez longtems l'objet de ses soins, ma santé ne pouvoit plus aujourd'hui me servir d'excuse, pour continuer de demeurer avec lui ; je m'attendois cependant à être encore retenu, ce qui n'eut point lieu, à ma grande surprise. Il

m'assura seulement, d'un ton presque railleur, qu'il lui auroit été agréable de voir ma guérison parachevée chez lui; mais que, sans doute, un plus long retard me priveroit trop longtems du plaisir de revoir sa niece; qu'il savoit, par sa propre expérience, combien il en coûtoit d'être éloigné de l'objet de son attachement, & qu'il ne vouloit pas nous rendre ce mauvais service à tous deux. Mais à propos, ajouta-t-il, pour finir par une querelle, j'aurois très-fort sujet de me plaindre de vous. Elle est ma niece; vous ne pouvez l'ignorer; & vous n'avez pas daigné me faire encore la moindre confidence; au contraire, lorsque je vous en parle, vous paroissez froid, indifférent, reservé; .... je ne puis vous concevoir.

Je ne pus plus y tenir. Indifférent,

réſervé, répondis-je ; eh ! monſieur, depuis quand me connoiſſez-vous de ce caractere, ſi incompatible avec les ſentimens de mon cœur ? Vous exigez des confidences ; eh bien ! j'oſerai vous en faire. Mais avant tout, dites-moi, eſt-ce que jamais les peres ont ouvert, à volonté, le cœur de leurs enfans ; & des projets formés loin de nous, oubliés dès longtems, & enterrés avec ceux qui les ont conçu, peuvent-ils encore être comptés pour quelque choſe ? La ſenſibilité ne ſe commande guères ; & de telles ſpéculations ſont preſque toujours démenties par les caprices de l'amour. — Vous ne l'aimez donc pas, repliqua M. de Buſſiere avec bonté ; je le ſoupçonnois ; je dis plus ; vous avez une préférence qui ne m'a point échappé ;

mon cher ami, je le devine; vous avez voulu une héroïne de roman, & vous ne l'avez pas trouvée bien loin. Je ne ſuis pas la dupe des jeunes gens; écoutez-moi, & ſur-tout ne m'interrompez pas. Vous vous êtes trahi mille fois; je l'ai vu; vous m'avez tout caché; & pour vous punir de votre défiance, j'ai feint de m'y méprendre, afin de vous embarraſſer. Maintenant je veux vous parler avec franchiſe; vous aimez ma fille; vous lui faites honneur; je penſe qu'elle ne me démentira pas; ſon cœur étoit bien diſpoſé pour vous; la reconnoiſſance a fait le reſte; & quoique je ne ſois point dans la confidence, je ſuppoſe déja que vous vous entendez. Il eſt vrai que je ne penſois pas à vous; j'avois même d'autres vues; mais je vous eſtime;

je vous aime ; & toute autre conſidération ſe taira devant celles-là, tant qu'elles ſubſiſteront. Mais je veux vous éprouver tous deux ; vous êtes bien jeunes, peut-être n'eſt-ce ici qu'une étourderie paſſagere ; & mon devoir eſt de vous épargner des regrets ; je vous défends donc de me parler actuellement d'affaires. Si vous ne changez pas de façon de penſer, ſi ce qu'on m'a fait ſoupçonner ne ſe vérifie pas, ſi vous n'avez point d'autres intrigues, va, mon cher, ne te défie pas du cœur de ton ami, ni de celui de ſa fille ; tous deux ſeront à toi, & nous ſerons heureux. Vous ſentez ſans doute la force de mes raiſons. Je ne puis vous retenir davantage ; on vous voit avec plaiſir chez moi ; mais vous ne pouvez point, il ne convient pas même

que vous y demeuriez plus longtems.

Je me précipitai à ſes pieds; mes expreſſions étoient inſuffiſantes pour lui témoigner l'excès de mon bonheur; il m'embraſſoit; il m'aſſuroit que c'étoient là ſes véritables diſpoſitions, mais qu'il ne me parloit qu'en ami; qu'il ne contractoit aucun engagement poſitif; & qu'il vouloit premierement avoir des preuves de ma conſtance. Emilie entra dans ce moment; elle ignoroit le ſujet de notre entretien; mais bientôt ſon pere lui-même, en me prévenant, lui répéta notre converſation, mon amour, ſes promeſſes, & les réſerves qui y étoient attachées. Emilie confuſe baiſoit la main de ſon pere, & d'une voix inarticulée, lui demandoit pardon de ne lui avoir pas

avoué plutôt son attachement pour moi. Je lui répétai le serment de ma fidélité.... Foibles projets des hommes ! Nous pensions, dans ce moment, que rien ne pourroit altérer notre bonheur.

Je retournai enfin chez moi, glorieux de ma blessure. Eh ! qui n'eût pas voulu en acquerir une à ce prix ? Toutes les lettres reçues pendant mon absence, ne m'avoient pas été envoyées à la campagne de M. de Bussiere, de sorte que parmi celles qui me furent remises à mon arrivée, il s'en trouva une de Lyon, par laquelle on exigeoit que je m'y rendis sur-le-champ, pour une affaire très-importante. Comme tout délai m'auroit été très-nuisible, & que je pouvois m'y rendre dans deux jours, je fixai mon départ au lendemain.

Ce ne fut pas sans me plaindre du sort qui m'éloignoit d'Emilie ; & quoique ce voyage me fût odieux, je fus obligé de tout disposer pour le faire. Dès que j'eus donné mes ordres, j'employai les heures du jour qui me restoient à aller voir mes amis, & sur-tout ceux qui avoient témoigné prendre part à mon accident. Chez M. de Thil, je trouvai Mlle. Sophie de la Fare, cette cousine d'Emilie dont il a été question. J'étois gai ; le bonheur qui m'environnoit, m'inspiroit le contentement & la joie ; je ne sais comment il se fit, que dans un quart d'heure je lui dis plus de choses obligeantes que je n'avois fait de ma vie ; mais ma bouche prononçoit des complimens, & mon cœur les adressoit à ma chere Emilie. Enfin, soit étourderie, soit

distraction, j'eus le malheur de briſer un aſſez bel éventail qu'elle portoit ; j'en mis les débris dans ma poche, pour le raccommoder. En effet, j'allai dans le moment en acheter un autre, auquel je joignis une lettre, où je me permis de lui faire quelques plaiſanteries, que mon imagination & ma gaîté me ſuggérerent ; j'en écrivis une autre à Emilie, avec les expreſſions d'un cœur enivré d'amour ; & je les remis toutes deux à mon domeſtique, pour les faire parvenir.

Dès le lendemain, je partis pour Lyon ; les chevaux alloient trop lentement à mon gré ; j'aurois voulu pouvoir vôler, afin d'accélérer mon retour. Dès que j'y fus, je voulus expédier promptement mes affaires ; mais elles étoient bien plus embar-

taſſantes que je ne me l'étois figuré; mille obſtacles y prolongerent mon ſéjour. Le troiſieme jour après mon arrivée, je fus fort ſurpris de voir arriver à la même auberge où je logeois la chaiſe de poſte du chevalier de Surſée, & de l'en voir deſcendre lui-même. Je ne l'enviſageois plus comme un rival; au contraire, je le plaignois d'aimer & d'être ſans eſpérance; de ſorte que, lorſqu'il m'eût dit qu'il étoit à Lyon pour pluſieurs jours, je n'eus aucune répugnance à paſſer avec lui les momens que mes affaires me laiſſoient; nous mangions même enſemble. Dans un de ces momens où le vin anime la gaîté & excite la franchiſe, de Surſée fit tomber la converſation ſur la maiſon de M. de Buſſiere; & bientôt, avec l'air d'une demi confidence, il me dit

que, dès l'instant de mon départ, il avoit su que j'étois fort bien avec Emilie, & même entiérement d'accord avec son pere, mais qu'il avoit été fort surpris de me voir abandonner ainsi Sophie de la Fare. Il ajouta tant de particularités vraies, qu'elles me confondirent. Il m'étoit impossible de les nier; mais, pour ne pas rester sans réponse, je lui déclarai qu'aucune liaison n'avoit jamais existé entre Sophie & moi. Vous avez eu tort, me répliqua de Surfée; elle vous aimoit sincérement; quant à Emilie, j'ai appris à changer à son égard ma façon de penser. — Comment, monsieur? lui dis-je d'un air presque fâché, mais qui demandoit à en savoir davantage. — Tenez, mon cher, me dit de Surfée, vous n'êtes qu'un novice; vous croyez

à toutes les paroles & à tous les déhors de la tendreſſe qui vous ſont prodigués .... j'ai dès longtems fini ce dur apprentiſſage. Ecoutez mon expérience ; elle vous éclairera. J'ai aimé votre Emilie tout comme vous ; j'avois même beſoin de ſon argent ; & j'ai riſqué un moment de faire la folie de l'épouſer ; mais un de mes amis, au fait de ſes petites intrigues, a bien voulu m'en inſtruire, & je me ſuis prudemment retiré. J'ignore préciſément le nombre de nos prédéceſſeurs, mais j'en connois au moins trois ou quatre. Elle écrivoit entr'autres à l'un des choſes ſi tendres, qu'il devoit s'en paſſer encore de plus tendres entr'eux ; il me montra un jour ſes lettres ; je lui montrai les miennes ; dès lors nous avons battu en retraite, mais doucement, & avec

quelque décence ; il n'eſt pas juſte que nous troublions les plaiſirs de ceux qui nous en font goûter ; de plus, j'ai voulu conſerver mes petites entrées dans la maiſon ; cela ne coûte rien à perſonne ; vous avez les vôtres ; vous y paſſez même des quinzaines, lorſque cela vous plaît ; ma foi vous faites bien ; amuſez-vous comme je l'ai fait ; au reſte, c'eſt une femme comme une autre ; ſi vous l'épouſez, vous ſerez de la nombreuſe confrêrie, & nous rirons à vos dépens. Bien ſot qui s'en offenſe ; vous avez de l'eſprit & des connoiſſances, de ſorte que je me flatte que vous ne vous donnerez pas ce ridicule. Il y a plus ; voulez-vous de ſon ſtyle, au tems qu'elle étoit encore bien novice ? en voici ; vous connoiſſez ſon écriture, & vous pourrez

comparer ſa tendreſſe d'alors avec celle qu'on vous témoigne, & juger ſi jamais l'on vous accorda d'auſſi commodes rendez-vous.

Je laiſſai tout dire; j'écoutois ſans ſavoir ſi j'étois éveillé; ſon ſilence me rendit à moi-même. Vil impoſteur, lui répondis-je alors en me levant, prouve tes calomnies, ou viens périr de ma main! — Une femme, répondit-il avec froideur, ne vaut pas le ſang que nous allons verſer; cependant je vous donnerai ſans peine cette ſatisfaction. Nous mîmes donc l'épée à la main dans notre appartement même, qui nous ſervit de champ de bataille. De Surſée étoit fort, adroit, & n'avoit pas perdu la tête; par contre je n'étois qu'impétueux; mon bras, à peine guéri, étoit ſans force, de ſorte qu'à

peine pouvoit-il porter mon épée ; j'étois furieux, & je ne pouvois oppoſer qu'une bien foible défenſe ; bientôt je tombai baigné dans mon ſang.

Cependant les douleurs de ma bleſſure, quoique très-dangereuſe, étoient peu pour moi, auprès de celles que la jalouſie m'avoit cauſé & me faiſoit ſouffrir. Je ne pouvois pas croire que de Surfée fût tout-à-fait un fourbe & un impoſteur ; je me rappelois qu'au moment où je le forçois de tirer l'épée, il prenoit dans ſon porte-feuille une lettre écrite de la main d'Emilie, & dont j'avois cru reconnoître les caracteres. Il appuyoit encore mes ſoupçons par ſa conduite & ſes diſcours. Dès qu'il me vit bleſſé, il eut de moi un ſoin particulier ; il me reprocha avec bonté mon emportement, qu'il n'avoit pas

mérité, puiſqu'au contraire il avoit cru, par ſes avis, mériter ma reconnoiſſance.

Mais ſi, d'un côté, je concevois quelques ſoupçons, de l'autre, je ne pouvois me figurer Emilie coupable; ſon cœur m'avoit toujours paru ſi ſimple, ſi vrai, ſa conduite envers moi ſi franche, ſi loyale, que je flottois dans une incertitude accablante. Les maux de l'ame ne contribuent pas à guérir ceux du corps; de ſorte que, par une ſuite de ma bleſſure, je me vis obligé de garder le lit très-longtems. J'étois bleſſé dans l'épaule; je ne pouvois écrire moi-même, mais j'en chargeai mon domeſtique, & je fis adreſſer une lettre à Emilie, & une autre à un de mes intimes amis. Dans toutes les deux je détaillois mon affaire, ſans en taire

aucune circonſtance ; dans celle de mon ami je laiſſois appercevoir mes ſoupçons ; & je les lui communiquois, afin qu'il tâchât de les approfondir ; dans celle d'Emilie, je regardois ſa juſtification comme peu néceſſaire à mes yeux ; & cependant elle eût fait mon bonheur.

Je ne reçus aucune réponſe d'Emilie ni de ſon pere ; & mon ami me répondit par une de ces lettres remplies de paroles honnêtes, ſans aucune nouvelle poſitive. Au lieu de me donner les éclairciſſemens que j'avois paru déſirer de lui, il ſe bornoit à me conſeiller de ne pas revenir auprès d'Emilie avant mon entiere guériſon, d'ôter de ma tête toutes ces petites tracaſſeries de femmes, qui pourroient la retarder, & d'être cependant perſuadé qu'il auroit,

pendant mon abſence, l'œil ſur tout ce qui pourroit intéreſſer mon cœur.

J'étois ſûr de mon ami; car ſon amitié & ſes ſoins officieux ne ſe ſont jamais démentis à mon égard; mais j'étois déſeſpéré de ce qu'il ne juſtifioit pas Emilie, de ce que cette derniere ne le fît pas elle-même, & de ce que ſon pere gardoit auſſi un ſilence inexplicable. Juſtement allarmé par une incertitude auſſi déſolante, je fus ſaiſi d'une fievre, qui vint ajouter à tous les maux que je ſouffrois déjà; cette complication me mit au bord du tombeau, dont je ne fus tiré que par l'habileté des médecins, quoique l'inquiétude qui me dévoroit retardât longtems l'effet de leurs ſoins. Ma convaleſcence fut également longue & cruelle; tout ſouffroit chez moi; le corps & l'ame

étoient également affectés ; mais à peine fus-je en état de sortir, que je précipitai mes affaires, & partis sur-le-champ. Que ce voyage me parut long ! quelles désolantes réflexions ne fis-je pas dans ma route ! J'étois impatient d'arriver, & je n'en craignois pas moins ce moment, qui devoit décider de mon sort. Dès que j'eus quitté ma voiture, je vôlai chez mon ami, qui me reçut avec plus de marques d'amitié qu'il ne m'en eût jamais témoigné. Je commençai par m'informer d'Emilie, de son pere ; & mes questions multipliées auroient exigé mille réponses à-la-fois. Il voulut d'abord détourner la conversation sur d'autres objets ; mais voyant que ses efforts étoient inutiles, il me serra la main, & m'ayant fait asseoir dans son cabinet, il me tint

à-peu-près ce langage, d'un ton rempli d'amitié. Je te connois, mon cher, dès ton enfance ; tu m'as toujours paru ferme dans les infortunes, auxquels la prudence humaine ne peut remédier ; c'eſt maintenant que tu as beſoin de tout ton courage. Tu exiges de mon amitié la premiere nouvelle d'un malheur déſolant ; je ne craindrai point de te l'apprendre ; écoute-moi ; il faut que ton ami rempliſſe la déplorable tâche de t'abreuver de douleurs. Les déguiſemens ſont bons pour les ames foibles ; à toi, je te peindrai ton infortune ſous les plus noires couleurs, afin que de l'excès même de tes maux, tu en tires le courage néceſſaire pour leur réſiſter. Pendant que tu étois à Lyon, & que la main de Surſée faiſoit couler ton ſang, ta fortune ſe renverſoit

à Milan. Les débris de celle de ton pere étoient mal confiés ; & de l'honnête médiocrité, une faillite cruelle t'a précipité dans l'indigence. Dès que j'en ai reçu la nouvelle, j'ai pris diverſes précautions pour te conſerver au moins quelque choſe, je crois que mes démarches auront été bien dirigées ; dès lors, je n'ai pas jugé à propos de t'inſtruire de cette nouvelle pendant ton ſéjour à Lyon. Je me flattois même que ſes ſuites ne ſeroient pas cruelles ; l'amitié d'Emilie pouvoit te dédommager de ce malheur ; & ſa fortune étoit aſſez conſidérable pour te rendre tes pertes moins ſenſibles. J'appris alors, par ta lettre, ton duel, & les odieuſes inſinuations de Surſée ; je n'ai pas douté que celui-ci ne fût un fourbe & un abominable impoſteur ; mais afin

afin de mieux le dévoiler, & de pouvoir te donner des nouvelles qui contribuaſſent à ton rétabliſſement, je me rendis ſur-le-champ chez M. de Buffiere; on me dit qu'Emilie n'étoit pas viſible; je n'héſitai pas de m'ouvrir à ſon pere, & de lui parler de toi; mais, mon ami, la fortune eſt une traîtreſſe; elle nous careſſe aujourd'hui, & nous réſerve pour le lendemain une mer de douleurs; on a eu pour toi quelques inſtans d'indulgence; tu avois ſauvé M. de Buſſieres d'un péril imminent; dans un élan de reconnoiſſance & de ſenſibilité, on t'a fait eſpérer le bonheur. Inutile & trompeuſe eſpérance! On avoit déjà changé à ton égard; & la perte de ta fortune a achevé de t'éloigner de leurs cœurs. A peine eus-je débuté auprès du pere d'Emi-

lie, qu'il me dit froidement : vous êtes l'ami de M. le chevalier de Malmore ; il paroît que vous connoiſſez ſes relations, & même qu'il vous confie ſes plus chers intérêts ; je l'imiterai, & vous m'obligerez, en lui rendant compte de mes intentions. J'avois prévu qu'une liaiſon formée par le haſard ſeroit détruite en peu de jours, & ſeroit ſuivie de beaucoup d'autres encore, comme elle en avoit été précédée ; je n'avois point d'ailleurs engagé ma parole ; & je retire quelques eſpérances que je pouvois avoir donné. Dites à M. de Malmore, qu'Emilie penſe comme moi, qu'elle même m'en a parlé la premiere ; que j'exige qu'il lui rende une parole, donnée peut-être ſans réflexions, & ſans doute reçue de même.

Tu penſes que je fus indigné d'une façon de penſer auſſi baſſe & auſſi intéreſſée. Comment, diſois-je en moi-même, parce que mon ami eſt malheureux, que ſa fortune a ſouffert, on l'abandonne, & froidement on me l'annonce; la femme qui le trahit, parce qu'il eſt moins riche que lorſqu'elle en fut recherchée, ne le mérite plus. Des juſtifications me parurent inutiles; des prieres plus baſſes encore; je ne pus que répondre à M. de Buffieres: je vous entends ſuffiſamment; mon malheureux ami ne doit plus compter ſur le cœur d'Emilie; vos ſpéculations l'en éloignent; il le ſaura, pour en gémir.... Puis ſans attendre quelques lieux communs, que ſans doute il préparoit pour s'excuſer, je me retirai bruſquement. Le lendemain il m'écrivit,

& me chargea de t'annoncer, à ton retour, ſes intentions & l'ordre qu'il te donnoit, de ne plus haſarder de leur écrire, de ne plus chercher à les voir. Emilie l'a répété au bas de la lettre de ſon pere, & je n'ai pu douter qu'elle n'ait cédé à ſa façon de penſer. Maintenant, écoute la voix de l'honneur & celle de la raiſon : l'une exige que tu rendes la parole d'Emilie, l'autre t'ordonne de la fuir pour toujours.

Le diſcours de mon ami m'avoit fait une telle impreſſion, que raſſemblant tout mon courage, je me décidai ſur le champ. J'obéirai, lui dis-je, Emilie infidelle & parjure, ne ſera plus l'épouſe de mon cœur ; bientôt je lui rendrai ſes coupables ſermens. Mais toi, mon ami, qui ſeul me reſtes dans le plus affreux des déſaſtres,

reçois mes remerciemens; tu as tout fait pour moi; tu as jugé en homme d'honneur des ſentimens de Malmore; tu m'aimes encore, malgré le coup qui m'accable, & ton cœur généreux ne calcule pas baſſement les rentes de ton ami.

Cependant, quoique lâchement abandonné, j'aimois encore Emilie, je l'adorois toujours; ce n'étoit pas elle fauſſe & parjure, c'étoit Emilie tendre, ſenſible & digne de mes vœux, qui s'offroit à mes yeux; rien ne pouvoit arracher cette image de mon cœur. Je me rappellois mes inſtans de bonheur, ceux que j'avois paſſé auprès d'elle, ceux pendant leſquels nous nous jurions une éternelle tendreſſe; ſermens ſi ſouvent répétés & ſi foiblement tenus. J'écrivis à ſon pere, & pour la premiere

fois, une amere ironie dirigea ma plume. Je le remerciai de ſes promeſſes & des marques d'amitié que j'en avois reçu, pendant le tems que la fortune m'avoit favoriſé. Je finiſſois, en l'aſſurant qu'avant même qu'il eût pris la peine de m'en faire inſtruire, je ſavois déja que toute liaiſon étoit rompue entre nous, par l'obſtacle que l'opulence interpoſe. J'écrivis enſuite la démiſſion de ma charge, de crainte que ſi je la donnois de bouche, on ne voulût pas la recevoir. Puis ayant remis ces deux lettres à mon ami, je le chargeai de réaliſer le peu de bien qui me reſtoit, de m'en faire parvenir le montant au lieu de ma retraite, & ſur-tout de la laiſſer ignorée à chacun. Dès le même ſoir, je fis de nouveau atteler ma voiture, je congédiai l'un de mes

domeſtiques, pour ne garder que mon fidele Antoine; j'allai faire mes derniers adieux à mon ami, & je partis à portes fermantes.

J'admire encore la fermeté qui me ſoutint, & qui cependant m'étoit néceſſaire, pour réſiſter à toutes ces épreuves accablantes. Ruiné, trahi par mon amante & par ſes parens, malade encore, obligé de ſacrifier mon état & toutes mes eſpérances, que me reſtoit-il, ſi ce n'eſt le plus affreux déſeſpoir? Et cependant, dans cette journée terrible, il ne m'échappa ni plaintes, ni regrets; je ne fus ni timide, ni emporté, pas même irréſolu. L'éloignement & l'abſence pouvoient ſeuls un peu modérer mon chagrin. J'y fus décidé ſur-le-champ, & d'un œil ſec, avec le même empreſſement que peut donner l'eſpérance d'un plaiſir, j'or-

donnai les apprêts de mon départ. C'eſt ainſi que la nature nous accorde toujours une force relative à nos maux.

J'avois déja quitté la ville, lorſque je penſai pour la premiere fois, à me décider ſur la route que je tiendrois. Mon domeſtique lui-même me demandoit en tremblant, où je prétendois aller? Ce propos me fit naître l'envie de voir encore une fois l'habitation d'Emilie. D'abord je me reprochai ce premier mouvement comme une preuve de mon amour; mais paſſant bientôt ſur ce ſcrupule, j'ordonnai de prendre la route d'Allemagne. J'avois déja parcouru la France; l'exemple de mon pere m'apprenoit qu'on peut y être malheureux comme ailleurs; je n'y avois plus mon frere, il étoit en Amérique; deſorte

que je conſidérai l'Allemagne comme un théâtre nouveau, peu connu, & qui pourroit par ſa nature bizarre, frapper & diſtraire mon eſprit occupé : c'étoit enfin la route qui conduiſoit au château de M. de Buffiere. Plongé encore dans mes réflexions, j'y arrivai, & ayant fait arrêter ma voiture vis-à-vis de ſes jardins, j'y entrai avec la ſombre mélancolie d'un homme qui cherche la mort & qui ne peut la trouver. Je me traînois avec peine ; je n'étois pas encore bien rétabli ; les violentes ſecouſſes que mon cœur avoit éprouvé, avoient achevé de miner ma conſtitution. Sans projets comme ſans eſpoir, j'errois à l'aventure, au milieu de ces boſquets qui m'avoient paru n'agueres ſi délicieux. Je voyois de loin cette maiſon, que j'avois cru l'aſile

du bonheur. Il étoit près de minuit, la lune donnoit, mais de sombres nuages formant des ombres mobiles, interceptoient de tems en tems sa vacillante lumiere, & ces ombres fugitives imprimoient la terreur. J'entrai sous un berceau.... Emilie m'y avoit juré une tendresse éternelle. Cette réflexion m'arracha un cri involontaire. Son nom prononcé avec l'accent aigu de la douleur, retentit jusqu'aux murailles qui la séparoient de moi. Alors mes jambes m'abandonnerent & je tombai sans connoissance sur la terre. Que ne s'ouvrit-elle pour me recevoir ! J'aurois effectivement péri, sans les soins de mon fidelle Antoine qui, frappé de mon état, s'étoit obstiné, malgré ma défense, à ne point me perdre de vue. Ses soins rappellerent mes yeux éga-

rés à la lumiere ; déja j'apperçus une clarté dans la chambre d'Emilie, je crus même voir ſon ombre ſe promener à travers les croiſées, dont je voulus approcher, ſoutenu par Antoine ; bientôt nous vîmes diſtinctement une femme dans la chambre d'Emilie ; elle nous conſidéra un inſtant, puis ſe retira promptement ; j'obſervai qu'elle n'étoit pas ſeule, & qu'il ſe faiſoit du bruit dans ſon appartement. Ce bruit ſe communiqua dans le reſte de la maiſon. Je devois fuir ; j'en eus la force, tandis que je laiſſois mon cœur dans ces lieux. Sortis du jardin, nous crûmes voir, en regardant derriere nous, que la petite porte qui y communique depuis la maiſon étoit ouverte ; nous entendîmes marcher dans une allée ; nous apperçûmes que l'on nous

obſervoit; nous vîmes même quelqu'un venir à nous promptement, quoiqu'avec précaution; alors je ne balançai point à me jetter dans ma chaiſe de poſte avec précipitation; j'ordonnai de courir ventre à terre; l'on m'obéit, ſans trop faire attention à un cri qui, dans ce moment ſe fit entendre au jardin. Antoine étant avec moi dans la voiture, nous ne pûmes pas voir ce qui ſe paſſoit au-dehors, mais le poſtillon me dit à la premiere poſte, qu'au moment où j'avois donné l'ordre de mon départ, une voix lui avoit crié d'arrêter; qu'elle s'étoit même fait entendre de nouveau, deux ou trois fois derriere lui, mais qu'il ne s'en étoit pas mis fort en peine, & qu'il avoit cru devoir continuer ſon chemin. Je fis moi-même alors peu d'attention à ce diſ-

cours; ſeulement dans la ſuite, j'ai eu occaſion de me le rappeller & d'en ſentir l'importance.

Malgré le délabrement de ma ſanté, je ne pris aucun repos, je ne fis aucun ſéjour juſqu'à ce que je fus arrivé en Autriche; ce ne fut même qu'à Vienne, où enfin je m'arrêtai. Mon voyage ne dura que quinze jours, mais je le fis avec ennui; conſtamment enfoncé dans ma chaiſe, j'y étois de même concentré dans les penſées lugubres, que faiſoit naître le ſort qui me pourſuivoit; toutes aboutiſſoient à me faire à la fois, déteſter & regretter Emilie & ſon pere. Tantôt je les enviſageois comme les plus odieux des mortels, tantôt j'étois prêt à les juſtifier, à les plaindre & même à leur pardonner. J'avois cru, qu'éloigné de ma patrie, de mes

amis, de mes connoiſſances, du théâtre de mes amours & de tout ce qui pouvoit me rappeller Emilie, je pourrois l'oublier, ou du moins adoucir ma douleur & jouir de quelque tranquillité; mais je n'avois pas penſé que je portois toujours un cœur aimant, tendre & ſenſible, & que l'éloignement & l'abſence étoient des remedes trop foibles pour mes maux. Chaque jour, pour me diſtraire, je portois mes pas incertains dans la vaſte capitale de l'Empire, lorſqu'un ſoir le haſard me fit remarquer un jeune homme qui traverſoit rapidement une rue, enveloppé dans ſon manteau; il étoit preſque nuit, je ne pus le diſtinguer qu'avec peine; cependant, comme ſa figure ne me paroiſſoit pas inconnue, je m'approchai de lui, & bientôt à notre mu-

tuelle surprise, je reconnus un de mes bons amis. C'étoit en effet le jeune comte de G***, héritier unique d'une des meilleures & des plus anciennes familles de ***. J'allois le nommer & l'embrasser, lorsque me faisant signe qu'il vouloit demeurer inconnu, il me demanda à voix basse mon logement, & me dit qu'il viendroit m'y joindre le soir même, en gardant toujours le plus profond incognito; sans chercher à pénétrer ses raisons, je n'éprouvai que beaucoup de plaisir à retrouver un ami, dans un lieu où je n'avois pas une seule connoissance.

J'allai donc l'attendre chez moi, où je le vis arriver fort tard & à pied. Deux personnes qui se rencontrent à deux cent cinquante lieues de leur patrie, débutent assez ordinairement

par ſe demander ce qui les amene auſſi loin. Forcé de répondre, je le fis en peu de mots, ſans omettre cependant une ſeule circonſtance importante. Il me plaignit, d'autant plus que connoiſſant M. de Buſſiere, il ne pouvoit concevoir la perfidie & l'ingratitude avec laquelle il en avoit agi. — Maintenant, ajouta-t-il, je te dois mes aventures; tu parois à la fin d'un triſte roman, & je ſuis à la veille d'en former un, dont les ſuites m'inquietent autant qu'elles m'intéreſſent. Je ſuis ſans doute affligé de te voir ici par une eſpece de dépit amoureux; mais puiſque le malheur y a conduit tes pas, tu ne refuſeras pas de ſervir ton ami. Tu as aimé, tu connois la force de cette paſſion; tu ne peux donc déſaprouver mes projets, pour leſquels tu me ſeras de

la plus grande utilité. Tu te rappelles que je fus obligé de quitter ma patrie il y a près d'une année, pour courir en Angleterre, à la poursuite d'un officier allemand, dont je voulois tirer satisfaction. Il avoit déja quitté Londres; je le poursuivis; je reconnus ses traces, & je partis pour Hannovre, où j'arrivai presque en même tems que lui. J'ignore comment il en fut informé; il délogea derechef, & ce ne fut qu'à Leipsic où je pus le découvrir, l'atteindre & le punir de quelques indiscrétions que j'avois à venger. Je ne fus pas même blessé; & comme je ne me trouvois pas fort éloigné de Vienne, où j'avois de bonnes connoissances, je me décidai à y aller avant que de retourner chez moi. A peine y fus-je arrivé, que j'en fus reçu avec toute l'amitié possible;

j'eus même l'honneur d'être préſenté à la cour. Mais aucun accueil ne me flatta davantage que celui de la jeune comteſſe de R***, dont je ne vous ferai pas le portrait, puiſque j'eſpere que vous la verrez. Je m'y attachai ſingulierement, je logeois chez ſon pere; il me fut très-facile de lui parler ſouvent, & bientôt de connoître qu'elle accordoit à mes ſentimens un retour favorable. Notre naiſſance eſt égale; & quoique ſa fortune ſoit immenſe, & qu'elle ſoit enfant unique, il n'y avoit cependant pas une aſſez grande diſproportion, pour que l'on pût apporter à notre union le plus léger obſtacle. J'oſai la propoſer, mais je fus refuſé, ſi je ne conſentois à changer de religion, pour embraſſer celle de mon amante. Ce ſacrifice étoit demandé par ſa mere, fem-

me bigotte à l'excès; cette condition étoit impoſſible; mon honneur & ma façon de penſer ne pouvoient s'y ſoumettre, & cependant il n'en exiſtoit plus pour moi, ſans ma chere comteſſe. Prieres, ſupplications, tout fut inutile; ſes parens étoient vieux; je me flattois que la mort renverſeroit bientôt les obſtacles qu'ils apportoient, & dans cette eſpérance, je quittai mon amante, après les plus tendres adieux; je trouvai le moyen facile de correſpondance, & je me décidai à repaſſer dans ma patrie, où ma préſence devenoit néceſſaire. J'y étois à peine depuis trois mois, lorſque je reçus une lettre de Vienne, qui m'annonçoit, que ſi je ne m'y rendois ſur-le-champ & dans le plus grand ſecret, pour exécuter le projet qu'elle avoit

conçu, qu'en étoit fait, & qu'elle étoit perdue pour moi. J'ai volé sur les ailes de l'amour ; depuis trois jours je suis ici. J'ai déja eu le bonheur d'y voir deux fois mon amante, & elle a achevé de m'instruire de ses projets & de ceux de ses parens. L'on veut la sacrifier à un vieux prince, parce qu'il jouit d'un très-grand crédit à la cour ; & comme il lui seroit impossible de résister à ces sollicitations & aux ordres de son pere, elle vient de me proposer de l'enlever & de la conduire chez moi. Ce parti est extrême ; il est d'une difficile exécution ; mon amour ne m'aveugle pas tous les dangers auxquels cet enlevement nous exposera sans doute ; car en supposant même que nous puissions quitter la ville sans être [illegible] bientôt de

ſon abſence; nous ſerons pourſuivis & atteints certainement, pendant un eſpace de deux cent lieues que nous avons à parcourir ſur les terres de l'Empire. Mais le ſort en eſt jetté; aucun danger ne peut plus m'arrêter, ſur-tout ſi vous êtes diſpoſé à les partager avec moi.

C'eſt ce dont je l'aſſurai ſur-le-champ; je mépriſois la vie, rien ne m'attachoit à Vienne, & le jeune de G*** ne pouvoit trouver perſonne plus diſpoſé que moi à le ſeconder. Nous décidâmes de ſuite, que notre enlevement ſe feroit dès le lendemain, & comme je voulus en courir ſeul les plus grands haſards, j'obligeai mon ami à me conduire près de l'hôtel de ſa maîtreſſe, à laquelle il fit entendre, en me montrant, que je partageois leur ſecret. Nous lui

fîmes enſuite parvenir un billet, & afin que dans aucun cas le comte de G*** ne pût être accuſé d'un rapt, je l'obligeai d'aller nous attendre, avec tous ſes domeſtiques, à dix lieues de la capitale; quant à moi, je reſtai ſeul en ville avec mon Antoine, auquel je ne communiquai pas même mes projets. Le lendemain j'achetai deux bons chevaux, mon domeſtique ſavoit fort bien conduire; je lui ordonnai de les atteler à ma chaiſe, & de m'attendre à une porte de la ville que je lui déſignai, où je devois le joindre à pied. De cette maniere chacun ignoroit notre ſecret, il n'étoit connu que du comte, de la jeune comteſſe & de moi. A huit heures du ſoir, je me rendis dans une rue détournée, qui aboutiſſoit à l'hôtel; la comteſſe qui, heureuſement

avoit échappé à ſes femmes, vint m'y joindre à onze heures. Comme elle étoit miſe très-ſimplement, nous traverſâmes le fauxbourg ſans être reconnus, & ayant trouvé mon domeſtique qui m'attendoit fidellement à ſon poſte, nous partîmes comme l'éclair, & au riſque de crever nos chevaux, nous fîmes ſans débrider, les dix lieues qui nous ſéparoient du comte. Antoine, pendant toute la route, ouvroit de grands yeux; il me croyoit devenu fou, & ne pouvoit ſur-tout comprendre, qu'après les chagrins que m'avoit cauſé la perte d'une maîtreſſe, je pouvois ſur-le-champ faire deux cent lieues de chemin pour en enlever une autre. Mais lorſque nous eûmes rencontré le comte, il s'apperçut bientôt combien il s'étoit trompé.

Je voulus alors prendre congé de mon ami & de la comteſſe, mais l'un & l'autre me repréſenterent, qu'il ſeroit fort dangereux que je retournaſſe à Vienne; que d'ailleurs je leur étois néceſſaire pour leur ſûreté, & pour la décence qu'il leur convenoit d'obſerver. Nous étions ſûrs d'être pourſuivis; ce n'étoit pas le moment de perdre un tems précieux; je promis tout ce qu'on voulut, & nous fîmes une diligence extraordinaire, graces aux ſoins du comte, qui avoit fait précéder des couriers, pour nous aſſurer des chevaux dans toutes les poſtes où nous devions relayer. Comme d'ailleurs, nous ne ménagions pas les ducats, tous les poſtillons nous ſervoient à merveille. Ce n'étoit pas une précaution inutile: peu d'heures après notre départ

départ de Vienne, on s'apperçut de l'absence de la jeune comtesse ; sa chambre fut fouillée, on y trouva le dernier billet de son ami, qu'elle avoit eu le malheur d'oublier. Ce billet étoit clair ; le complot de sa fuite y étoit détaillé ; l'on n'eut besoin d'aucun autre éclaircissement ; plusieurs courlers furent à l'instant dépêchés à notre poursuite ; des ordres positifs furent donnés pour nous faire arrêter, où que nous fussions dans l'Empire, & même pour nous réclamer, si nous parvenions à gagner des pays étrangers. Cette poursuite nous fit courir bien des dangers, mais dans deux époques entr'autres, que je dois vous rappeller. Nous avions deux voitures, celle du comte & la mienne. Arrivés à Francfort, cette dernière se trouva légérement

endommagée, & on alloit y faire une réparation néceſſaire, pour laquelle on ne demandoit qu'une heure de tems. Je m'y oppoſai, je préférai de l'abandonner, plutôt que de conſumer un tems qui pourroit nous coûter cher; nous nous trouvâmes fort bien d'avoir fait ce ſacrifice, car au même inſtant que nous ſortions de cette ville, pluſieurs cavaliers qui nous pourſuivoient, entroient par la porte oppoſée. Nous fûmes le lendemain expoſés à un plus grand danger au paſſage du Rhin. Nous avions laiſſé la route ordinaire pour nous approcher de ce fleuve, qui ſert de limite aux terres de l'Empire, & au-delà duquel, une fois parvenus, nous étions à l'abri de toute recherche. Déja notre voiture étoit ſur une de ces larges barques qui y ſont placées

au lieu de pont, & nous allions y monter nous-mêmes, lorsque nous fûmes atteints par quatre cavaliers, qui dès qu'ils nous apperçurent, crierent aux batteliers d'arrêter. Ceux-ci vouloient obéir, mais le comte, en leur mettant le pistolet sur la gorge, les força à faire usage de leurs rames, tandis que moi & Antoine menacions de brûler la cervelle au premier d'entre les cavaliers qui feroit un geste, ou qui prononceroit une parole. C'est ainsi que nous traversâmes le fleuve, en les laissant sur le bord opposé, témoins de notre passage. Nous touchâmes enfin l'Alsace, terre de sûreté; nous la traversâmes; puis une fois rendus à ***, le mariage de nos amans y fut publiquement béni. C'est alors que je leur fis mes adieux, ne voulant point, malgré leurs sollici-

tations, retourner dans le lieu qu'habitoit Emilie. Comme cependant après ce qui s'étoit paſſé, l'Allemagne auroit pu me devenir funeſte, je me rendis à Paris, que je crûs me convenir, par la variété toujours renaiſſante des objets qu'il préſente à la curioſité ou au déſœuvrement de ſes différens habitans.

Il y avoit quelques mois que j'y étois arrivé, lorſque je reçus des lettres de mon ami. Il m'inſtruiſit qu'Emilie avoit été malade, que le ton de leur maiſon avoit prodigieuſement changé, que l'on n'y recevoit plus perſonne, qu'au grand étonnement du public & au ſien, Emilie venoit d'épouſer M. de Surſée; que ce mariage s'étoit fait à la campagne, preſqu'en ſecret, & que peu de jours enſuite ces nouveaux époux avoient

établi leur séjour à la ville, mais qu'on ne voyoit point Emilie chez elle, & qu'elle ne sortoit du tout pas.

Malgré que toute espérance fut bannie de mon cœur, cette nouvelle ne laissa pas que de me causer la sensation la plus douloureuse, en ce qu'elle me laissoit entrevoir une vérité dont j'avois douté jusques dans ce moment. Quoique de Surfée fut sans mœurs, je le croyois encore de ce nombre d'hommes que le monde appelle honnêtes, malgré les vices dont ils sont infectés. Même après notre combat, la conduite d'Emilie m'avoit presque fait croire que ses avis avoient été dictés par le désir de m'obliger, & que lui-même avoit été la dupe de sa duplicité. Maintenant j'étois forcé de le croire un homme abominable; car, ou il avoit ca-

lomnié la vertu, ou il avoit épouſé une perſonne mépriſable même à ſes yeux; l'alternative étoit claire. Que croire, que décider? Juſqu'à préſent ma raiſon m'avoit annoncé Emilie coupable, & mon cœur répugnoit à ſe le perſuader; bientôt je n'héſitai plus à lui rendre juſtice; foible & ſéduite ſans doute, je la plaignois dans ſes malheurs; c'eſt dans de telles obſervations inutiles, que je conſumois des journées entieres. Mon duel & ma maladie à Lyon, le cruel abandon d'Emilie, ma route à Vienne, l'enlévement de la comteſſe, & mon arrivée à Paris, tous ces événemens s'étoient ſuccédés avec tant de rapidité, j'étois tellement plongé, abîmé dans la douleur, révolté contre tout l'univers, que je n'avois pas encore eu le tems de réfléchir

ſur la bizarrerie de ma poſition.

Placé au milieu d'une multitude d'hommes, je les enviſageois avec la plus grande indifférence : je les diſtinguois à peine des marbres orgueilleux qui parent leurs jardins & leurs habitations. Je vivois iſolé, au milieu de la foule que contiennent les barrieres de cette immenſe cité ; comme Jean Jacques, je les croyois tous conſpirés pour ma perte, & qu'auroient-ils pu faire pour mon bonheur ? il ne dépendoit pas d'eux ; il étoit perdu pour moi ; il ne pouvoit m'être promis, m'être rendu. Je n'ambitionnois pas l'opulence ; j'abhorrois les honneurs & le pouvoir que les hommes recherchent & ſe diſputent avec tant d'acharnement ; le plaiſir n'étoit plus fait pour moi ; j'étois dans l'impoſſibilité de le goûter, j'en avois même

perdu le désir. Dans mon délire, au contraire, j'aurois voulu manquer du nécessaire, être malade, humilié & voir les maux dont j'étois dévoré s'augmenter. Combien de fois, dans les longues veilles de la nuit, mon cœur s'est-il resserré avec force ! Pour m'accabler encore, un violent désespoir s'emparoit de mon ame ; ma respiration oppressée ne pouvoit plus trouver de passage ; dans mon angoisse, je désirois le jour ; dès qu'il paroissoit, j'aurois voulu de nouveau me trouver enveloppé des plus épaisses ténèbres. Sans vouloir attenter à ma vie, j'en désirois la fin ; & pourquoi un mortel qui n'éprouve que des revers, désireroit-il la continuation de son existence ? La destruction de son corps est pour lui un événement heureux, en ce que ce moment

le délivre de ſes peines & des maux dont il eſt environné.

Le comte de G*** & mon ami de *** avoient ſeuls mon adreſſe. Le premier m'écrivit au long les ſuites de ſon mariage ; les parens de ſon épouſe l'avoient perſécutée, déshéritée ; & au moment qu'il arriva chez lui, elle lui auroit été ravie, s'il n'eût pu prouver qu'étant mariée, elle n'étoit plus ſous la puiſſance de ceux qui la réclamoient, mais ſous celle de ſon époux. Du reſte ces déſagrémens paſſagers n'avoient point altéré la joie de poſſéder tout ce qu'il aimoit ; ils vivoient heureux & contens. Il finiſſoit par me ſolliciter à les joindre & à paſſer avec eux une vie qu'ils tâcheroient de me rendre agréable. Je lui répondis, mais je ne pus me rendre à ſes ſollicitations ; je n'eus pu

ſupporter de rentrer dans un pays qui m'auroit ſans ceſſe rappellé un ſouvenir affreux, celui de la trahiſon & du parjure. Comment d'ailleurs, aurois-je pu voir le bonheur de Surſée, ſans lui percer le cœur ? Je réſolus d'attendre à Paris la fin de ma triſte exiſtence, & de ne m'y occuper que de ce qui pourroit diſtraire ma douleur.

Je voulus d'abord obſerver les hommes ; je n'en trouvai que deux claſſes bien diſtinctes. Les uns jouiſſant d'un ſort brillant, cherchant à s'y maintenir, écraſant du haut de la roue de fortune ceux qui tâchent d'en meſurer la hauteur. Les autres, pauvres, avilis, aimant l'honneur & ſurtout l'argent, qui ſouvent y ſupplée. Tous les états, quoique diverſifiés dans leurs formes par une prodigieuſe

quantité de nuances, me parurent ſe rapporter à ces deux principaux chefs. Bientôt ennuyé de ce ſpectacle uniforme, je voulus charmer mes oreilles dans le temple de l'harmonie; mais à peine y fus-je entré, que mon cœur me peignit Emilie; je me diſois: elle chantoit bien mieux; & déja fatigué, j'abandonnai ces lieux.

J'entendois exalter les beautés de cette capitale, mais les preſtiges de l'art qui faiſoient briller celles-ci, étoient bien inférieurs à la beauté ſimple & naturelle d'Emilie. Jamais, me diſois-je, elle n'a relevé ſon teint par ces couleurs factices & menſongeres, inventées pour maſquer les rides importunes de la vieilleſſe, & ſouvent les ravages trop fortement imprimés de l'amour. Fraîche & pure comme la roſée du matin, elle a les couleurs

de la brillante aurore. Si le hasard me présentoit une femme avec quelques-uns de ses traits, mon sang alors s'élevoit en bouillonnant dans mes veines. Je me disois, celle-là aussi seroit-elle perfide ! & ces dehors de l'innocence n'ont-ils été formés que pour entraîner dans l'abîme de trop foibles humains ? Souvent mes soupçons étoient tristement vérifiés.

C'est ainsi que je passai un peu plus d'une année, sans entretenir aucune correspondance à ***, sans avoir même envoyé l'adresse de ma demeure aux amis que j'y avois. Cependant j'en reçus une seconde lettre du comte de G***, qui me faisoit un détail charmant de son bonheur avec son aimable compagne. Il m'apprit en même tems, qu'affligé de la résolution que j'avois pris de ne plus re-

tourner à ***, & frappé du récit de mes malheurs, il avoit cru y découvrir des singularités qui demandoient des éclaircissemens, & que quoiqu'ils ne pussent m'être d'aucune utilité, cependant l'intérêt qu'il prenoit à moi, l'avoit décidé à aller passer quelques mois à ***, avec son épouse, afin de pouvoir approfondir les motifs de la conduite de Surfée & d'Emilie envers moi. Qu'y étant arrivé, il avoit trouvé Emilie mariée & sa maison presqu'inaccessible; qu'enfin, en qualité d'ancien ami de son pere, il étoit parvenu à y être introduit & à la voir. Qu'il avoit trouvé l'empreinte de la douleur marquée sur son visage, & qu'il la croyoit réellement malheureuse: qu'un jour s'étant trouvé, par hazard, seul avec elle, il lui avoit parlé de moi comme d'un ami

dont il regrettoit la perte, & qu'auſſitôt elle lui avoit demandé s'il connoiſſoit ma retraite; que lui ayant répondu qu'il ne l'ignoroit pas, & que j'y vivois malheureux, elle avoit promptement reparti: — Dites plutôt qu'il eſt coupable. Qu'alors pouſſé à bout, il avoit oſé lui dire avec la fermeté que lui inſpiroit mon malheur: — Malmore eſt innocent; dès longtems je le connois comme un homme d'honneur, & toujours je l'ai vu brave, délicat & ſenſible. Il n'a perdu que ſa gaîté & ſon cœur. Il m'a montré dernierement ſes vertus, ſon courage; il a enlevé mon épouſe, il a partagé mes dangers, il m'a aidé à échapper des mains de cruels ennemis. Je lui dois tout; nous ſommes amis de cœur, & nous en avons toute la confiance.... Ah! Dieu, répondit

Emilie, vous ſauriez donc qu'il a feint de m'aimer; que je lui dois la vie; mais qu'il ne m'a que trop appris à la déteſter.... Si je n'avois pas des preuves de ſa perfidie. — Des preuves, s'écria de G***, vous ne pouvez en avoir; j'en verrois, qu'à peine pourrois-je y croire; il vous adoroit! Oui, madame, je le vois, vous avez été ſurpriſe; mais à quoi ſerviroit un tardif répentir? Son cœur vous ſouhaite encore le bonheur dont vous l'avez privé.... Ici ils avoient été interrompus par M. de Surſée; mais cette converſation, diſoit-il, avoit ſuffi pour lui perſuader qu'Emilie avoit été trompée par de faux rapports, & par quelque noirceur dont il ſoupçonnoit Surſée; mais il avoit été trop délicat pour chercher à rendre l'époux d'Emilie odieux, en vou-

lant pénétrer cet odieux myſtere. Il m'apprit de plus, que mon ancien ami de ***, venoit de mourir.

Cette lettre porta un trait de lumiere dans mon ame. Depuis longtems je me condamnois, en trouvant Emilie coupable & infidelle ; maintenant elle fut preſque juſtifiée dans mon cœur ; je brûlois du deſir d'en ſavoir davantage, & de pouvoir lui pardonner.

Mon eſpérance ne fut pas trompée ; au bout de deux mois je reçus un paquet aſſez gros de mon unique correſpondant, du comte de G***. Je tremblois en l'ouvrant ; j'éprouvois certains preſſentimens, qui ne m'ont jamais trompé. Parmi pluſieurs lettres, j'en trouvai une, ſans adreſſe, & fermée d'un cachet de fantaiſie ; mes mains s'y porterent avidement ;

je l'ouvre; je vois l'écriture d'Emilie, que je connoiſſois trop bien pour en douter. Je tairai toutes mes réflexions, pour rapporter cette lettre en ſon entier.

Emilie de Surſée au chevalier de Malmore.

„ Daignerez-vous jetter les yeux
„ ſur les lignes tremblantes que vous
„ écrit une femme coupable. Le voile
„ eſt rompu; de tardives vérités me
„ montrent le précipice affreux où
„ mes erreurs m'ont conduit. Mal-
„ heureuſe! n'éprouve-je pas le ſort
„ que j'ai mérité? Et de quel droit
„ veux-je troubler aujourd'hui le ſeul
„ bien que je vous ai laiſſé? Mais,
„ pardonnez.... Que dis-je! par-
„ donner. Accablez-moi de votre
„ haine, de votre indignation; mé-
„ priſez une femme avilie à ſes pro-

„ pres yeux. Ah ! dans quel état
„ m'a jetté l'imprudence d'un mo-
„ ment ! Je pleure encore ſur moi-
„ même, au lieu de m'occuper des
„ maux que j'ai cauſé. Vous enver-
„ rai-je cette lettre, ſans ſuite, pour
„ ſervir de preuve à ma honte, à
„ mon trouble, & à mon déſeſpoir ?
„ Irai-je encore déchirer votre cœur
„ tendre & ſenſible ? Mais, vous
„ devez m'oublier ; vous le devez ;
„ connoiſſez ſeulement les regrets
„ dévorans d'Emilie.

„ Vous vous rappelez peut-être
„ de ce jour, où vous reçutes la
„ parole de mon pere & la mienne ;
„ promeſſe qui faiſoit alors tout mon
„ bonheur. Séparé de moi, vous par-
„ tites dès le lendemain pour Lyon.

„ Le même ſoir, on me remit un
„ paquet de votre part ; je ne crus

„ pas devoir en faire un myſtere à
„ mon pere, qui ſe glorifioit de mon
„ choix. Je l'ouvre, en ſa préſence,
„ ſans en avoir examiné le deſſus.;
„ j'y trouve un ſuperbe éventail &
„ une lettre de votre main. Avec quel-
„ le joie je recevois l'un & l'autre!
„ Hélas! elle fut courte; je reconnus
„ bientôt que cette fatale lettre ne
„ m'étoit pas deſtinée, qu'elle s'a-
„ dreſſoit à une femme déteſtée, à
„ celle-là même que je redoutois, à
„ celle qui vous aimoit, à cette cou-
„ ſine enfin à laquelle vous futes
„ autrefois deſtiné. Ainſi cet amant
„ ſi tendre, cet homme idolâtré par
„ mon cœur, qui vient de me jurer
„ un éternel attachement, vôle, en
„ me quittant, porter le même hom-
„ mage à une rivale, & m'y ſacrifie
„ lâchement. Quelle autre réflexion

„ vouliez-vous que cette lettre me
„ fît faire ? Mon pere vit mon effroi ;
„ il lut auſſi ; il ne pouvoit en croire
„ ſes yeux. Le lendemain nous ap-
„ primes votre départ, ſans que vous
„ euſſiez même daigné nous en inſ-
„ truire ; ce n'étoit qu'ainſi que nous
„ pouvions en juger.

„ Je reconnus, dans ce moment
„ là, tout l'attachement de mon pere
„ pour vous ; il auroit encore déſiré
„ que vous euſſiez pû vous juſtifier ;
„ mais vous-même, votre ſilence,
„ & les apparences qui vous accu-
„ ſoient, nous en avoient ôté l'eſ-
„ poir. Votre abſence fut longue ;
„ je ne reçus aucune lettre de votre
„ part ; mes jours ſe conſumoient
„ dans les larmes qu'un pere cher-
„ choit vainement à ſécher. Ma cou-
„ ſine, ma rivale, vint enfin me

» voir dans ma retraite ; je lui avois
» renvoyé votre préſent & votre
» lettre ; elle s'en pâra dans ſa viſite,
» ſans doute pour jouir de ma foi-
» bleſſe, pour augmenter ſon triom-
» phe, & pour inſulter à mes maux.
» On parla de vous ; ſes yeux bril-
» loient de la joie qu'inſpire l'humi-
» liation d'une rivale ; elle oſa mê-
» me ajouter des particularités ſur
» votre ſéjour à Lyon, & ſur ce qui
» s'étoit paſſé dans notre maiſon le
» dernier jour que vous y futes ; ce
» qui me fit croire, ſans en douter,
» que vous aviez enſemble une cor-
» reſpondance ordinaire. Deux jours
» après, je reçus deux des lettres que
» je vous avois écrit ; elles étoient
» accompagnées de ces mots, d'une
» main inconnue : *La perſonne à la-*
» *quelle un ingrat a ſacrifié vos lettres*,

„ de vos lettres, & il m'assura que
„ vous aviez relâché nos promesses.
„ J'en éprouvai une révolution si
„ terrible, que je tombai malade
„ tout-à-coup; on me mit au lit;
„ une fievre brûlante me dévoroit;
„ je vous écrivis, à l'insçu de mon
„ pere; je ne reçus aucune réponse
„ de votre part; la même nuit, j'es-
„ suyai un accès terrible, accompa-
„ gné de momens de délire; j'en-
„ tendis très-bien cependant le bruit
„ de votre voiture; je me levai subi-
„ tement; je courus à la fenêtre;
„ je crus voir deux hommes dans
„ le jardin, & mon cœur m'annonça
„ Malmore; alors n'écoutant plus
„ ni raison ni décence, j'ordonnai
„ impérieusement de vous suivre &
„ de vous interroger. On m'obéit;
„ mais on ne le fit pas avec cette

promptitude

„ promptitude néceſſaire pour vous
„ atteindre ; j'entendis le lugubre
„ bruit d'une chaiſe qui rouloit, &
„ je me dis triſtement : il me fuit ;
„ il fuit ſon amante ; ô ami infor-
„ tuné ! tu la chercheras peut-être,
„ lorſqu'elle n'exiſtera plus pour toi.
„ Le jour me retrouva un peu plus
„ tranquille ; inſenſiblement je repris
„ mes forces ; bientôt, ſoutenue par
„ mon pere, je m'habituai à vous
„ déteſter, comme traître & parjure.
„ Une année après, n'ayant plus
„ entendu parler de vous, mon pere
„ ſollicita mon établiſſement ; tout
„ engagement m'étoit en horreur ;
„ mais je m'étois faite une loi de
„ l'obéiſſance ; &, quoiqu'avec répu-
„ gnance, j'obéis. Tous les hommes
„ m'étoient également indifférens ;
„ je me confiai dans le choix de

„ mon pere ; bientôt le plus indiſſo-
„ luble lien m'unit à M. de Surſée.
„ Malmore ! vous êtiez toujours
„ coupable à mes yeux ; j'ignorois
„ même votre ſort, lorſque le comte
„ de G***, que j'avois vu dans des
„ tems plus heureux, m'amena ſon
„ aimable épouſe ; un jour, il pro-
„ nonça votre nom ; je ſentis, dans
„ ce moment, ranimer dans mon
„ cœur un feu trop mal éteint. Il
„ s'en apperçut ; il fit alors votre
„ éloge d'un ton ſi vrai, il entreprit
„ votre juſtification d'une maniere
„ ſi touchante ; il plaignit vos mal-
„ heurs avec tant de ſenſibilité, qu'il
„ détruiſit le repos que je commen-
„ çois à goûter. Dès le même jour,
„ je vis ma couſine ; mes ſanglots
„ m'étouffoient ; je lui ouvris mon
„ cœur. Mais à peine eut-elle appris

» la cauſe de mes chagrins, que,
» proſternée à mes pieds, mêlant ſes
» larmes aux miennes, elle proteſta
» qu'elle ne quitteroit pas mes ge-
» noux, que je ne lui eus pardonné
» les crimes qu'elle vouloit m'avouer.
» C'eſt moi ſeule, me dit-elle, que
» vous devez accabler de votre in-
» dignation. J'ai reçu, par erreur,
» une lettre que Malmore vous adreſ-
» ſoit, la veille de ſon départ; je
» l'ai ſupprimée. Je fus complice de
» Surſée; je vous trompois avec lui:
» inſtruit du contenu de votre let-
» tre, il partit pour Lyon, dans le
» deſſein d'inſulter votre amant, en
» calomniant Emilie; je lui remis
» alors de votre écriture, pour le
» tromper. Malmore fut bleſſé, en
» défendant votre honneur; pen-
» dant ſa maladie, de Surſée ſurprit

» ner encore une larme à mon ſort,
» & pardonner à ton Emilie ! Tu as
» vu mon ame toute entiere ; je t'ai
» dû ces aveux ; mais, je t'en con-
» jure, au nom de l'attachement
» malheureux qui nous lioit, ne
» m'accables pas de reproches, ne
» changes pas mes larmes en déſeſ-
» poir. Si jamais le hazard te ramene
» en ces lieux, j'oſe encore te défen-
» dre de chercher à me voir, à me
» parler ; ménages mon époux ; reſ-
» pecte mes liens : quoi qu'ils ayent
» été formés ſous de funeſtes auſpi-
» ces, ils ſont également reſpecta-
» bles & ſacrés. M. le comte de G***
» te fera tenir cette lettre, & me
» remettra ta réponſe ; mais qu'elle
» contienne les dernieres lignes que
» je puiſſe recevoir d'une main trop
» chere..... Tu connois ce que

„ l'honneur, la vertu exigent; il eſt
„ inutile de t'en rapeller; mon cœur
„ ſe repoſe... Adieu pour jamais....
„ accorde quelque pitié à la malheu-
„ reuſe

EMILIE.

Voici la réponſe que je fis à ma trop malheureuſe amante.

Le chevalier de Malmore à Emilie de Surſée.

„ Vous, Emilie! demander un pardon.... C'eſt moi qui dois l'implorer; au contraire, de votre cœur généreux; moi, premiere cauſe de vos malheurs! Ah! ſi jamais tu n'eûs connu mon cœur; ſi je ne t'avois jamais avoué l'amour qui le rempliſſoit, tu ſerois heureuſe encore. Mais n'accuſons que le deſtin, des événe-

mens qui abrégent triſtement notre vie. Il a ſéparé deux êtres unis par la vertu ; tu reſtas pure comme elle. Quelques tems, je pus douter de tes ſentimens généreux ; je fus ſéduit, comme toi, par des apparences trompeuſes. Le croiras-tu cependant ? mon ame eſt plus tranquille : il y a une heure encore, je déteſtois mon exiſtence, maintenant je commence à la ſupporter. Tu m'as aimé, tu m'aimes, Emilie : cela ſuffit, pour adoucir mes douleurs. Oui, je t'obéirai ; mes derniers inſtans s'écouleront loin de toi ; je ne t'écrirai plus ; je ne recevrai plus de ces caracteres qui tranſportoient mon cœur ; mais, à chaque inſtant, je dirai : Emilie m'aima ; il exiſte un cœur généreux, magnanime, que les artifices des hommes ne pourront me ravir. Oh ! que cette idée déjà m'é-

norgueillit. Et toi, dont l'ame belle & noble poſſéde ces vertus qui briſent le malheur, & cette fermeté qui en émouſſe les coups, puiſſes-tu être heureuſe encore ! Que jamais ton époux n'apprenne que tu connois ſes torts ! il fut aveuglé par l'amour ; à ce titre, pardonne.... Adieu, mon Emilie ! il fut un tems où nous trouvions dans nos cœurs d'autres conſolations ; mais tout a changé, que le cœur de ton fidele ami ".

Le chevalier de MALMORE.

J'envoyai cette lettre au comte de G***, pour qu'il la remit à Emilie. Dès lors, plus calme, plus ſerein, je commençai à prendre part aux amuſemens de la capitale, mais en conſervant toujours ce fond de triſ-

teſſe, qui me ſuivra juſqu'au tombeau.

Le comte de G*** m'écrivoit aſſez ſouvent : un jour, je reçus une lettre fermée d'un cachet noir; je l'ouvre avec inquiétude; je reconnois la main de la comteſſe ; bientôt j'apprends que c'eſt une épouſe plongée dans le deuil qui m'écrit. Cette lettre m'apprenoit que le comte de G*** venoit d'expirer, d'une mort violente, après deux heures d'affreuſes convulſions, non ſans laiſſer ſoupçonner une vengeance éloignée. La jeune comteſſe, qu'une incommodité avoit empêché de dîner ce jour-là, n'avoit éprouvé d'autres maux que la perte d'un époux adoré. Je lui répondis avec toute l'amertume de la douleur que me cauſoit la déplorable mort de mon ami ; & je donnai à ſa veuve toutes les

consolations dont elle étoit susceptible.

Telle a été la triste destinée du comte de G***, & les suites funestes de son enlévement.

Quoique la lettre d'Emilie eût adouci mes préventions contre les femmes, je ne cherchai pas à m'attacher. Une image chérie occupoit mon cœur; & la vue de toute autre personne foiblissoit contr'elle; cependant je fréquentois les spectacles, je courrois les assemblées, quelquefois même le nuage de la mélancolie, qui me couvroit ordinairement, se dissipoit, pour faire place à quelques momens de plaisir. J'étois dans cet état que peint si bien *J. Jaques*, dans ses promenades solitaires, dans cette inertie, où n'ayant plus rien à craindre ni à desirer, l'on s'apperçoit mê-

me de ſon exiſtence, avec peine ; où tout autre ſentiment étant éteint, l'on n'a plus que la réminiſcence du paſſé, pour s'en abreuver, & que la perſpective d'un avenir monotone.

Dans ces momens où, ſéparé du monde, l'on s'entretient néceſſairement avec ſoi-même, j'examinois de ſang froid la ſingularité de ma deſtinée. Je voyois mes peres, mon frere, & moi-même, perſécutés par une fatalité qui ne ſe laſſoit point de nous pourſuivre. Mon ami, mon amante, étoient victimes du malheur qui s'attachoit à mes pas, & que je ſemblois communiquer aux perſonnes même qui m'étoient les plus cheres. Dès là je formai le projet inſenſé de n'avoir plus d'amis, pour n'envelopper perſonne dans mes diſgraces. Et quelle eſt l'ame qui formoit ce pro-

jet ? le cœur le plus expanſif & le plus ſenſible, l'ami des hommes & du bonheur. C'eſt ainſi que, flottant dans mes réflexions incertaines, je faiſois, un jour, des projets, que le lendemain voyoit toujours détruire. Pénétré enfin de l'inſuffiſance de l'homme, & de la foibleſſe de ſon jugement, j'appris à me défier de tout ce qui ne m'étoit pas confirmé par la plus entiere expérience ; & moins décidé par la gloire de ſe former un ſyſtême particulier, que par les malheurs imprévus, qui juſqu'ici avoient accablé mon ame, je réſolus de ne marcher qu'à tâtons, dans la route de la vie, pour en éviter les écueils, d'examiner avec ſcrupule, de peſer avec attention, mais ſur-tout de ne jamais juger de rien, que frappé par une perſuaſion intime, & par l'évidence de la ſeule vérité.

Dans ce tems, un homme célebre paroiſſoit ſur la ſcène. Le myſtere de ſa naiſſance, la ſingularité de ſa conduite, ſes richeſſes intariſſables, ſa généroſité, ſes vues, extérieurement bienfaiſantes pour le bonheur du genre humain, lui avoient donné une réputation prodigieuſe. Il s'appelloit Caglioſtro; je l'avois connu à Strasbourg, où il étoit preſque adoré, & où il avoit eu l'heureux hazard d'opérer quelques cures. J'avois maintenant le loiſir de chercher à déviner cet homme ſingulier; & aidé des notions que j'avois déjà ſur ſon compte, cela ne me fut pas difficile. Un front d'airain, une tête exaltée, quelques remedes très-violens, une naiſſance trop obſcure pour être citée, étoient les ſeuls titres ſur leſquels repoſoit ſa réputation. Sa for-

tune l'étoit ſur ſa ſecrette induſtrie, & ſur la reconnoiſſance des gens riches, qui l'accabloient de préſens. Ce fut alors auſſi, monſieur, que j'eus le bonheur de vous connoître, & de vous être de quelqu'utilité, en vous défendant contre les pieges adroits qu'il tendoit à votre confiance. Votre or, vos diamans, auroient paſſé dans ſes mains; les vôtres reſtoient vides de l'opulence que ſon alchimie vous promettoit. Vous ſavez que peu de jours après, il fut mis à la Baſtille, pour un délit indirect. Quant à vous, monſieur, je ne vous le célerai pas, mon ſyſtême de défiance me fit négliger votre liaiſon, tandis que vous paroiſſiez rechercher la mienne; je ne voulus pas même vous faire connoître mon nom ni ma demeure; j'étois ſatisfait d'avoir pu vous ſervir.

Cependant malgré les ſecrets admirables de ce ſublime charlatan, j'étois devenu malade, avec d'autant plus de danger, que les médecins ignoroient la nature de mon mal. J'éprouvois des angoiſſes inexprimables, une apathie perpétuelle. La contraction involontaire de toutes mes fibres, m'occaſionnoit un frémiſſement douloureux. Un dégoût univerſel, des palpitations momentanées, mais violentes, m'annonçoient une machine dont la ruine approchoit; une conſomption inſenſible minoit ſourdement ma ſanté, & j'étois tourmenté par cette maladie, que Rouſſeau appelloit celle des gens heureux, *les vapeurs*. Qu'il me permette ici de n'être pas de ſon avis! car aſſurément j'étois très-malheureux. Je crois que, pertinemment,

je puis apprécier la nature des maux qui affiégent l'humanité, moi qui, dans tous les genres, ai ſouffert, en peu de tems, toutes les ſenſations douloureuſes qui peuvent l'affliger. Cependant j'oſe aſſurer que cette derniere maladie eſt une des plus cruelles que j'aye jamais ſouffert. Je n'ai aucune eſpérance d'en voir le terme; le tems l'augmente; mon eſprit, mon corps, ſouffrent également, ſans qu'aucun inſtant heureux m'en dédommage. Ce fut dans un de ces momens, que le paſſé, dans toute ſa force, ſe retraçant à mon eſprit, que la tête courbée ſous le poids de l'affliction, qu'en proie aux penſées les plus douloureuſes, que ne voyant entre moi & la mort qu'un eſpace long & affreux, j'éprouvai la tentation de me délivrer du fardeau de

mon accablante exiſtence. J'avois reçu le préſent de la vie, ne pouvois-je pas rendre un don qui m'étoit devenu ſi funeſte ? Mais irai-je donner aux hommes un exemple & un ſpectacle dangereux ! Ne ſerois-je pas foible ſeulement, en abrégeant des jours que le ciel m'a donné dans ſa colere, il eſt vrai, mais qu'il m'a impoſé la tâche de remplir ? N'y a-t-il pas plus de vrai courage à ſe roidir contre le ſort, & à vivre malgré mes maux ? J'avoue qu'il me fallut des efforts pour me rendre à ces dernieres raiſons ; il m'étoit affreux de me conſerver dans cet état malheureux, tandis que je pouvois m'en affranchir.

Mes combats intérieurs ne diminuoient point ma ſombre mélancolie. La capitale de la France ne m'of-

froit rien qui pût m'y retenir. L'on étoit dans le commencement de l'été ; toujours je déteſtai les villes, & j'aimai les campagnes ; bientôt je me décidai à quitter Paris, pour une vie errante, juſqu'à-ce que j'eus trouvé un hameau iſolé, ſolitaire, enfoncé dans les forêts, propre à y fixer ma retraite. J'allois exécuter ce projet, lorſque j'en fus détourné par la néceſſité d'en exécuter un autre plus important.

J'avois fait à Paris & ailleurs d'inutiles recherches, pour découvrir ce qu'étoit devenu mon frere, duquel je n'avois reçu aucune nouvelle depuis ſon embarquement pour l'Amérique. Son régiment étant de retour en Europe, j'avois écrit au colonel pour apprendre ſon ſort, & il m'avoit répondu vaguement que je ne

devois plus eſpérer de le revoir, & que probablement il avoit été tué par les Anglois, ou pris par les Sauvages, dans une affaire où avoit donné une partie de ſon régiment. Que ce jour là il avoit été du nombre des tués ou des égarés, & que, depuis lors, on ne ſavoit pas ce qu'il étoit devenu. Ainſi il étoit bien loin de me vouloir apprendre la vérité, & moi de l'apprendre par ſon moyen. Ne doutant plus, d'après cette lettre, & vu l'inutilité de mes recherches, que mon frere n'eût été tué, je ne penſois à lui que pour le regretter; lorſqu'au moment de quitter Paris, je reçus un paquet de madame la comteſſe, veuve du comte de G***. Ce paquet renfermoit deux lettres de mon frere, dont l'une étoit datée depuis près de trois ans, c'étoit

celle qu'il m'avoit écrit de Rochefort; & l'autre d'environ deux ans, écrite du château de Ham. Celle-ci contenoit, outre le détail de ſes malheurs & de ſa détention, pour près de cent mille livres en lettres de change, ſur des banquiers de Genes. Madame la comteſſe me marquoit, qu'elle avoit eu le bonheur de trouver ces lettres, qui étoient depuis longtems au rebut dans les bureaux; & que perſonne qu'elle-même ne ſachant mon adreſſe, on n'avoit pu juſqu'alors me les faire parvenir.

Il faut connoître le tendre attachement qui me lie à mon frere, pour bien juger des tranſports que ſes nouvelles me cauſerent; & s'ils n'avoient pas été tempérés par la crainte qu'il ne fut mort dans ce long intervalle, ou qu'il ne me fut impoſſible de le

délivrer, je crois que ſes lettres m'auroient procuré autant de plaiſir que mes propres malheurs m'avoient cauſés de peine. Je les relus pluſieurs fois; & après les avoir bien examinées, je me recueillis, pour me décider au parti que je devois prendre dans cette circonſtance délicate. Je connoiſſois l'eſprit du bureau des miniſtres, auxquels j'avois eu le bonheur de rendre quelques ſervices, ſans doute oubliés; je craignis qu'en eſſayant auprès d'eux des démarches, pour juſtifier & pour obtenir la liberté de mon frere, il n'en fut plus reſſerré, que moi-même je ne fus privé de la mienne, ou au moins épié & ſuivi; je réſolus donc de tenter un autre moyen avant celui-ci, vu qu'il ſeroit toujours aſſez tôt de le mettre en uſage, ſi celui que je projettois, ne réuſſiſſoit pas.

Je commençai par écrire à Gênes, où j'envoyai mes lettres de change, avec l'ordre de me faire parvenir un égal par contre en billets, mais payables au porteur par des banquiers de Metz & de Luxembourg, que je faisois prévenir à ce sujet. En attendant j'écrivis un long mémoire, adressé au ministre, où je rassemblois toutes les preuves que je pouvois alléguer pour la justification de mon frere; l'ayant fermé & cacheté, je le remis tel en dépôt, à un grand seigneur, qui m'honoroit de son amitié. Je le priai, au cas que je ne revins pas dans trois mois, reclamer ce paquet, de l'ouvrir & d'en faire l'usage auquel il étoit destiné, & même s'il vouloit me rendre un service essentiel, de l'appuyer de tout son crédit. Il daigna me le promettre.

Pendant cet intervalle, je reçus mes papiers de Gênes ; mais au lieu d'environ trente mille écus que j'attendois, je ne reçus que vingt mille livres, vu que la plus grande partie de mes lettres-de-change étoient sur un banquier qui avoit manqué depuis plus de deux ans. Ce revers m'inquiéta fort peu, j'y fis à peine attention ; je n'étois occupé que de l'espérance de délivrer mon frere. J'avois fait connoissance de deux officiers réformés, qui étoient venus à Paris pour solliciter des places. Je les invitai à souper avec moi ; puis après le repas, je leur demandai s'ils étoient d'humeur de me rendre un service important ; que je les prévenois d'avance, qu'il les exposeroit, peut-être; que c'étoit du reste, une entreprise digne d'eux, puisqu'il s'agissoit de

rompre

rompre les fers d'un officier comme eux, mal traité par l'adminiſtration. A ce mot, ils me jurerent à l'envi, que je pouvois compter ſur eux juſques à leur mort, & que loin de craindre le danger, ils le braveroient avec joie pour m'être utiles. Alors je leur lus les lettres de mon frere; elles redoublerent leur zèle & leur courage; nous réſolûmes de partir dès le lendemain, chacun par une route différente; qu'ils ſeroient à cheval, que je prendrois ma chaiſe avec mon ſeul Antoine, & ſur-tout que nous emporterions des maſques & des habits. Notre rendez-vous étoit dans une ville, à ſix lieues de Ham; nous feignîmes de nous y trouver raſſemblés par haſard; je les y laiſſai, avec ordre de m'attendre. Quant à moi, endoſſant un méchant habit, portant

un paquet ſous le bras & un violon en écharpe, j'allai droit au château de Ham, où je fus d'abord arrêté par le premier ſentinelle. J'en obtins cependant l'entrée, au moyen d'un air que je raclai ſur mon violon & dont je charmai ſes oreilles, en l'aſſurant que je me diſpoſois à en faire autant à ſon commandant. J'eus en effet l'honneur de faire de la muſique par devant monſieur le gouverneur; je m'accompagnois de la voix la plus aigre, & je ne m'en tirois point mal, car bientôt tous les domeſtiques du château, & même quelques invalides déſœuvrés, ſe groupperent pour m'entendre, ſur la porte du gouverneur. Je ne reſſemblois pas mal à Blondel, & je crois effectivement que c'eſt cette piece qui m'avoit donné l'idée de ce déguiſement.

Ma musique me valut quinze sols, que l'état major m'accorda généreusement; & pour ne pas déroger à l'état que je venois d'embrasser, j'allai sur-le-champ les boire, à la taverne des soldats. J'y étois depuis deux heures, & contrefaisant l'yvrogne, déja je renversois les pintes à bierre, & commençois à jurer, tantôt en françois, tantôt en allemand, & à dire que je voulois aller faire musique sous les fenêtres des prisonniers. Une vieille femme qui se trouvoit à la taverne dès mon arrivée, m'ayant entendu prononcer quelques mots allemands, me répondit en cette langue, que les prisonniers n'avoient pas tous des fenêtres, & bientôt elle commença à me questionner sur ma patrie; comment il pouvoit se faire que je connus sa langue; que pour elle, elle

étoit de la Souabe, & qu'elle étoit la femme d'un invalide de cette garnison, &c. &c.

Ce fut ici une heureuse découverte; je connoissois son pays, je me donnai pour être un de ses compatriotes, & notre connoissance fut bientôt faite & cimentée avec un bon verre d'eau-de-vie, qui augmenta encore son babil. Comme nous parlions une langue étrangere, & qui n'étoit pas connue de ceux qui nous écoutoient, je fus bientôt, tant au moyen de la lettre de mon frere, que de ce que me disoit la bonne vieille, au fait de la disposition du château; & j'eus lieu d'être persuadé que mon frere y étoit encore. Je m'informai même du nombre & des postes des sentinelles, tant de jour que de nuit, & je quittai le château, très-content

des lumieres que j'y avois acquises. J'allai coucher à deux lieues de là, dans un village situé à côté de la riviere bourbeuse, qui baigne les murs du fort. Là je payai mon écot, comme je l'avois fait à Ham, c'est-à-dire, avec mon violon. C'étoit une ressource inépuisable, & il fut tellement goûté, que l'aubergiste me sollicita soit d'y rester, soit d'y revenir dans huit jours, afin de pouvoir animer la fête de village qui devoit alors s'y donner. J'acceptai sa proposition, & même je lui promis de lui amener deux camarades qui étoient dans la ville voisine; mais comme j'avois encore le tems de les aller chercher, je voulus un jour aider mon hôte dans une partie de pêche qu'il méditoit. Nous plaçâmes nos filets sous les murs du château, que

j'eus occaſion d'examiner & même de meſurer à mon gré. Nous prîmes abondamment des poiſſons, & déja mon aubergiſte m'admiroit comme un homme unique, lorſque je lui dis, que s'il vouloit m'en croire, nous en prendrions bien davantage encore avec certain inſtrument que je connoiſſois, & dont il n'avoit aucune idée. Il me ſollicita beaucoup de lui en apprendre la forme & l'uſage; je lui promis de lui en fabriquer un à la ville, & de le lui rapporter dans trois jours, en lui amenant mes compagnons menétriers. De ce pas j'allai les rejoindre; nous nous occupâmes pendant deux jours à faire deux échelles de corde, chacune de ſoixante pieds de longueur, garnies de fort crochets de fer, qui cloués & attachés dans les extrémités, devoient

ſervir à les aſſujettir où qu'on voulut les jetter. Après avoir mis ces cordes & nos maſques dans des ſacs, nous nous rendîmes à notre auberge de village ; le maître étoit abſent, je dis à ſa femme, avec myſtere, que je voulois, avec mes camarades, employer cette nuit à aller prendre du poiſſon avec l'inſtrument en queſtion ; mais que comme il étoit défendu de s'en ſervir, perſonne ne devoit être inſtruit de notre occupation. Cette femme entra avidement dans mes raiſons ; & m'ayant fait donner deux très-forts & très-longs madriers, que je dis m'être néceſſaires, nous partîmes, accompagnés encore d'Antoine, & tous embarqués ſur une petite nacelle, qui nous conduiſit au pied de la tour du château. Déja nous étions maſqués & armés, de ſorte

qu'arrivés dans l'endroit que j'avois reconnu, nous ne perdîmes pas de tems, & jettant l'extrêmité de l'une de nos échelles à l'uniſſon du parapet du rempart, nous l'y accrochâmes au moyen des pattes de fer qui y étoient attachées; auſſi-tôt après nous y montâmes, ſans être entendus du ſentinelle, qui de même ne pouvoit nous appercevoir. Nous devions enſuite jetter & accrocher l'autre de nos échelles aux crenaux de la tour, mais nous craignîmes un ſentinelle peu éloigné de nous, qui nous auroit ſûrement découvert lorſque nous aurions préparé cette ſeconde opération. En effet, nous le vîmes bientôt s'avancer de notre côté, lorſqu'à peine nous avions monté la premiere échelle. La nuit étoit fort noire, il ne nous apperçut pas; d'ail-

leurs, nous avions pris la précaution de nous cacher derriere des arbres. Lorſqu'il fut parvenu vis-à-vis de moi, je lui ſautai au collet, en lui mettant mon mouchoir ſur la bouche pour l'empêcher de crier. Mes camarades approcherent à l'inſtant, ſe ſaiſirent de ſes armes, & après lui avoir montré un poignard, prêt à le tranſpercer au premier cri qu'il eſſayeroit de faire, je le laiſſai en garde à mes amis; puis crochant notre ſeconde échelle, j'eus le bonheur de délivrer mon pauvre frere de la triſte priſon dans laquelle il gémiſſoit depuis ſi longtems. Au lieu de revenir à notre village, nous allâmes dans un autre, où des chevaux nous attendoient, & depuis lequel mes deux amis reprirent au plus vîte la route de Paris, pendant que je gagnois Luxembourg

avec mon frere. Là nous osâmes enfin respirer en liberté, & sentir le bonheur de nous revoir après tant de traverses & une séparation de dix ans. Je réalisai mes billets au porteur, & mon frere y vendit quelques-uns de ses diamans ; mais il s'apperçut avec chagrin, qu'il en avoit oublié une partie dans sa toun. Ce mal étant irréparable, il fallut bien s'en consoler.

Luxembourg ne nous convenoit pas pour y faire notre séjour ordinaire, nous craignions d'ailleurs d'y être inquiétés, & nous nous occupâmes du plan de vie que nous suivrions pour l'avenir. Il nous en coûtoit sans doute beaucoup de nous séparer, mais comme il n'y avoit guères que le séjour de *** qui convint à mon frere, & que je ne pouvois absolument pas y retourner encore,

je l'engageai moi-même à s'y rendre, afin que la tranquillité & l'air sain de ces contrées pussent rétablir sa débile santé. Je lui promis même d'aller l'y joindre, pourvu que ce ne fut pas à C***, ni dans ses environs; puis l'ayant accompagné jusqu'à Kehl, je le quittai, pour aller prendre les eaux de Spa; il y avoit longtems que les médecins les avoient prescrites à mes maux.

L'affluence y étoit prodigieuse. Des grands seigneurs de tous pays, des femmes, des malades, des joueurs, des dupes & des escrocs, tout y étoit confondu pêle-mêle. Le voyage, peut-être l'influence des eaux & surtout la satisfaction que je ressentois d'avoir sauvé mon frere, rendirent mon ame un peu plus tranquille; mes forces commencerent à se rétablir;

mes douleurs & mes inquiétudes étoient moins vives; mon état, en un mot, devint plus ſupportable, lorſque de nouvelles aventures ſe préparoient pour moi.

Dans une de mes promenades du ſoir, je rencontrai à l'entrée de Spa, une voiture qui y arrivoit. Les traits d'une perſonne que j'y diſtinguai, ſa taille & l'enſemble de ſa figure, me firent ſoupçonner que c'étoit de Surſée : il eſt vrai que je ne l'avois apperçu que rapidement & dans l'obſcurité, de ſorte que je n'en pus juger que très-imparfaitement. J'avois frémi à ſa vue, & cependant ce ne pouvoit être que l'effet de mon imagination frappée par un objet reſſemblant. Cette idée ne laiſſa pas que de m'occuper toute la nuit ſuivante; le lendemain je me levai, perſuadé que

M. de Surfée étoit arrivé. J'envoyai mon domeſtique à la découverte; il me rapporta que perſonne n'étoit arrivé aux eaux ſous ce nom. Après dîner j'allai, ſelon ma coutume, ſacrifier au démon du jeu, dans le ſallon où il a obtenu le privilége d'être exclusivement adoré.

Mon offrande étoit ſur ſon autel, lorſqu'un étranger apporta la ſienne. C'étoit effectivement de Surfée qui, portant le nom d'une terre, n'avoit pu être découvert par mon domeſtique. Ce ne fut ni pour moi, ni pour lui une ſurpriſe agréable. Je voyois le perfide qui m'avoit rendu malheureux, celui auquel je devois percer le ſein, & cependant ma parole donnée à Emilie, me défendoit toute inſulte. Quant à lui, il rencontroit un homme outragé, duquel il avoit tout

à redouter, & qui sans doute préparoit déja sa vengeance; il me prévint. Dans mon premier mouvement, je lui tournai le dos avec un geste de mépris, mais sans ajouter quoique ce soit qui pût faire connoître à l'assemblée la cause de mon trouble. J'allois même sortir du sallon, lorsque de Surfée s'approchant de moi, me dit à voix basse : monsieur de Malmore veut sans doute se battre encore; je lui laisse le choix des armes, du lieu & du moment. — A cette heure même, lui répondis-je d'une voix altérée, au pistolet & dans le lieu le plus prochain. Chacun de nous alla chercher ses armes, & se rendit avec son domestique, à l'entrée du bourg.

Je l'avoue; quoiqu'il me fut très-indifférent de perdre une vie usée

par le malheur, quoique j'euſſe à combattre un homme déteſtable, & qu'un cœur auſſi ulcéré que le mien dût aſpirer une douce vengeance, cependant j'allois à regret verſer du ſang de propos délibéré, de ſang froid, avec l'arme dont ſe ſert l'aſſaſſin qui, dans le coin d'un bois, immole ſa victime. Je ne fus jamais lâche, je mépriſois la vie, mais je ſentois dans le fond de mon cœur, une voix qui me crioit d'arrêter; je ne trouvois dans l'action que nous allions commettre, ni valeur, ni grandeur d'ame, ni vertu, mais ſeulement la rage des bêtes féroces, qui ſe déchirent pour s'abreuver du ſang des plus foibles ou des plus maladroits. Ce ſentiment d'humanité étoit conforme à mon caractere, mais un autre motif donnoit plus de force

encore à ma répugnance. Si j'étois tué, Emilie auroit donné des larmes à ma perte, j'aurois augmenté la haine qu'elle portoit à son perfide époux, elle eût été plus malheureuse. Si j'étois vainqueur, devoit-elle jamais revoir le meurtrier de son mari ? Je connoissois trop bien son caractere pour pouvoir en douter ; d'ailleurs, j'allois enfreindre l'ordre qu'elle m'avoit donné, & la promesse solemnelle que je lui avois fait de ne jamais chercher sa vengeance ; & n'avois-je pas lieu de croire qu'on lui persuaderoit que j'avois été l'agresseur ?

Telle est cependant la contradiction qui existe entre la vertu que notre cœur avoue, & les préjugés dans lesquels le monde fait consister l'honneur. Il me falloit manquer à l'une ou aux autres. Et combien

d'hommes, placés dans cette position délicate, ont sacrifié leur propre estime pour encenser à ces mêmes préjugés, & ont préféré de s'avilir par leur courage, à s'élever à leurs propres yeux, par la prudence qui sait se modérer. Je l'avoue, je suivis l'exemple de la multitude, & c'est ainsi que la crainte d'une fausse honte & qu'un mépriſable orgueil nous font préférer l'apparence de l'honneur à sa réalité. J'allai donc porter la mort ou la recevoir; nous devions tirer en même tems & à douze pas de distance. Son coup se perdit dans les airs, le mien fut plus malheureux; je vis de Surſée tomber sur ses genoux. Je fus toujours doux & humain; je ne m'étois battu contre Surſée, que parce qu'il m'y avoit forcé, & je ne pus réſiſter à l'envie de le ſe-

courir ; je pris cependant la précaution de jetter au loin le piſtolet chargé qui me reſtoit encore, & je courus à lui ; ſon ſang commençoit à ruiſſeler de ſa cuiſſe tranſpercée. Dans cet état, je ne vis plus en lui qu'un ennemi vaincu & bleſſé, auquel on doit des ſecours. Ma main alloit le ſoutenir, dans le tems que la ſienne étoit encore animée de toute la fureur dont ſon ame atroce étoit capable. Celle qu'il avoit libre encore, tenoit ſon dernier piſtolet, & tout en ſe livrant à mes ſoins & à ceux de nos domeſtiques, il me l'appuyoit ſur la poitrine. Antoine s'en apperçut ; craignant le coup, il me ſaiſit au corps, & me fit faire un mouvement, bienheureux ſans doute, puiſqu'au même moment ſon piſtolet partit ; cependant le coup m'atteignit à l'épaule ;

mais ſans la préſence d'eſprit de mon domeſtique, infailliblement j'aurois été tué. Que l'on ſe forme maintenant une idée du caractere de M. de Surſée ! Ce n'eſt pas ici une aventure épiſodique, que j'invente pour rendre mon hiſtoire intéreſſante & de Surſée odieux. Tout Spa, les étrangers qui s'y trouvoient en grand nombre, & les voiſins de ces lieux, ont été inſtruits de ce fait horrible, que l'on n'a pu céler, & dont le ſouvenir n'eſt pas encore effacé. De Surſée fut même obligé de ſe dérober à l'indignation publique, en ſe faiſant tranſporter ſur-le-champ & malgré ſa bleſſure, juſques ſur les terres de France, & dès là chez lui, quelques ſemaines après.

Ma plaie étoit dangereuſe, & cependant j'en fus plutôt guéri que je

n'avois osé me le promettre ; après quoi je quittai Spa. J'avois du reste été assez insensible à ce dernier accident ; j'étois si accoutumé aux revers, que je m'étois envisagé comme absolument destiné à en essuyer ; je n'en attribuois plus la faute aux autres ; je ne m'en prenois qu'à ma propre fatalité. Quelquefois encore l'image d'Emilie se présentoit devant moi ; je croyois la voir, lui parler ; & cette illusion faisoit mon plus doux plaisir. Le reste de mes journées, la tête constamment courbée vers la terre, je ne pensois qu'à l'heureux moment qui pourroit m'y ensevelir. J'étois de nouveau à Paris, mais comme dans le fond d'un désert ; je n'avois plus d'amis ; mon cœur s'étoit fermé à cette douce chimere ; il ne me restoit que mon frere ; nous nous écri-

vions ſouvent. Il m'annonça ſon mariage : un inſtant de bonheur lui avoit fait oublier un ſiecle de maux ; il ne prévoyoit gueres ceux dont il portoit déjà alors le germe dans ſon ſein. Quelquefois il me parloit d'Emilie dans ſes lettres, il me la peignoit vivante, dans la retraite, dévorée de regrets, cherchant inutilement à vaincre ſon attachement pour moi, & ſon averſion pour ſon époux qui, ayant rompu tous les freins de ſa politique, montroit tous les jours davantage ſes défauts & ſes vices. Emilie quelquefois s'informoit de mon ſort, & toujours ſes beaux yeux ſe mouilloient de ſes larmes ; mais fidelle à ſon devoir & à ſa parole, elle ne m'écrivoit plus. On lui avoit dit quelque choſe de notre dernier duel, mais elle n'avoit jamais voulu en

approfondir les circonſtances, craignant également de trouver l'un ou l'autre coupables. Sûre d'ailleurs que ſon époux lui céleroit la vérité, elle ne vouloit pas non plus l'apprendre de moi, pour ne pas rétablir notre correſpondance. Je voulus cependant me juſtifier à ſes yeux, & je priai mon frere de le faire, en taiſant la particularité la plus odieuſe de ce combat ſingulier.

Deux mois après, revenant un ſoir du bois de Boulogne, où j'avois paſſé la journée dans mes ſombres méditations, je reçus une lettre de mon frere, & une autre de la comteſſe de G***. Tous deux m'apprenoient que M. de Surſée venoit d'expirer d'une fluxion de poitrine cauſée par ſes excès. Ils ne manquoient pas de me féliciter de cet événement,

qui alloit bientôt réunir deux amans, libres enfin de se dédommager des peines d'un amour si longtems malheureux.

Où est l'homme qui, prêt à être englouti, avec ce qu'il a de plus cher, au fond d'une mer orageuse, ait échappé, sur une planche inespérée, à la fureur des flots ? Lui seul pourra retracer la sensation délicieuse qu'il éprouva, lorsque, rendu à la terre, il regardoit avec tranquillité l'élément furieux qui ne pouvoit plus le persécuter. Lui seul pourra imaginer encore la révolution qui se fit dans mes sens. Emilie étoit libre; tous nos malheurs alloient cesser; leur souvenir alloit même augmenter notre bonheur; il n'y a que l'homme qui a éprouvé l'utile école de l'infortune qui puisse le sentir.

Rempli des plus douces idées, je me reprochois même d'avoir murmuré ſi ſouvent contre le deſtin. Pour ne pas perdre un ſeul inſtant, je me fis donner des chevaux; & en moins de quatre jours, j'eus franchi un eſpace de cent quarante lieues. En approchant, mes yeux ſe repoſoient avec plaiſir ſur ces campagnes, où j'avois ſi ſouvent erré pendant mon enfance; chaque lieu, chaque maiſon, me rappelloit un ſouvenir, & me retraçoit l'image des plaiſirs que je pourrois goûter encore. C'eſt ainſi que nous voyons toujours d'après notre cœur; s'il eſt ſatisfait & content, tout ſe peint agréablement à nos yeux; s'il eſt affligé, la nature paroît triſte & ſauvage.

J'arrivai enfin chez mon frere. Je le trouvai avec ſon aimable épouſe: des

des larmes de joie inondoient mon viſage en les embraſſant; mais, à mon approche, ils parurent conſternés; leurs phiſionomies prirent une teinte de triſteſſe, qui m'effraya; leur contenance, leurs diſcours, étoient embarraſſés. Je m'informai d'Emilie; je voulois vôler chez elle; mon frere modéra mes tranſports, en ſuppoſant qu'il falloit me repoſer, & la prévenir; il allégua beaucoup d'autres raiſons, auxquelles je me rendis avec peine. Quelques momens ſe paſſerent, & toujours mon frere cherchoit de nouvelles excuſes pour m'en détourner. Alors je le regardai fixement; il ne pût tenir contre mes ſoupçons; il ſe laiſſa tomber dans un fauteuil, en pouſſant un cri de douleur. Il voulut parler; mais après quelques mots, un long évanouiſ-

ſement lui ôta entiérement l'uſage de la parole. Son épouſe conſternée lui prodigua des ſecours; il revint à lui-même; & ſes yeux, en ſe rouvrant à la lumiere, craignoient de rencontrer les miens. Je ſais tout, lui dis-je, en m'élançant dans ſes bras; je ſais tout; ton ſilence, ta douleur, me diſent aſſez qu'Emilie eſt perdue pour moi.... — Oui, mon frere, me dit-il, puiſqu'il faut t'annoncer cette terrible nouvelle, ton Emilie n'exiſte plus, ni pour toi, ni pour le reſte de l'univers! Dans ces momens, où tu la croyois libre, où ton cœur treſſailloit de joie, où tu vôlois auprès d'elle, un feu conſumant dévoroit ſes entrailles, minoit ſourdement ſa conſtitution, & la conduiſoit triſtement au tombeau. Il y a trois jours qu'elle me fit ap-

peler auprès d'elle ; elle voulut être ſeule avec moi ; alors de ſa voix douce & touchante, elle m'a répété l'hiſtoire de vos amours & de vos malheurs ; malgré les crimes de ſon époux, elle a répandu ſur ſa mort quelques larmes; puis élevant la voix, autant que lui permettoit ſa foibleſſe : peut-être, a-t-elle ajouté, que votre frere, inſtruit que je ſuis libre, recherchera bientôt la malheureuſe Emilie, mais, & que ce mot ne vous allarme pas, ce ſera trop tard ; ſon amante ne ſera plus pour lui ; nous ne devions pas appartenir l'un à l'autre. J'emporte ſon pardon, que ne puis-je détruire ſa douleur ! La mort approche; mais dites-lui que mon dernier ſoupir s'élevera vers lui. Rien ne peut me ſauver ; j'ai cru trop tard à la méchanceté des hom-

mes ; je n'imaginois pas que l'on pût ſe venger au-delà du trépas ; je le ſens ; les ravages d'un poiſon mortel circulent dans mes veines. Remettez à votre frere cette caſſette, dernier gage de ma tendreſſe. Adieu, monſieur ; j'ai beſoin de recueillir le peu de forces qui me reſtent ; je ſens qu'un moment de plus, & elles vont s'anéantir.

Je crus devoir diſſiper ſes terreurs, & lui faire diſtribuer tous les ſecours de l'art ; nos ſoins ont été ſuperflus ; le même jour, Emilie expira, en prononçant ton nom. Tu arrivois pour l'épouſer ; depuis deux heures, elle eſt dans la terre. Si j'ai tardé à t'annoncer une nouvelle qui révoltoit mon cœur, je le devois, pour t'empêcher d'aller troubler, par d'inutiles cris, une cérémonie ſacrée.... Voici

la caſſette qu'elle m'a remis pour toi... Oh mon frere ! je ne te conſolerai point ; .... plutôt, nous pleurerons enſemble.

J'écoutois mon frere ; il y avoit long-tems qu'il avoit parlé, & je ne pouvois prononcer un mot. Proſterné contre terre, un torrent de ſang inondoit ma bouche ; & tels avoient été les efforts avec leſquels mes entrailles s'étoient déchirées, que des vaiſſeaux, rompus dans ma poitrine, mêloient le ſang à mes ſanglots. Je vivrois mille ans, que cette heure-là ſeroit toujours préſente à ma mémoire ; je me rappellerois toujours mon frere, avec la pâleur de la mort, voulant me conſoler ; ſon épouſe noyée dans ſes larmes ; moi baigné dans mon ſang, étendu ſur la terre, refuſant tout ſecours. Je portai enfin

mes yeux sur la cassette d'Emilie, & l'ayant ouverte, j'y trouvai d'abord une lettre, que mes yeux obscurcis eurent peine à déchiffrer.

Emilie à son ami de Malmore.

» Je puis encore t'appeler mon
» ami; je suis libre; & bientôt tou-
» tes les entraves vont se rompre...
» Je t'ai toujours aimé.... La dou-
» leur dévore mes forces; mais mon
» ame en reçoit de nouvelles, pour
» t'assurer de cette tendresse inutile
» & constante. Un homme odieux
» n'est plus; comme lui, je vais ces-
» ser d'être. Que ce mot ne t'effraye
» point! J'ai obéi à la vertu; suivons-
» en les devoirs, jusqu'à la derniere
» heure; ils t'obligent de recevoir
» avec courage, moi une mort cer-

„ taine, toi une nouvelle accablante.
„ Si le ciel a traverſé nos vœux,
„ s'il a marqué fatalement les jours
„ de mon enfance, s'il coupe mes
„ jours, encore dans leur printems,
„ du moins j'ai eu un ami vrai, ſin-
„ cere, & cet ami c'eſt Malmore. Je
„ me ranime au ſouvenir de notre
„ union; elle me fait revivre entre
„ les bras glacés de la mort. Je raſ-
„ ſemble toutes mes forces, pour
„ me livrer encore à ce doux ſenti-
„ ment. Oh! ſi je pouvois te voir
„ avant que mon ame.... tu ſerois
„ avec moi dans mon heure derniere;
„ ta main ſerreroit la mienne; j'expi-
„ rerois dans tes bras. Vœux inuti-
„ les! tandis que tu ſeras loin de
„ moi, s'échappera le dernier ſoupir
„ d'Emilie; un corps froid, glacé,

» enveloppé d'un triſte linceuil ;
» voilà ce qu'en arrivant, tu retrou-
» veras de l'amie de ton cœur. Mais
» oublie que j'ai répandu l'amertume
» ſur ton exiſtence, & ne te ſouviens
» que de nos momens de bonheur.
» Sans toi, je devois mourir ſans
» aimer. Toute mon ame te fut con-
» nue ; elle s'épanchoit avec tranſ-
» port devant toi.... Tu as prolongé
» mes jours ; peut-être j'abrégerai les
» tiens. Le ſonge de la vie eſt fini ;
» il fut douloureux & cruel. Mille
» fois j'ai imploré la mort, & tou-
» jours elle s'eſt refuſée à mes vœux...
» La mort ! elle arrive.... Je ſens
» mes entrailles déchirées, mais je
» pardonne.... Sois auſſi généreux
» que moi. Voici les dernieres lignes
» que tu recevras de ton amie ; ce
» ſont les dernieres que ſa main affoi-

» blie pourra tracer. Obéis-moi,
» pardonne, bannis tout regret,
» toute plainte; que je ne sois plus
» pour toi un sujet de chagrin & de
» douleur! Adieu! la tombe s'ou-
» vre.... sois toujours sûr du cœur
» de ton

EMILIE.

Outre cette lettre, je trouvai dans la cassette celles que je lui avois écrit, & tous ses bijoux, dont elle me faisoit présent. C'est ainsi que mon Emilie a terminé sa carriere, & qu'au milieu des angoisses de la mort, mon nom étoit dans sa bouche & dans son cœur. Oh Emilie! puissent les larmes que j'ai répandu sur ta tombe, pénétrer jusqu'à l'heureux séjour où ta belle ame repose, & me montrer à tes yeux tel que je fus toujours!

Emilie n'eſt plus ; moi je ne vis que pour la pleurer. Elle n'eſt plus ; mais je lui ai élevé dans mon cœur un autel où toujours elle ſera adorée. Elle avoit ces graces que le ſentiment anime ; elle étoit belle, mais jamais elle n'eut l'orgueil de la beauté ; elle étoit riche, mais bienfaiſante ; aucun homme ne l'a vue ſans lui vouer ſon eſtime & ſon amitié. Oh Emilie ! qui pourroit ne pas donner des larmes à tes malheurs, & paſſer ſur ta tombe, ſans y répandre quelques fleurs. Tu en avois les brillantes couleurs ; tu avois la fraicheur de la roſe ; & à peine as-tu eu un beau jour. Un poiſon deſtructeur a paſſé dans tes veines ; & la fureur jalouſe de ton époux t'a pourſuivi au-delà même de ſa mort. Mais il exiſte des lieux où la vertu triomphe ; c'eſt là,

qu'au milieu de la gloire qui t'environne, tu attendras l'ami que ton cœur a choisi !

Pardonnez ces réflexions, que m'arrachent des souvenirs cruels.

Monsieur de Buffiere vint me voir, le lendemain de mon arrivée chez mon frere. Ses habits de deuil, son air profondément affligé, sa contenance mal assurée, peignoient, dans toute sa force, le désespoir qui l'accabloit. Le sang que j'avois perdu, les angoisses inexprimables de mon ame, l'agitation dans laquelle j'avois passé toute la nuit, avoient tellement épuisé mes forces que, couché sur une chaise longue, je pus à peine lever les yeux sur lui. Je ne l'avois pas vu depuis le jour qu'il m'avoit promis Emilie pour épouse, Emilie que nous pleurions maintenant. Il

s'avança près de ma chaise, sans proférer une parole; il me considéroit; je le regardois; & ce silence énergique ne fut interrompu que par ses gémissemens. C'est donc à cet état, me dit-il enfin, c'est à cet état que je vous ai réduit. C'est ma crédulité qui vous a perdu; c'est elle encore qui m'a fait sacrifier ma fille à un monstre; tout m'est ravi; & si je vous revois, c'est pour m'offrir aux reproches que j'ai si justement mérité.

Je ne lui en fis aucun: je le plaignois, en accordant un sentiment qui ne devoit exister que pour moi. Nous mêlâmes nos chagrins & nos douleurs; & loin de les augmenter, nous soulagions ainsi nos cœurs, en épanchant leur amertume. Les soins de mon frere, les délicates attentions

de

de ma belle-sœur, acheverent ce que le tems & la nature n'auroient pu faire ; & mon délire, mon désespoir, firent place à une douleur moins violente, mais qui ne cessera qu'avec moi. Ma santé une fois rétablie, j'allai à la campagne de M. de Bussiere. Là, tous les bonnes gens de ces lieux, qui m'avoient vu dans des tems plus heureux, qui m'aimoient, & qui connoissoient mes chagrins, s'empresserent autour de moi pour me voir. Ils me chérissoient toujours ; mais mon front consterné ne leur offroit plus cette douceur, cette aménité, qu'ils y cherchoient encore. Leurs regards m'inquiétoient ; leur pitié même m'étoit désagréable ; je me rappelois ma félicité passée ; j'éprouvois encore d'inutiles regrets sur

des momens irrévocablement écoulés.

C'eſt ainſi que ſe ſont paſſés les triſtes jours de ma jeuneſſe ; ils juſtifient l'humeur ſombre que l'on m'a toujours reproché. Il y a deux ans qu'Emilie eſt morte, je les ai employé à faire de nouveaux voyages, chargé de certaines négociations pour un grand prince d'Allemagne. J'ai paſſé quelques mois en Pologne, autant en Ruſſie, & je reviens maintenant auprès de mon frere, pour adoucir les longs & triſtes momens de ſes maux.

Telle eſt l'hiſtoire de ma vie : loin d'en charger le tableau, j'en ai retranché d'inutiles détails. Maintenant, de quelqu'objet que mon ame s'occupe, elle ne ſe rappelle que d'un paſſé rempli d'amertume ; elle ne ſent

qu'un préſent douloureux; elle ne prévoit que l'avenir le plus infortuné.

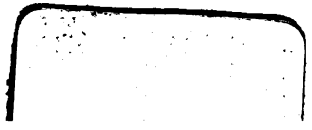
Après avoir donné des larmes aux malheurs des deux freres, je crus les conſoler par l'eſpoir d'un avenir moins affreux. Mes ſoins furent inutiles; ils avoient perdu l'eſpérance, ce dernier ſoutien du malheureux. Je les quittai à regret; ils étoient préſens à mes yeux, au milieu même des montagnes que je parcourois. Je leur avois promis d'y paſſer à mon retour; j'y revins en effet au bout de quinze jours; mais le comte n'étoit plus; il avoit expiré entre les bras de ſon épouſe & de ſon frere. Ce dernier paroiſſoit prêt à le ſuivre; je l'arrachai de ces lieux; mais je n'ai pu parvenir à arracher de ſon cœur la noire mélancolie qui le

dévore. Il existe encore ; mais constamment séparé du monde, il passe ses tristes jours à regretter son Emilie & le frere qu'il a perdu. Il vit dans la solitude ; il fuit le reste des humains ; & bientôt les regrets & la douleur termineront sa vie & ses infortunes.

FIN.

Faute à corriger.

Page 91. Ligne 4 & 5. Cependant il n'en existoit plus pour moi.

Lisez : Cependant il n'existoit plus de bonheur pour moi.

73740017